U d'/of OTTAWA
39003003936910

15-6-50

UNIVERSITAS
O. M. I.
OTTAWIENSIS

5-6-50

0

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/devantlesicl00vog

V^TE E.-M. DE VOGÜÉ

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

L/8F/5

2262

DEVANT LE SIÈCLE

L/8F/5

AU PANORAMA DU SIÈCLE. — LE COMTE D'ANTRAIGUES
LAREVEILLÈRE-LÉPEAUX
LE COMTE CHAPTAL. — LE MARÉCHAL NEY
LA DUCHESSE DE BROGLIE. — LE MARÉCHAL CANROBERT
PREMIER SEPTEMBRE
LE LEGS DE PASTEUR — HIPPOLYTE TAINE
LES *Trophées* DE J.-M. DE HEREDIA
DEUX BRONZES — ÉMILE MONTÉGUT — IMAGES FINALES

UNIVERSITÉ D'OTTAWA

PARIS
ARMAND COLIN ET Cie, ÉDITEURS
Libraires de la Société des Gens de lettres
5, RUE DE MÉZIÈRES, 5
1896

Tous droits réservés.

Université d'Ottawa BIBLIOTHÈQUES
LIBRARIES University of Ottawa

UNIVERSITAS O.M.I.

PQ
2476
.V63
D4
1896

DEVANT LE SIÈCLE

AU PANORAMA DU SIÈCLE

J'y retournai au lendemain d'un jour où l'on avait reparlé du Panama, pour changer. Un calculateur prétendait qu'en cette affaire, ou plutôt par ses contre-coups, nous avions perdu la plupart des acteurs en vedette sur le théâtre contemporain. Il exagérait, sans doute. Tant de gens noyés dans un canal où il n'y a pas d'eau! Mais les choses énoncées de façon abstraite ne tombent pas sous les sens. Pour évaluer exactement la trouée du boulet, la proportion des files emportées aux combattants restés debout, il faudrait voir la troupe réunie avant le sinistre. Je me suis souvenu du lieu où l'on peut la passer en revue : ce Panorama du Siècle, exécuté en 1889

pour exposer les gloires de la France et le Tout-Paris d'avant-hier. Il est abandonné depuis six ans dans un coin des Tuileries, comme un cimetière désaffecté. Je m'y rendis l'autre matin; là, les assertions vagues des journaux et des entretiens devinrent une réalité précise, qui m'entra terriblement dans les yeux.

Quand on émerge de l'escalier noir sur la plate-forme de la rotonde, devant les panneaux de toile où s'exhibent nos maîtres de ces derniers quinze ans, l'impression est vraiment tragique : la bombe a fauché les plus en vue, ceux qui se pavanent et plastronnent au premier plan. Enlevez-les, comme on sent qu'il faudra désormais les enlever de notre histoire continuée, il ne reste guère que des comparses. — Ah! jeunes gens, vous vous plaignez de vivre en un temps qui n'est pas assez dramatique? Reportez vos regards sur le panneau où se meuvent les hommes de la Révolution; tirez de leur groupe les victimes de la guillotine, du nôtre les personnages noyés dans le canal ou dans ses dérivations; ce prélèvement opéré, les deux époques vous apparaîtront également décapitées. Je n'ai pas à apprécier ce qu'il y a de juste ou d'injuste dans les choix du destin, ici et là; je constate un fait, le brusque déblayement de la scène par une catastrophe.

J'oubliai bientôt l'objet particulier de ma visite;

mes regards et ma songerie remontaient le fil du siècle. A le voir ainsi ramassé, tout ce siècle, on se demande comment le créateur des Shakespeares néglige d'en envoyer un, avec commission de travailler jour et nuit sur une pareille matière; et comment le gardien du Panorama ne devient pas un grand historien. Il l'est peut-être, à sa façon. Enfermé avec ces figures prestigieuses, comme le propriétaire d'une ménagerie avec ses fauves, il vit de leur vie; mais l'accoutumance lui fait regarder son peuple avec la sérénité d'un Gœthe. Il a l'air de vous dire, comme le montreur des lions et des tigres aux enfants qui s'effarent devant les grilles : « Ne craignez rien, ils sont bien tranquilles. » Sa solitude n'est plus guère troublée, aux heures matinales; il voit monter de rare en rare quelque couple amoureux, habile à découvrir les monuments déserts et propices aux rendez-vous. Ce matin, le gardien déjeunait au centre du Siècle; il mangeait sa charcuterie, les yeux vaguement fixés sur les pieds nus de Mme Récamier.

Vous vous rappelez peut-être l'ordonnance du Panorama, ces époques contrastées au travers desquelles la théorie se déroule, de Louis XVI à M. Carnot; ronde rattachée au front pensif de Victor Hugo, qui tient les deux bouts de la chaîne; tel, sur la frise d'un temple hindou, le

fourmillement des créatures sort du nombril de Brahma et revient y aboutir. Ce Panthéon indulgent est fort bien composé : je ne lui en veux ni des oublis ni des surcharges qui le rendent plus conforme à la vie, où le périssable prime l'éternel. S'il devait durer quatre ou cinq cents ans, on s'étonnerait de ne pas trouver dans cette foule quelques hommes qui compléteront, très vraisemblablement, les deux ou trois douzaines de noms destinés à surnager pour la lointaine postérité : Laplace, Burnouf, Mariette, Taine... On s'étonnerait plus encore de rencontrer, dans le quartier des contemporains, tant d'éphémères envahissants : M. M.... Ne les nommons pas : *receperunt mercedem, vani vanam.* Devant un de ces glorieux du Tout-Paris, un petit enfant que j'avais mené là me demanda : « Est-ce que c'est Ravachol? »

Il faut conduire au Siècle les petits enfants. Avant qu'ils pâlissent sur des livres arides, avant que les pédagogues leur inculquent le dégoût de l'histoire, il faut bien leur montrer qu'elle est une chose vivante, le plus beau conte de revenants. Et ce qui attire l'œil de l'enfant mérite toute notre attention ; il y a de fortes chances pour que ses curiosités et ses préférences se rencontrent avec celles du peuple; un même instinct guide le peuple et l'enfant dans l'élaboration de

la légende. En voyant pour la première fois ces êtres énigmatiques, quasi réels, cette foule où il sentait plus de vie que dans les images des livres, moins que dans les personnes authentiques, l'enfant fit cette question : « Est-ce que ce sont des hommes de rêve? » Je compris ce qu'il voulait dire ; c'était fort bien dit, et il avait raison. Pour nous aussi, ce sont des hommes de rêve.

Après un coup d'œil sur la procession séculaire, le petit alla se planter devant Napoléon. J'essayais vainement d'intéresser ses regards ailleurs ; ils se reportaient d'eux-mêmes sur l'Empereur, débouchant à la tête de ses maréchaux par la route de Saint-Cloud. Le récit de Ségur me revint à la mémoire. Je ne crois point qu'on puisse comprendre notre France, si l'on n'a pas toujours présentes les pages lumineuses où le jeune royaliste témoigne pour elle, où il explique tout son temps; quand il dépeint sa lassitude d'âme, son scepticisme, sa recherche d'une raison de vivre, et enfin son enlèvement moral par l'homme qui sortait des Tuileries en tête du 9e dragons, le 18 Brumaire.

On sent bien ici que Napoléon remplit et anime le siècle, que tout est dépendant de lui, nécessité par lui. S'il attire comme un aimant les imaginations enfantines et populaires, les méditations du poète et du penseur, c'est qu'au milieu de tant

de gens qui ont fortement agi, il personnifie l'action à sa plus haute puissance, toute l'action; comme un Homère incarne la poésie, une vierge de Raphaël la virginité, un Machiavel l'astuce, un mufle de M. Forain toute la muflerie possible. Plus on considère les cent ans d'histoire résumés sur cette toile, plus on se convainc que Napoléon en est le nœud. Le furieux et fol éveil d'énergies qui se produit avant lui, pour lui, par ces préparateurs de la Révolution, il l'absorbe et l'utilise.

Cette transformation de forces est admirablement rendue sur les deux bas-reliefs de l'Arc de Triomphe. Qui de nous ne s'est arrêté, aux heures du jour tombant où les choses font penser, devant ce mélancolique symbole de la chute d'une idée sur un homme? Du groupe populaire qui se rue vers la liberté, l'âme de la Révolution s'échappe, gronde dans la *Marseillaise*, s'élance à la voûte, immaîtrisée, délirante à l'espoir de changer le monde; le temps de tournoyer sous l'arche, elle retombe, captée et profitable à ce maître unique, grave, immobile, qu'une Victoire couronne. Le verbe révolutionnaire s'est fait homme. Toute idée qui veut conquérir le monde doit descendre de son ciel, et s'incarner, méconnaissable, dans une maigre forme humaine.

Ce qu'on voit avant lui le créait; il crée tout

ce qu'on voit après. Il est principe de mouvement ou cause de perturbation pour tous les événements et les personnages qui se succèdent aux époques ultérieures. Elle serait encore plus apparente, cette projection en avant de son spectre prolifère, s'il n'y avait pas un trou dans le panneau qui fait vis-à-vis à Bonaparte. Lacune regrettable! Leurs querelles de famille ont contraint l'artiste d'effacer, en 1889, le Boulanger qu'il avait ébauché sur le cheval noir. Cette leçon manque aux démonstrations du Siècle. Elle était de si grand prix pour nos études sur la psychologie populaire!

Grâce à ce pauvre homme, nous avons avancé dans cette science, en quelques mois, plus que nous n'eussions fait pendant vingt années de lecture. Et il offrait un si beau cas de réviviscence napoléonienne, il était si manifestement l'ombre portée par le corps absent!

On s'est étonné du crédit de puissance, de génie, de victoire, libéralement accordé par notre peuple, sans le moindre gage, aux promesses d'un vain simulacre. C'est qu'on oubliait le capital de gloire et de force accumulé pour plusieurs successeurs par l'homme de Marengo et d'Austerlitz. Il a gagné des batailles et fondé les empires d'avance, pour ainsi dire, au profit de tous ceux qui offriront avec lui quelque vague

ressemblance. On ne leur demandera rien, ils bénéficient de ces réserves disponibles. Il y a dans l'histoire de Russie un phénomène caractéristique, la réapparition des grands tsars, qui *ne peuvent pas être morts*, sous les traits d'imposteurs toujours acceptés de confiance par le peuple. Le boulangisme fut une manifestation de même nature, un retour du Messie napoléonien. Ne vois-je pas, tout autour de moi, les prêtres qui ont entretenu cette illusion, Béranger, Balzac, Hugo?

Dieu! que cet enfant est redoutable, devant Napoléon, devant tous les autres qu'on lui nomme, avec l'irritante question qui revient sans cesse sur les lèvres de ces petits : « Est-ce un bon? Est-ce un méchant? » Ainsi le premier éveil du jugement, chez le petit, chez le simple, est purement moral. Ils naissent avec une lumière qui ne peut rien éclairer dans nos ténèbres. Allez donc leur faire des distinctions, où vous ne comprenez rien vous-même; des raisonnements à la Bouvard et à la Pécuchet, alors qu'ils demandent une étiquette claire, d'un seul bloc, sur chaque front : côté du bien, côté du mal. On ne leur répondra jamais. On leur dira plus tard, quand leur esprit s'élargira pour l'analyse des hommes : Ce sont des fruits de vie, complexes, où Dieu seul discerne le bien et le mal. Notre premier besoin est

de juger, et nous y sommes impuissants. Il doit y avoir un lieu où l'on juge absolument.

A la considérer dans les représentations qui m'entourent, la Vie donne raison aux théologiens ascétiques, aux philosophes matérialistes et aux jeunes pessimistes des petites revues : à tous ces esprits frères, séparés par des malentendus. La Vie est immorale. Voilà, au cours d'un siècle, toutes ses manifestations vigoureuses, bruyantes, dignes d'être retenues. Ce ne sont que massacres, trahisons, bassesses et duretés; fortunes faites avec des serments faussés, triomphes des intérêts sur l'idée, du mensonge sur la vérité. C'est indiscutable, si l'on ne regarde qu'un seul secteur du Panorama; il faut regarder plus loin, plus longtemps; il faut suivre jusqu'au bout chaque existence. Que de chutes, de châtiments, de tragédies! Le mal engendre le ver qui le punira. Pas toujours, cependant; pas assez pour que l'on puisse conclure à l'efficacité de la justice dans l'horizon restreint que notre vue embrasse.

Nous n'apercevons ici que les premiers rôles, dira-t-on; il y a derrière eux la foule des oubliés, des invisibles, beaucoup de justes silencieux. Sans doute; mais cela ne change rien à notre thèse. Ceux que nous voyons furent les puissantes expressions, les vrais dépositaires de la vie de leur temps; donc la vie devient trouble, dès que

l'on y puise abondamment. Trop pure, trop contenue, elle enlève tout droit à figurer ici, sous l'attention de la postérité.

Examinez les femmes qui se mêlent à ce cortège; on n'y a pas mis les saintes violettes obscures; seulement les roses éclatantes, complaisamment ouvertes. A ce propos, le Panorama nous montre le gouvernement des femmes bien autrement durable que celui des hommes. Tandis que les révolutions balayent à fréquentes reprises le personnel masculin, Mme Récamier règne sans contestation sur une moitié du pourtour séculaire; à peine a-t-elle disparu, quelques jeunes femmes la remplacent, à l'aurore du second Empire; elles tiennent encore le sceptre de grâce et de beauté, là où la toile finit. En somme, pour fournir cette étape de cent ans, il n'y eut que deux relais féminins, deux générations de souveraines tenaces.

Pour peu que la contemplation s'attarde sur ce mouvement général du Siècle, les individus se rapetissent, disparaissent, même les plus grands, même Napoléon. Ainsi les feuilles, les branches, les arbres se confondent dans une futaie, pour ne laisser voir que la vie de la forêt. La Vie! Ce n'est pas une abstraction, un terme d'école; elle transparaît ici comme une réalité; comme un torrent qui roule autour de cette rotonde, indé-

pendamment des êtres qu'il enveloppe et qu'il entraîne ; ce ne sont que les signes, les instruments de transmission de la Vie. On a la sensation de sa présence, de sa toute-puissance, jusqu'à l'accablement ; elle ressort de ce morceau d'humanité comme elle éclate à certains jours dans un coin de la nature.

Je me rappelle une impression toute pareille, il y a longtemps, dans un bois de mimosas, à Sohag, sur la berge du Nil. C'était un matin de février, le printemps de l'Égypte. A l'horizon, les chaînes libyque et arabique dressaient leurs tables étincelantes, incrustées dans l'azur cru du ciel. La lumière brûlait sur leurs pentes, rayées de plaques d'ombre, d'îlots de sables incendiés de soleil. Dans la plaine, les bandes vertes des blés se détachaient sur ce fond de diamant, au-dessus de la calme nappe d'eau où passaient les mirages des voiles triangulaires. Sous la feuillée protectrice des mimosas, égratignée çà et là par les rayons plongeants, des myriades de tourterelles rousses voletaient, avec des roucoulements sourds et des effarements d'ailes. Tout était bourdonnement, floraison, parfum, vertige de chaleur, de sève et de force. Couché dans les hautes herbes tièdes, je sentis comme jamais les extrêmes de la vie et du néant ; avec ma part de l'ivresse commune, j'eus la claire conscience du rien que j'étais

dans le jeu de la Vie; une tigelle où elle souffle et passe, un support d'un instant, parfaitement semblable aux brins végétaux, aux insectes qui m'entouraient. Elle jouait de nous tous, la divine et cruelle musicienne, comme des cordes variées d'une même harpe, pour la folle symphonie qu'elle se donnait ce matin-là...

Nos devanciers, les savants de la seconde moitié du siècle, ont vu juste dans leurs études sur la Vie. Ils comprirent qu'elle est l'objet essentiel de nos recherches, en elle-même, indépendamment de ses manifestations accidentelles; ils cherchèrent à la dégager partout des phénomènes, à fixer les lois qui régissent ses modes d'action, identiques dans les trois règnes, dans l'esprit et dans la matière. Mais ils voulurent trop voir; ils se flattèrent de la circonscrire, de l'expliquer; et la Vie leur fuyait entre les doigts. J'en appelle à Balzac, qui passe là dans sa robe de moine; ce grand savant a vu plus loin qu'eux. Il savait que la Vie a des courants cachés, insondables, des profondeurs mystérieuses où notre regard ne pénétrera jamais; il pressentait que le fleuve vient de l'infini, et qu'il y retourne.

Quand on observe son cours, durant la période qui se développe ici sous nos yeux, on est frappé des perpétuels changements d'étiage. Il y a des flux et des reflux, des crues, des cataractes, des bas-

fonds, des envasements. L'inégalité de distribution serait bien plus sensible, si l'on reculait par la pensée cette période à quelques siècles en arrière.

Au moyen âge, tous ceux qui dirigent l'esprit humain n'ont qu'un souci : lutter contre la Vie, qu'ils tiennent pour mauvaise, l'étrangler, la supprimer, si faire se pouvait; ils la détournent au delà des tombeaux, de la terre sur le ciel. Qu'elle est maigre alors, timide et refoulée!

Avec la Renaissance, elle refait irruption sur la terre, elle déborde, magnifique, joyeuse, obéie. Au siècle suivant, on l'endigue à nouveau, très sagement, cette fois. Jamais peut-être elle ne fut en même temps si profonde et si disciplinée. Les hommes purent avoir l'illusion qu'ils gouvernaient la Vie. On s'en rend bien compte, lorsqu'on regarde d'un Versailles, ou de tout autre château de l'époque, cette nature soumise, ces lignes droites, symétriques, ces rivières emprisonnées dans les larges étangs dormants. Tout le libre et l'imprévu des pensées et des choses est assujetti à l'ordre voulu, maintenu sous les prises de la personnalité humaine; tout est ramené à quelques idées fortes, simples, grandes. Insensiblement, la Vie mine cette admirable prison; elle reparaît de nouveau déchaînée, l'invaincue, au point où nous la retrouvons en ce lieu, au berceau de notre siècle.

Depuis lors, l'homme a renoncé à lutter contre elle; il lui laisse toute liberté, dans les arrangements de la nature et dans ceux de la société; il en aime même le désordre, il a conscience de sa passivité, il se proclame un galet entraîné par le torrent. En apparence, le torrent ne roula jamais un pareil volume d'eau, il ne l'appliqua jamais à de plus grandes œuvres. Que de vie! que de vie! eût dit le brave soldat qui préside à nos destinées dans un de ces tableaux. La force libre est-elle plus puissante que dans le lit où la refrénait l'esprit du dix-septième siècle? Cela fait question.

Ces représentations nous tromperaient-elles? Il semble que la Vie, si tumultueuse au début du siècle, défaille et s'évanouisse vers la fin du spectacle. Je n'en voudrais d'autre preuve que la couleur, toujours et partout en rapport avec l'intensité de la Vie. On sait comme elle éclate sur les fresques où figurent les personnages du seizième siècle, aux chambres Borgia du Vatican, par exemple. De même, ici, la couleur réjouit les yeux sur les premiers panneaux, aux périodes vivantes; elle pâlit ensuite, elle passe, par des dégradations successives, au noir presque uniforme de la cohue finale. A peine quelques tons chauds sur une tenue militaire, une robe de prélat, un cordon rouge; et ce sont, on le sent bien, des épaves d'un ordre de choses disparu,

des restes qui vont bientôt se transformer, eux aussi, pour se fondre dans la sombre tonalité générale.

Sous la Révolution, sous l'Empire, tout est mouvement, action effrénée : ces figures, ces gestes, ces noms et les faits qu'ils rappellent. Puis la Vie s'apaise, elle se concentre dans les cerveaux; mais fiévreuse encore, action rêvée ou chantée, avec ces écrivains, ces poètes, ces orateurs, ces peintres. Plus loin, il semble qu'elle se ranime sous sa forme première : des soldats, des batailles, un empereur; mais le décalque est plus pâle que le modèle; c'est un de ces rejaillissements sans durée qu'on voit aux sources qui s'épuisent.

Après, parmi ces derniers personnages, la Vie se divise en deux courants distincts. Celui de l'action n'alimente guère que d'âpres compétitions d'intérêts, la poursuite d'une existence plus facile pour ces rudes lutteurs, qui gravissent péniblement les degrés où on la trouve. Le courant de la pensée arrose des cerveaux nombreux, puissants : philosophes, savants, romanciers, dramaturges. Mais on dirait des filtres qui se laissent traverser par cette eau sans lui demander autre chose que le plaisir de l'analyser. Peu soucieux de refaire de la vie nouvelle, ils sont tous voués à la même tâche, à l'étude de cette vie consommée

qui coule le long du Siècle jusqu'à eux. Après beaucoup de travail et par un long détour, ils sont arrivés à l'objectivisme, à la sérénité gœthienne du gardien, qui achève son repas de charcuterie, extérieur au peuple qu'il surveille. Penchés sur la fosse où s'abîme un monde, avec une sûreté d'observation que l'on ne connut jamais avant eux, ces hommes semblent les noirs tabellions d'un immense inventaire après décès.

Au fait, c'est pourtant vrai que ce monde est mort. Imaginairement ranimée par notre souvenir, la vie du Siècle n'est déjà plus là, elle pétrit de nouvelles formes. Ces milliers d'yeux l'exprimèrent un instant, comme brillent au premier soleil les brins d'herbe chargés de leur gouttelette de rosée; la rosée bue, on ne les distingue plus. Oui, la Vie est une essence mystérieuse, indéfectible; tous ces hommes l'ont tenue dans leurs cœurs, ils en ont fait grand bruit et grand état; ils ne sont plus rien, des fantômes; elle demeure entière, toujours la même, répandue ailleurs, employant d'autres machines. La quantité de vie dévolue jadis à cet empereur, à ce général, à ce poète, elle a peut-être passé indifféremment dans le marronnier voisin, dont les bourgeons éclatent à cette heure pour remplacer les feuilles de l'autre saison...

Tiens, un couple est monté dans la rotonde,

furtif; des étrangers, semble-t-il. La jeune femme se serre contre son compagnon. Dans ses yeux, toute la vie qui n'est plus dans les yeux du Siècle; dans sa taille élégante qui frissonne sous la soie, toute la vie qui n'est plus dans les corps du Siècle. Ils redescendent la spirale obscure de l'escalier; je crois bien que j'ai entendu le bruit d'un baiser. Dans ce baiser, il y a plus de vie actuelle que dans les épopées de la Révolution et de l'Empire, plus que dans tout le Siècle. Voyons, peuple du Panorama, était-ce la peine de tant s'agiter? Et qu'est-ce donc que la Vie? — Je dois avoir dit ceci tout haut; le gardien répond : « Un chien de métier, Monsieur! »

Cet homme parle comme les théologiens, les philosophes matérialistes, les jeunes pessimistes. Rendons-nous à cette imposante unanimité d'opinion. Le monsieur et la petite dame ne nous croiront pas. Ils auront raison, tant que cela leur durera; comme Napoléon et tous ces autres ont eu raison. Ils vivaient, nous étudions la Vie.

« Continuez », dirait encore le brave soldat-président. Et je vais continuer, dans les pages qui suivent, en tirant de l'ombre quelques figures du Siècle, oubliées par les peintres du Panorama, remises sous nos yeux par de récents livres d'histoire. D'autres visages, que je revois ici, viennent d'être voilés par la mort; ce fut l'occasion

de leur rendre un dernier hommage. Des impressions, des souvenirs suggérés par une œuvre d'art ou par une date, compléteront ces pages. Qu'on n'y cherche pas un plan concerté; ce sont d'humbles feuilles tombées de l'arbre de Vie, ramassées au hasard en passant devant le Siècle.

P.-S. — Tandis qu'on imprimait ce volume, le Panorama du Siècle a disparu. Après les réalités et comme elles, l'image qui en gardait quelque chose s'est à son tour évanouie. Hier, en traversant le jardin des Tuileries, je n'ai plus trouvé qu'un pan de briquetage, terriblement symbolique, debout pour quelques heures encore au milieu des débris que les démolisseurs emportaient. Les toiles étaient roulées sur des charrettes. Où allait se perdre ce dernier résidu de la Vie des cent ans? Où vont-ils ensevelir ces spectres qui me hantaient? Je ne sais, je n'ai pas voulu demander. Ce n'était que cartonnages et plâtras : pourtant, devant ce brusque évanouissement du Siècle, j'ai ressenti une impression pareille à celles qui m'assaillaient jadis dans les ruines des grandes cités d'Asie. Devant ces toiles roulées, la parole d'Isaïe m'est revenue à la mémoire : *Generatio mea ablata est et convoluta est a me, quasi tabernaculum pastorum.* — Ma génération a été enlevée, elle a été repliée comme la tente des pasteurs.

Février 1896.

UN AGENT SECRET

DE L'ÉMIGRATION[1]

Juchée sur sa pyramide de basalte, entre les torrents et les cratères éteints, la petite bourgade d'Antraigues est un des sites les plus pittoresques de nos montagnes cévenoles. Que de fois, sur le sentier pierreux qu'on gravit jusqu'à l'aire féodale, j'ai évoqué le souvenir de l'insigne aventurier qui en fut le dernier seigneur! J'ignorais alors qu'une importante publication allait faire surgir le comte d'Antraigues, autant que sa vie tortueuse s'y prête, de cette pénombre de l'histoire où il a longtemps cheminé. La biographie rédigée par M. Pingaud témoigne d'un patient labeur;

1. *Un agent secret sous la Révolution et l'Empire; le comte d'Antraigues*, par M. Léonce Pingaud. Paris, 1893.

elle a nécessité de longues recherches dans toutes les archives de l'Europe où s'était perdue la prose de l'infatigable agent secret. Les dépôts de Saint-Pétersbourg et de Moscou en avaient absorbé une bonne part; il n'est que juste de marquer notre gratitude au principal collaborateur de l'érudit français, à l'homme d'État russe collectionneur et lettré que l'on serait tenté d'appeler *le Milliard des émigrés*, tant il est minutieusement informé sur les personnes et les choses de l'émigration. Nous devions déjà au prince Lobanoff *Mme de Coigny* et les papiers de la *Correspondance du comte de Vaudreuil*; il est pour beaucoup dans la résurrection de d'Antraigues.

I

Louis de Launai, comte d'Antraigues, naquit en 1753, dans un de ces durs nids de pierre où gîtaient nos familles vivaroises. Les biens de sa maison étaient blottis dans les étroites vallées d'où la Bezorgue et la Volane se précipitent dans l'Ardèche : ils avaient nom Antraigues, Asperjoc, Juvinas, la Bastide; de ce dernier domaine, son séjour préféré, il fit presque un lieu riant, avec des jardins dans le goût Louis XVI. Il sortait

d'une souche tourmentée, regreffée à neuf, et fort mal, vers 1600. Car tout devait être équivoque dans cet homme, jusqu'à la qualité; il y prétendait; Chérin n'en put rien assurer, quand il la fallut prouver pour monter dans les carrosses. Un certain Trophime de Launai, financier huguenot, venu des ligues suisses, disait-on, avait épousé sous Henri IV la dernière fille de la vieille lignée des d'Antraigues. Les trois fils de Trophime détroussaient sur les grands chemins : ils furent décapités, puis écartelés par arrêt du parlement de Toulouse. En 1703, nous trouvons un Jacques de Launai assassiné par ses vassaux exaspérés : « Méchant comme Jacques de Launai », — fut longtemps une locution proverbiale chez nos paysans du Coiron. Le sang n'était pas bon dans l'ascendance du futur condottiere de la coalition. Son père s'était blanchi, converti; passé la soixantaine, ayant servi avec honneur, il épousa une fille de quinze ans, Sophie de Saint-Priest.

Cette grande alliance donna du vol au rejeton qui en sortit. Le jeune Louis étudia au Collège d'Harcourt; de l'esprit, du feu, de la sensibilité, des talents relevés par une haute mine, tout faisait bien augurer de sa réussite mondaine. Il servit d'abord comme capitaine au Royal-Piémont; mais la carrière des armes n'était pas son fait : il la quitta, disaient ses ennemis, à la suite

d'une provocation en duel qu'il aurait déclinée. Froment, qui ne lui voulait pas de bien, plaisante dans ses Mémoires « la terreur invincible que lui fit toujours éprouver l'aspect d'une épée hors du fourreau ». Malheureusement pour d'Antraigues, toute la suite de sa vie a donné crédit à cette allégation. N'oublions pas la phrase de Froment; elle explique seule, à mon sens, les tristes conditions où végéta toujours un homme favorisé des dons les plus rares.

D'Antraigues se voua à la philosophie, telle que l'entendaient les gentilshommes de son temps. Imbu de l'esprit de ce temps, ennemi « du despotisme et de la superstition », républicain avec Plutarque et réformateur avec *le Contrat social*, il fréquenta chez les encyclopédistes, fit sa cour à Ferney et fut des derniers intimes de Rousseau. Il conçut un attachement exalté pour le solitaire d'Ermenonville; plus tard, son changement de principes n'entamera point sa fidélité à cette mémoire : quand les soldats de Bonaparte s'empareront à Trieste des portefeuilles de l'émigré, ils les trouveront bourrés de lettres de Jean-Jacques.

A l'instigation du philosophe, le jeune homme alla faire ses caravanes en Orient; il voulait étudier en Turquie les maux du despotisme et ramasser chez le Grand Seigneur des armes

contre le pauvre Louis XVI. Son oncle Saint-Priest ayant reçu en 1778 l'ambassade de Constantinople, Louis d'Antraigues l'accompagna; il parcourut pendant deux années le Levant, l'Égypte, la Pologne, attentif à tout ce qu'il découvrait, curiosités historiques et mœurs du présent. Son intelligence acheva de se former par la vue du vaste monde, parfois en singulière compagnie. Il avait pour collaboratrice de ses travaux une princesse Ghika, femme d'un esprit original et audacieux, qui chevauchait avec lui à travers les Balkans; on lisait sous la tente les lettres de Rousseau, on retrouvait dans les forêts de Thrace « le palais d'Armide ou le bosquet de Julie ». D'Antraigues rapporta de ces pérégrinations un ouvrage qui ne fut jamais publié : M. Pingaud en a déterré le manuscrit dans la bibliothèque de Dijon. C'est un récit de voyage comme le XVIIIe siècle nous en a tant légué, où les anecdotes licencieuses sur les « mystères du harem » se mêlent aux considérations sur le gouvernement des peuples et aux dissertations sur des points d'archéologie; le tout humanisé par quelques larmes, quand le fugitif s'arrache à Lemberg des bras de l'aimable princesse phanariote.

Rentré en France, d'Antraigues partage ses loisirs entre Paris et le Vivarais. A Paris, il vit dans la société des gens de lettres, de finance et

de théâtre; passionné tour à tour pour Bernardin de Saint-Pierre, pour les aérostats de son compatriote Montgolfier, pour les réformes de Necker. Sa liaison avec la Saint-Huberty, qui allait devenir la compagne de sa vie errante et porter bientôt son nom, commença en 1784 : au moment où la célèbre chanteuse faisait fureur dans la *Didon* de Piccini[1]. D'Antraigues ne se piquait pas d'un rigorisme assez rare à cette époque, car les deux amants s'accommodaient de vivre dans la petite maison de Groslay, donnée à la déesse par l'honnête comte Turconi, l'un de ses adorateurs; ni d'une fidélité encore plus rare chez ses pareils, et qui souffrait des distractions galantes avec quelques femmes de la cour. Une planche de Carmontelle représente notre héros au temps de ses succès, fort agréable de visage, avec cet air spirituel et dégagé qui faisait dire à la Saint-Huberty : « Prête-moi un peu de ton toupet, et je leur ferai des histoires qui n'auront ni queue ni tête. » Il en fit de telles à tous les cabinets de l'Europe, durant un quart de siècle.

L'homme d'étude se reprenait dans sa retraite laborieuse de la Bastide; on y dissertait sur les vices de l'État entre provinciaux mécontents, avec le prieur Malosse et ce plat intrigant de

1. Pour tout ce qui concerne la comtesse d'Antraigues, voir le livre de M. E. de Goncourt, *Mme Saint-Huberty*.

Soulavie, alors vicaire à Antraigues. De ces méditations et de ces conciliabules sortit le *Mémoire sur les états-généraux, leurs droits et la manière de les convoquer*, imprimé à Avignon en 1788, tiré aussitôt à quatorze éditions. Du jour au lendemain, le nom du comte d'Antraigues fut fameux, applaudi à outrance dans tous les cercles de frondeurs et d'impatients. L'écrivain vitupérait en termes acerbes « la corruption des cours », la noblesse, qu'il qualifiait « d'épouvantable fléau », les administrations provinciales, et en particulier la tyrannie des États de Languedoc.

Était-il alors un théoricien de liberté à la Montesquieu, un enthousiaste du système anglais, ou un démocrate selon son maître Rousseau? Rien de tout cela, semble-t-il, mais un féodal aigri. Faute de connaître les premiers écrits de d'Antraigues, il est assez malaisé de débrouiller sa psychologie à cette époque; autant que la suite l'a fait voir, ses idées voisinaient avec Montlosier plus qu'avec La Fayette. Ses objections contre les États de Languedoc, n'était-ce point le dépit de n'y pas entrer comme baron de tour? Et ses anathèmes contre la noblesse n'étaient-ils pas inspirés par l'inégale répartition des faveurs entre les gentilshommes de Versailles et ceux de la province, sinon même par les difficultés que certaines preuves rencontraient dans le bureau de Chérin?

En tout cas, si les déclamations du *Mémoire sur les états-généraux* étaient sincères, on s'explique mal la volte-face de leur auteur, à un an d'intervalle.

En ces jours d'entraînement, l'opinion ne s'attardait pas à distinguer les nuances de doctrine. Le succès bruyant du *Mémoire* désignait le comte d'Antraigues pour la députation aux états-généraux. Élu par le bailliage de Villeneuve-de-Berg, il quitta le Vivarais en avril 1789; il ne devait jamais y revenir.

A peine arrivé à Versailles, son attitude dans l'assemblée dérouta ses admirateurs de la veille; elle montra dans cet esprit brillant une judiciaire chimérique, une méprise totale sur la nature du mouvement dont il avait été l'un des excitateurs. Tout occupé de dauber sur sa bête noire, les États de Languedoc, il s'efforce de passionner la Constituante pour cette question, dans l'instant où le problème qui contient toute la Révolution se pose devant l'assemblée : Vérifiera-t-on par ordre, ou en commun? A la stupéfaction générale, le détracteur de la noblesse défend le vote par ordre, il tonne contre le serment du Jeu de Paume, il pousse la résistance aux sentiments nouveaux jusqu'à s'abstenir dans la nuit du 4 août. Ses discours, ses brochures, sont d'un fauteur résolu de l'ancien régime.

Naturellement, sa popularité s'abat aussi vite qu'elle s'était enflée. Mirabeau, qui avait espéré un lieutenant et peut-être redouté un rival en la personne de d'Antraigues, Mirabeau l'exécute en quelques phrases dédaigneuses, dans ses *Lettres à mes commettants*. Déjà circulent les bruits d'entente clandestine avec la cour, bruits qui prennent corps après les dépositions du procès de Favras, et que rendent très plausibles les pratiques ultérieures de l'agent secret. A partir du mois de septembre, on n'entendit plus dans l'assemblée cette voix qui semblait destinée à diriger les débats. Après les journées d'octobre, d'Antraigues fut l'un des premiers à se munir d'un passeport pour l'étranger. Il balança jusqu'en février 1790, jusqu'à la prestation du serment civique; alors, soit irritation, soit pusillanimité, il prit la route de la frontière suisse. Les dénonciations grondaient derrière lui; Populus, le député de l'Ain, l'accusait d'avoir tenu à Bourg des propos contre-révolutionnaires. Aux premiers jours de mars, d'Antraigues passa à Lausanne. Le malheureux avait touché pour la dernière fois cette terre de France qu'il devait blasphémer durant vingt-deux ans d'exil.

II

Ici commence le roman politique de l'agent à tout faire, ce perpétuel vagabondage de l'homme, de ses idées et de ses sentiments; bête de ruse, traquée par les bêtes de proie, fuyant d'un bout à l'autre de l'Europe devant les armées de la République et de l'Empire; gagiste patenté de toutes les intrigues, tour à tour ou simultanément au service des Princes, de l'Espagnol, du Napolitain, du Russe, de l'Autrichien, de l'Anglais; n'ayant jamais moins de deux maîtres, qu'il sert et trahit de chaque main; officiellement sujet de puissances qui le renient, pensionné de-ci, de-là, payé quelquefois, payant lui-même de sa plume, jamais de sa personne; entassant avec une déplorable fécondité les plans, les mémoires, les brochures, les correspondances dont il harcèle les cabinets. Vie misérable où tout est louche, la nationalité empruntée, les travaux occultes, les services suspects; tout, jusqu'à ce ménage où l'ancienne chanteuse ne prend que tardivement et avec gêne le nom de son mari. Elle vint le rejoindre à Lausanne dès 1790; au mois de décembre le mariage fut béni en secret à Mendrisio, dans les bailliages italiens d'Uri; cette bourgade avait été choisie parce que là, comme à

Groslay, l'utile comte Turconi possédait une maison où habitèrent les nouveaux époux. Malgré la naissance d'un fils, d'Antraigues ne déclara leur union qu'après l'éclat de son arrestation à Trieste, en 1797.

On ne peut pas estimer ce Gil Blas de l'émigration; mais il nous contraint d'admirer sa ténacité dans la lutte, ses ressources inépuisables, cette magie de l'alchimiste politique qui fait de la force, du crédit, presque du prestige avec rien. Rabroué vingt fois, il a des heures de triomphe; des premiers ministres l'écoutent, le consultent; des souverains, comme la reine Marie-Caroline, implorent son aide. Il nourrit par instants l'illusion qu'il fait marcher le monde, il la donne à ceux qui ont charge de mener l'Europe; il inquiète Napoléon au lendemain d'Austerlitz. A plusieurs reprises, la piqûre incessante de ce moucheron arracha au lion quelques-uns de ses plus terribles rugissements. A force de parler de ses « pouvoirs », d'Antraigues finit par y faire croire; le plaisant est qu'il persuade parfois ceux-là mêmes à qui il les demande vainement. Elle revient sans cesse dans sa correspondance, cette ironie de « pouvoirs » demandés à des prétendants qui n'en ont point, et qui les marchandent d'autant plus gravement; on croit voir une ombre solliciter des ombres de lui accorder le néant.

A défaut de pouvoirs réels, l'aventurier se rejette sur les signes menteurs qui en tiennent lieu : comme tous ses pareils, il est affamé de croix, de titres, d'uniformes, de toute la monnaie fiduciaire du crédit politique. Il a de plus son arsenal, une collection méthodique de petits papiers, des vrais, des faux; il y trouve des armes pour faire réfléchir le général Bonaparte sur les soupçons qu'on pourrait inspirer au Directoire; longtemps après sa rupture avec le comte de Provence, il tient le prince en respect par la menace des papiers de Malesherbes, qu'il a recueillis, assure-t-il, qu'il a mis à l'abri en Angleterre, et où l'on trouverait des révélations désobligeantes sur le rôle joué par les frères de Louis XVI dans la tragédie du Temple. Tout cela fait un fantôme de personnage, ménagé par les habiles, accrédité près des badauds, — et l'on voit des badauds jusque sur les trônes. Il en imposa à ses contemporains, il en impose peut-être à l'histoire elle-même, à nous qui lui faisons place aujourd'hui dans l'histoire. — Ne vous étonnez donc pas, bonnes gens, chaque fois que renaissent des Cagliostro ou des d'Antraigues; ils renaissent de votre étonnement naïf, de votre oubli du passé; ils renaîtront, ces types éternels, tant qu'il y aura des hommes, et qui seront dupes des apparences.

Nul d'entre eux n'eut une vie plus curieuse que celle de notre héros, même en ces années où la Révolution promenait par le monde tant de bannis épiques, lamentables, picaresques. Vie si curieuse qu'il n'est pas besoin, pour en rehausser l'intérêt, d'aller jusqu'à dire avec M. Pingaud « qu'elle est en un certain sens l'histoire d'une caste, d'un parti, d'une époque ».

Le malheur de cette caste, de ce parti, a revêtu des formes trop dissemblables pour qu'on puisse le symboliser dans un individu d'exception; et presque toujours, ce malheur offre à notre pitié des formes plus nobles. Si vous voulez être juste, cherchez la caste et le parti sur les échafauds, où l'on faisait son vieux métier, de mourir en souriant; cherchez dans les landes du Bocage et de Vendée, à la place où l'on aurait voulu être, si l'on avait eu le choix : parce que l'histoire ne sera jamais sévère à qui combat loyalement, sur le sol de la patrie, pour la foi révoltée dans le cœur. Cherchez dans les mansardes de Londres et de Vienne, sur ces routes d'Allemagne où les poteaux indicateurs disaient : « Territoire interdit aux vagabonds, aux mendiants et aux émigrés », partout où les pauvres proscrits vivaient d'humbles industries, quand ils ne mouraient pas de faim. Cherchez même dans cette armée de Condé, telle que Chateaubriand

l'a dépeinte en traits inoubliables : « Assemblage confus d'hommes faits, de vieillards, d'enfants descendus de leurs colombiers. Cet arrière-ban, tout ridicule qu'il paraissait, avait quelque chose d'honorable et de touchant, parce qu'il était animé de convictions sincères : il offrait le spectable de la vieille monarchie et donnait une dernière représentation d'un monde qui passait... Toute cette troupe pauvre, ne recevant pas un sou des princes, faisait la guerre à ses dépens, tandis que les décrets achevaient de la dépouiller et jetaient nos femmes et nos mères dans les cachots. »

La condamnation de d'Antraigues, c'est que sa colère ne lui a mis en main qu'une plume envenimée, jamais une épée ou un mousquet; c'est aussi qu'il n'a pas ressenti une seule fois en vingt ans le frisson que traduisait René : « J'éprouvai un saisissement de cœur lorsque, arrivés par un jour sombre en vue des bois qui bordaient l'horizon, on nous dit que ces bois étaient en France. Passer en armes la frontière de mon pays me fit un effet que je ne puis rendre. » D'Antraigues avait le cœur glacé par la haine; elle ne céda pas à l'apaisement, à la radiation des émigrés; et les gloires de l'empire ne firent que l'aviver. Jusqu'au bout, il répéta son refrain : « Je ne suis plus rien à la France actuelle, je n'en

veux plus rien et je n'en parle pas. » Mieux que les doutes de Chérin, cette dureté prouverait que Louis de Launai n'avait pas dans les veines du vieux sang de nos montagnes; son sang, qui ne le rappelait pas où il fallait, c'était celui de l'étranger, tombé jadis chez nous par quelque hasard. On ne peut l'absoudre, même en faisant la plus large part, et il faut la faire très large, aux naturelles rancunes de ces hommes et de ce temps; même en tenant compte des aberrations du XVIIIe siècle, qui expliquent l'impiété inconsciente de quelques émigrés. Comme M. Welschinger l'a justement remarqué, certains historiens ont deux poids et deux mesures. Est-ce un émigré qui a ressassé de cent façons cette gentillesse? « L'uniforme prussien ne doit servir qu'à faire mettre à genoux les Welches; j'approuve un tel sentiment, tout Welche que je suis. » C'est Voltaire, qui n'avait pas l'excuse de la Terreur et de la proscription.

On n'attend pas que j'analyse par le menu toutes les marches et contremarches de l'agent secret. Je renvoie le lecteur au volume de M. Pingaud et je vais droit à l'un des gros incidents de la carrière de notre homme, sa capture par Bonaparte. D'Antraigues s'était établi à Venise, à portée de Monsieur, qui lui envoyait ses instructions de Vérone. Il y avait acquis les

immunités diplomatiques, d'abord à la légation d'Espagne, chez son ami Las Casas; puis chez Mordvinof, à la mission russe. De ce jour, tout en continuant de renseigner Charles IV et de toucher la pension de Madrid, il adopta la nationalité russe et compta au service effectif d'Alexandre; il finit même par obtenir le titre de conseiller de légation. L'industrieux personnage eut bientôt monté une agence de correspondance à Paris; Brotier, Duverne de Presles et autres furets politiques y travaillaient pour lui.

L'un des aigrefins de l'émigration, et des plus décriés, Montgaillard, vint flairer le vent à Venise, après sa tentative d'embauchage sur Pichegru. Il s'aboucha avec d'Antraigues, lui conta la négociation de Fauche-Borel, la trahison du général en chef de l'armée du Rhin. Fidèle à ses prudentes habitudes, d'Antraigues nota sur l'heure la conversation de Montgaillard et classa le document dans un de ses portefeuilles. Peu de temps après, les succès foudroyants du général Bonaparte amenaient les soldats du Directoire aux portes de Venise (mai 1797). La légation russe demanda ses passeports; Mordvinof se replia sur Trieste avec tout le personnel de la mission, y compris d'Antraigues et sa compagne. A Trieste, les voitures furent arrêtées : Bernadotte exhiba un ordre de Bonaparte, qui lui enjoignait de retenir l'émigré

français. Malgré les protestations du ministre, on s'assura de la personne et des effets de son collaborateur. Dans le désordre de cette alerte, la Saint-Huberty eut le temps et la présence d'esprit de détruire le contenu de deux portefeuilles sur trois. Ce fut à cette occasion, et en prenant congé de ses collègues russes, que le prisonnier leur présenta pour la première fois sa femme sous le nom de comtesse d'Antraigues. Le même soir, une chaise de poste le transportait à Milan, avec le seul portefeuille demeuré intact, et qui allait devenir fameux dans l'histoire.

Tandis qu'on internait l'émigré à la citadelle, Bonaparte faisait ouvrir dans son cabinet ce portefeuille; au milieu de vieilles lettres de Rousseau et de papiers sans importance, il y trouvait la conversation de Montgaillard, les indications qui devaient perdre Pichegru. Dans la nuit du 1er juin, il mandait d'Antraigues à son quartier de Montebello et s'enfermait avec lui durant plusieurs heures. — Que se passa-t-il dans cette mémorable entrevue d'où allait sortir le 18 fructidor? On ne le saura jamais exactement, et M. Pingaud ne peut nous proposer que des hypothèses. Autant de sources, autant de versions. S'il faut en croire d'Antraigues, l'entrevue fut tragique, avec les violences habituelles à Bonaparte. D'après le *Mémorial*, la bienveillance du général aurait

gagné l'émigré et provoqué les révélations. Une seule chose est certaine : un document, écrit tout entier de la main de d'Antraigues, et connu des historiens sous le nom de *Conversation* de Montgaillard, partait quelques jours plus tard pour Paris; ce document dénonçait au Directoire le double jeu de Pichegru et d'autres suspects; il n'y était fait aucune mention du général Bonaparte, de ses rapports avec les agents de l'émigration.

Impudente falsification du Corse, affirmait dans la suite d'Antraigues; n'ayant pu obtenir de son prisonnier qu'il signât sous le coup des menaces une pièce préparée, le fourbe avait remanié lui-même la véritable conversation de Montgaillard, retranchant tout ce qui le compromettait, envenimant ce qui pouvait perdre un rival. — L'opinion de l'Europe, celle de l'émigration en particulier, jugea autrement : elle accusa l'agent royaliste d'avoir cédé à l'épouvante ou aux promesses, d'avoir vendu les secrets du parti. De fâcheuses apparences corroboraient ce sentiment : à son retour de Montebello, le détenu fut transféré de la citadelle dans un palais de Milan, sous une surveillance illusoire; sa femme, comblée de prévenances par Mme Bonaparte, put préparer une évasion dont le héros devait faire plus tard un récit dramatique, mais qui s'effectua en réalité sans difficultés et sans péril.

Après l'affaire du portefeuille, Monsieur cessa toute relation avec son ancien émissaire; d'Avaray, qui appelait d'Antraigues « la fleur des drôles », posait à son maître ce dilemme : « Ou il mérite les petites-maisons, s'il a été capable d'une telle imprudence; ou il mérite la corde, s'il a livré ce secret pour se tirer d'affaire. » L'agent remercié répondit en menaçant le prétendant de la divulgation du dossier Malesherbes. Brûlé pour un temps, d'Antraigues avait de quoi consoler son amour-propre; il pouvait se dire qu'une fois enfin, sa main mettait en mouvement les grosses machines de l'histoire : le 18 fructidor était bien son œuvre. Confiant dans son génie, il tint tête à la clameur des émigrés : il se refit vite un nouveau personnage, sur le théâtre où nous allons le voir rebondir avec son élasticité à toute épreuve.

III

Ce théâtre est l'Allemagne : Vienne d'abord, de 1798 à 1802; Dresde ensuite, de 1802 à 1806. Les débuts à Vienne furent malaisés. Accueilli par ses patrons russes avec une extrême froideur, d'Antraigues se retourna du côté autrichien; il habitua Thugut à son bavardage et s'insinua par

de petits services. Sa bonne étoile voulut que l'ambassadeur de France, Champagny, fût un ancien camarade de jeunesse, incapable d'acharnement contre l'ennemi déclaré de la république. Les deux Français se rencontrèrent : M. Pingaud rapporte, d'après les papiers manuscrits, l'un des entretiens qu'ils eurent ensemble. C'était en 1802, au lendemain du concordat, deux mois avant la proclamation du consulat à vie. Les idées de Champagny sur l'avenir de Bonaparte et de la France reflètent avec fidélité celles de son maître Talleyrand.

« Bonaparte est un tyran, disait l'ambassadeur, il a des manières insupportables pour tout ce qui l'entoure; son ambition n'est pas satisfaite; il veut être roi de France, et il le sera. Il a un caractère très décidé, et il ose : voilà de grandes qualités avec la vieille Europe et ses pauvres rois... Bonaparte, malgré tout ce qu'il va faire, sera dans cent ans reconnu pour le sauveur de la France.

D'Antraigues : — Mais la France est-elle assez vile pour souffrir un Corse?

Champagny : — Oui, ce n'est pas avilissement absolu, c'est besoin un peu, c'est lassitude : elle appelle le médecin, il peut opérer à son gré à présent.

D'Antraigues : — Mais Bonaparte fondera donc une monarchie?

Champagny : — Oui, il fondera une monarchie, mais pas pour sa famille, cela est impossible : le danger passé et l'ordre rétabli, ce sera tout au plus s'il monte sur le trône pendant sa vie... Le parti qui le porte là est bien décidé à ne faire en le couronnant qu'une monarchie absolue. Car toutes nos idées, mon cher comte, sont des rêves, nous n'avons pas connu en Vivarais les Français : avec tout votre talent, vous ne connaissiez que les Grecs et les Romains de l'histoire. Cela est fini, il faut une monarchie absolue, et vous et moi nous vivrons un jour sous un monarque absolu...

D'Antraigues : — Supposons Bonaparte devenu inutile, ou mort, ou assassiné. Croyez-vous que l'on puisse revenir à Louis XVIII?

Champagny : — Oh! quel caractère connaissez-vous à cet homme faux et lâche? Je vous déclare que je n'en parlerai jamais sans passion... Il ne vaudrait pas la peine de faire une monarchie pour une telle chute... Il faut que la France appelle son roi et non qu'il vienne à elle, qu'elle le place et non qu'il se replace. J'ai vu il y a quinze mois une quantité de sénateurs, de généraux, même des ministres prévoir cet événement, et plutôt décidés à choisir un Bourbon qu'un autre, mais je n'ai vu balancer qu'entre deux personnes, le duc d'Enghien et le duc d'Orléans...

Le père du duc d'Orléans nous a fait trop de mal... On le préférerait à tous les autres de sa famille, mais on préfère Enghien à lui. *On l'a même pressenti à ce sujet; Barthélemy a eu des moyens de le faire tâter...* »

J'abrège à regret la citation : toute cette conversation est à lire, elle éclaire le fond des cœurs à ce moment de notre histoire.

La mort de Paul Ier et l'avènement d'Alexandre raccommodèrent les affaires de d'Antraigues avec la Russie. Il trouva dans Czartoryski un protecteur solide, qui s'engoua de lui sans le connaître, et grandit la situation du diplomate interlope à l'ambassade de Vienne d'abord, puis à la légation de Dresde, quand le cabinet autrichien réclama l'éloignement d'un homme qu'il considérait comme un espion moscovite. A Dresde, l'émigré dirigea une manière de légation indépendante, irresponsable; ce fut le plus beau temps de sa vie. Mieux soutenu, mieux décoré, mieux renté, il tenait ses assises dans une vaste maison à deux issues, où affluaient toute la basse police et la diplomatie souterraine de l'Europe. Avec une audace prodigieuse, il interceptait les courriers français, prussiens, autrichiens, il achetait ou volait les dépêches qui se croisaient à ce carrefour du continent. L'Électeur suppliait en vain qu'on le débarrassât de cet hôte dangereux. Brouillé officiellement

avec la chancellerie de Vienne, d'Antraigues se ménageait les bonnes grâces de Cobenzl en prélevant pour ce ministre une part de son butin, en lui faisant passer quelques-unes des confidences de Czartoryski. A part ces infidélités dont il ne pouvait se déshabituer, son usine travaillait exclusivement pour Pétersbourg : il envoyait pêle-mêle des notes, des mémoires, des commérages, les extraits des dépêches étrangères, les correspondances parisiennes. Ces dernières offraient un intérêt qui faisait pardonner le fatras du reste : on comprend qu'Alexandre et son secrétaire d'État y aient pris goût.

L'ancienne agence de Paris, — Brotier et compagnie, — avait été dispersée après le 18 fructidor. D'Antraigues la reconstitua d'abord avec un certain Vannelet, agioteur, fournisseur, mêlé à tous les tripotages et à toutes les intrigues du Directoire, familier de Treilhard et de Talleyrand, bien vu aux bureaux de la guerre et de la police; un de ces hommes qui encombraient les ministères sous le Directoire agonisant, qui reviennent toujours grouiller dans les antichambres sous les gouvernements débiles et corrompus, qui permettent de mesurer, par leur nombre et leur audace croissante, l'approche de l'heure où un maître montera avec un balai. La correspondance de Vannelet sentait le fumier; elle avait son prix

pour l'étranger, par les détails navrants que le coquin donnait sur l'état des armées. Néanmoins, ce premier informateur pâlit devant les correspondants que d'Antraigues sut se procurer pendant la période du Consulat. Un serviteur affidé de Bonaparte, une dame de l'intimité de Joséphine; l'*Ami*, l'*Amie*, c'est ainsi qu'ils sont toujours désignés dans les copies manuscrites de d'Antraigues. Leurs noms nous sont connus : j'imiterai la discrétion de M. Pingaud en ne les révélant pas. L'homme était le père d'un haut fonctionnaire du service civil sous Napoléon; la femme, une dame très qualifiée de l'ancienne cour, qui avait été du dernier bien avec d'Antraigues avant 1789. Ceux-ci n'étaient point des traîtres; des indiscrets tout au plus, et qui écrivaient à l'émigré par impulsion de vieille amitié, sans connaître exactement l'usage qu'il faisait de leurs lettres.

Ces lettres offrent la plus vivante peinture que je connaisse du génie furieux qui remit la France debout et la saigna aux quatre membres. En juillet 1803, on discute devant Bonaparte le plan de descente en Angleterre : Berthier élève des objections. — « J'y étais avec Talleyrand, écrit *l'Ami*. J'entendis la fin du discours de Berthier et je vis la fureur de Bonaparte. Elle fut horrible; sa femme vint, la Leclerc vint aussi; il était hors de lui, et deux fois il présenta le poing fermé à

Berthier. J'étais tout ému, et Talleyrand aussi, mais Berthier souriait de colère et le planta là... Le secret a couvert cette incartade et bien d'autres. » — Scène toute pareille à Fontainebleau, une autre fois. Le maître est haï, mais on le sent nécessaire : toute la correspondance est pénétrée de ce double sentiment. — « Il n'y a plus d'esprit révolutionnaire, mais il y a la nécessité de tenir à la Révolution... Il n'existe peut-être pas le vingtième de la France qui voulût ce qui a été fait, mais il n'y en a pas mille qui voulussent détruire ce qui est... Les Bourbons, ou leur sont à charge ou leur sont à mépris; ils n'en veulent pas; Louis XVIII, ils le couvrent de boue. » — Berthier, au dire de *l'Amie*, « est convaincu qu'un Bourbon remontera sur le trône, et que cela ne peut aller à plus de quelques années. Mais il devient fol si vous lui parlez de Louis XVIII, et enragé. On ne peut pas revenir sur lui. Son frère est aussi méprisé. Les émigrés de l'Angleterre ont rendu Berry détestable en racontant sa vie crapuleuse et les excès de sa brutalité. Enfin Berthier m'a dit le mot, et j'en ai frémi; il m'a dit : S'il en revient un, il n'y a que d'Orléans en état de régner dans toute la famille. Jugez si ce mot m'a effrayée. D'Orléans, le fils de l'assassin de la reine! J'en frissonne encore; mais il me l'a répété si souvent que je vois bien qu'il le pense... »

Voici un portrait de Joséphine, par cette même *Amie* : elle a le crayon peu indulgent. — « Tout a été placé de force dans sa tête, à force de l'entendre dire à Bonaparte... Elle vous dit quelquefois de ces phrases qui vous étonnent. On croit tenir le fil de quelque chose... Mais on est tout attrapé de voir qu'elle ne sent pas la force de ce qu'elle dit... On lui peut tout dire : il n'y a pas d'exemple qu'elle ait jamais rapporté un mot à son mari, jamais, jamais... Jamais elle n'a fait que parer les coups... Le ridicule est au delà de toute croyance, et l'intempérance de propos une espèce de délire. »

Elle ressort bien de la correspondance, la gravité climatérique de cette année 1804, où les poussées de toutes les haines, de toutes les ambitions déçues, se coalisaient dans un effort désespéré contre celui qui allait ceindre la couronne.

« Ah! le plaisant maître! écrit *l'Amie*, qui depuis cinq mois ne dort jamais deux heures de suite. Vous croyez que je n'en sais rien? Pardonnez, monsieur : je sais qu'il ne dort pas par la Bonaparte, qui meurt d'envie de dormir et n'en dort pas davantage. Depuis le mois de septembre, la frayeur de l'assassinat a redoublé. Il se fait garder la nuit par une garde inconnue, sous les ordres de Duroc seul. Cette garde que l'on ne voit pas est dans tous les cabinets, à toutes les portes

des chambres où il est... Les portes sont barricadées, et chaque deux heures, on relève les postes avec un mot d'ordre qui revient à Bonaparte, qu'on éveille dans son lit afin qu'il le change deux ou trois fois par nuit; on le réveille chaque fois que l'ordre passe. Voilà ce qu'elle m'a confié dans le plus grand secret, à moi et à la Brienne. Ces déplorables misères, elle nous les dit moitié pleurant et moitié riant, parce que je lui demandais s'il n'existait donc plus pour elle de moments où deux témoins fussent de trop dans une chambre à coucher. »

D'après *l'Ami*, « Pichegru a été étranglé par Sanson le bourreau; ce qui a donné lieu à la méprise, c'est qu'il (Sanson) couchait au Temple depuis cinq jours et y entrait vêtu en gendarme ou en grenadier de la garde ; cela, nous le savons. Personne n'ose parler, même à Talleyrand, qui n'ose pas trop s'informer. Ce que l'on sait à cet égard, c'est que Régnier a décidé cette mesure... »

L'acharnement déployé contre le premier consul fait mieux comprendre les mobiles du crime de Vincennes. Les correspondants racontent la tragédie. Je ne saurais partager l'opinion de M. Pingaud, qui voit dans leur récit « un document historique de premier ordre ». Ce récit diffère trop de la minutieuse et sagace reconstitution de M. Welschinger, qui me paraît défier toute cri-

tique. Mais s'ils ont brouillé quelques détails du tableau, ils en rendent la couleur et la physionomie essentielle :

« Je trouvai le consul avec Caulaincourt, et c'est alors que je vis que le duc d'Enghien était perdu. Le consul lui dit devant moi : Ordonnez au général qui ira à Ettenheim qu'on le fusille dans sa chambre, s'il y avait résistance, et vous le ferez fusiller partout où vous verrez un mouvement pour nous l'enlever. Là, les ordres furent rendus devant moi... J'oubliais que le consul répéta plusieurs fois : Caulaincourt, s'il était averti et qu'il s'enfuît, envoyez quinze cavaliers à toute bride après lui ; promettez-leur 3 000 louis s'ils le saisissent, et 1 500 si, ne pouvant le saisir, ils le tuent sur place en quelque lieu qu'ils le rencontrent. — Ce furent ses dernières paroles. Il y avait en ce moment dans son cabinet Berthier, Duroc, Caulaincourt, Régnier et moi. »

Si l'on en croit *l'Ami*, Talleyrand fut étranger à toute l'affaire; ce témoignage innocenterait formellement l'évêque d'Autun.

« Notre *Amie* était chez Mme Bonaparte pour l'engager à le sauver. Je vous jure devant Dieu qu'elle y a fait tout ce qu'il est possible de faire. Je vous dirai plus. Talleyrand a écrit à ce sujet une lettre superbe au premier consul; il n'a pas eu le courage de parler, il a écrit; il a fait prier

Joseph de le venir voir. Joseph est venu, et il l'a engagé à porter sa lettre au consul, et à l'appuyer. Mme Bonaparte s'est jetée aux pieds de son mari pour le supplier de garder le duc comme otage. Je vous rapporte ce qu'elle a dit elle-même à notre amie, qui l'a écrit à mesure en rentrant chez elle. Elle lui demanda donc de garder d'Enghien comme otage : — « Eh! f..., lui dit le consul, de quoi vous mèlez-vous? Je n'ai pas besoin d'otage. — Mais les souverains le réclameront, et vous en tirerez parti. — Eh! que me font les souverains? C'est pour qu'ils ne le réclament pas qu'il sera exécuté. — Mais qu'a-t-il fait? — Alors, elle jura à *l'Amie* que Bonaparte lui a lancé un coup de pied sur le genou, et est sorti. »

J'ai transcrit quelques lambeaux de ces courtes citations. Tous les historiens appuieront le souhait que je forme en demandant à M. Pingaud qu'il nous donne une publication intégrale des précieuses lettres.

IV

D'Antraigues avait travaillé à forger la coalition de 1804. Le canon d'Austerlitz, qui la détruisit, ruinait du même coup le bureau diplomatique de Dresde et la situation si péniblement

échafaudée. L'émigré ne s'y méprit pas. A vouloir relever les courages de tous ces souverains en détresse, il sentait qu'il leur deviendrait chaque jour plus importun, plus odieux : — « Ils s'excusent à leurs yeux, écrivait-il, de ne savoir que faire d'eux-mêmes dans ces pénibles circonstances. Je suis trop royaliste pour être utile à des rois... Ils voudraient bien que je fusse mort, car cela les acquitterait de tout; les morts ne parlent plus, ils n'écrivent plus. On m'enterrerait, puis on placerait sur ma tombe trois ou quatre calomnies... Si je n'avais femme et enfant, je vous avoue que je ne serais pas fâché que Dieu leur fît ce petit plaisir, car mon siècle m'ennuie, je suis las d'y exister... »

Les vieux jours, qu'on ne nourrit plus de chimères, s'annonçaient mauvais pour le proscrit qui avait vécu de cette viande creuse. La campagne de 1806 amenait sur lui ces terribles armées françaises, contre lesquelles il n'y avait pas de refuge aux terres les plus lointaines : elles menaçaient de le traquer dans Dresde comme elles avaient fait dans Venise. Un seul asile restait ouvert aux ennemis de Napoléon : cette irréconciliable Angleterre, où venaient fatalement s'acculer tous ceux qui voulaient lutter comme elle jusqu'au bout. D'Antraigues y passa.

L'alliance de Tilsit lui porta le plus sensible et

le dernier coup : la Russie rejeta brutalement un protégé dont le nom seul mettait Napoléon en fureur. L'Espagne lui supprimait au même moment sa pension. Réduit désormais à la solde anglaise, il la gagna en travaillant pour Canning. Entre le *foreign office*, le comte d'Artois et le duc d'Orléans, il se remit à tisser sa toile d'araignée, toujours recommencée depuis vingt ans aux portes de toutes les chancelleries d'Europe, toujours déchirée, et où rien ne se prenait.

Il vécut ainsi cinq années encore; années moroses, où ses notes intimes témoignent d'un découragement croissant. Il voyait enfin l'illusion de ses jugements sur la France et sur le monde nouveau; il sentait l'effroyable vanité de sa longue vie d'intrigue, le remords peut-être de cette vie équivoque et malfaisante à la patrie. Isolé dans les souvenirs et les regrets de sa première jeunesse, mal compris par une femme dont le caractère difficile lui devenait chaque jour plus insupportable, il n'avait d'autre consolation que de relire en pleurant les lettres de sa mère. Revenu à la foi, il demandait à Dieu la résignation : « Je le supplie de ne pas me réduire à la misère et de me conserver ce qu'il m'a accordé, et que j'ai bien gagné près de ces misérables rois que j'ai dû servir et que j'ai eu le malheur de servir. »

Des pressentiments funestes le hantaient; ils n'étaient pas trompeurs. Le 22 juillet 1812, comme d'Antraigues et sa femme montaient en voiture à leur porte, un domestique congédié la veille se précipita sur eux, poignarda le comte, puis la comtesse, et se fit sauter la cervelle pendant que les deux époux expiraient simultanément, sans avoir repris connaissance. Tel fut du moins le récit fourni par les gazettes. Le public refusa de croire que la vengeance d'un valet eût seule procuré la mort d'un homme mêlé à tant de lourds secrets; on voulut voir un mystère de plus dans cette fin tragique d'une vie mystérieuse.

Le livre qui la raconte aiguillonnera la curiosité des lecteurs; il leur laissera dans l'âme je ne sais quoi de désenchanté. Cette époque des grands hommes et des grandes choses, cette Europe de la Révolution et de l'Empire, dont tant d'autres nous avaient donné des visions épiques, elle est là, vue d'en dessous et de la coulisse, rapetissée, flétrie, médiocre. — Médiocres, ces tristes émigrés, de qui Thugut disait ironiquement : « Pourquoi donc les jacobins fusillent-ils les émigrés prisonniers? Ils devraient les réunir et les laisser ensemble : en quelques jours, ceux-ci auraient imité les araignées et se seraient mangés ». — Médiocres, ces princes proscrits pour qui l'on se dévoue, incapables d'un beau

défi à la fortune, d'une action chevaleresque, d'une descente en Vendée; philosophes égoïstes, raisonnables après tout, ils acceptent avec un sourire sceptique les sacrifices de leurs fidèles, avec plus de satisfaction les flatteries de leurs favoris; ils n'attendent rien que de l'usure naturelle des choses, de l'inévitable tassement des intérêts. — Médiocres, ces souverains que Napoléon pourchasse, qui s'épient, se jalousent et se trahissent jusque sous la botte du vainqueur; à les voir si divisés, si pauvres d'intelligence et de volonté pour la défense de leur cause, on est presque tenté d'amoindrir les exploits de nos demi-brigades, quand elles culbutaient de pareils adversaires. — Non pas médiocre, à coup sûr, le maître de ces troupeaux, mais révoltant parfois de fourbe et de cruauté; haï par son entourage, subi comme un fléau nécessaire, guetté aux heures critiques par ceux qu'il avait élevés si haut, et qui n'aspiraient qu'à le renverser. Parmi toutes ces vies insignes, on cherche celle qu'un homme pourrait envier, du bord de la tombe; on ne trouve pas.

Pour trouver, il faut chercher ailleurs, non point plus bas, mais plus à l'ombre, dans les retraites où quelques rêveurs semaient la graine impérissable ; Gœthe, le grand ancêtre, achevant son *Faust* dans la maison de Weimar, Chateau-

briand pétrissant l'âme de son siècle à la Vallée-aux-Loups, Lamartine jetant ses premiers vers aux rochers d'Ischia, Byron et Shelley croisant leurs voiles sur les mers... Tels sont, dans l'Europe d'alors, ceux qu'on envie et qu'on aperçoit à distance, grandissant toujours derrière le brouillard où s'enfoncent les parades royales, les tueries de la chair à canon, les ruses des ministres, les vociférations des tribuns, les bourdonnements des agents secrets.

Le fils du comte d'Antraigues a vécu obscur et bizarre, il est mort à Dijon dans la gêne, pensionné par Napoléon III. Le nom s'est éteint. Des biens et des châteaux de cette maison, pillés, confisqués sous la Terreur, il ne reste que des amas de ruines aux flancs de nos gravennes volcaniques.

Par un doux matin de septembre, je montais naguère à un ermitage blotti dans les châtaigneraies, à quelques portées de fusil au-dessus d'Antraigues. J'y trouvai un religieux du tiers-ordre de Saint-François, qui balayait son petit oratoire. Il vivait là, seul, depuis longtemps, me dit-il, et heureux; l'hiver, sous la neige; l'été, réjoui par quelques jolies fleurs qu'il cultive, par les eaux vives qui font ce lieu charmant, par l'horizon qu'on embrasse de sa logette : plans fuyants de pays déroulés entre les forêts, et qui vont, par-

dessus les monts des Maures, se fondre dans le bleu lumineux des vapeurs du sud. — Celui-là aussi, on peut l'envier ; plus peut-être que les élus de la gloire humaine.

Si nous étions encore au temps des légendes, je me persuaderais volontiers que l'ermite d'Antraigues est Louis de Launai, caché sous ce froc, revenu à sa seigneurie et aux lieux de son enfance, pour expier, oublier, et trouver enfin ce que la vie ne lui donna jamais : la paix, le contentement dans le silence.

UN PLAIDOYER

POUR LE DIRECTOIRE[1]

Ce pauvre Lareveillère ne fut jamais un homme avisé. Lorsqu'il mourut dans l'obscurité, en 1824, il mettait la dernière main au volumineux plaidoyer qui devait venger sa gloire, très menacée par les calomnies, par les brocards, et plus encore par l'indifférence de ses contemporains. Il légua le soin de le publier à son fils Ossian, il lui recommanda de prendre les conseils de Daunou, « le meilleur prosateur de notre temps ». Ossian, excellent garde national, animé « de convictions, constitutionnelles toujours, et révolutionnaires en cas seulement de la plus absolue nécessité », Ossian craignit d'ébranler

1. *Mémoires de Lareveillère-Lépeaux*, 3 vol. in-8°; Paris, 1895.

la monarchie de Juillet avec un livre fort sévère pour l'ancien parti d'Orléans; il mit le manuscrit sous clef de 1830 à 1848. Vint ensuite un gouvernement qui rendit « impossible une publication aussi peu conforme au culte des idées napoléoniennes ». Après 1870, l'ouvrage fut donné à l'impression; il n'est, pour une bonne moitié, qu'un réquisitoire amer contre Lazare Carnot; des influences s'entremirent, Ossian recula devant le fâcheux effet que produirait son brûlot. A sa mort, en 1875, un seul exemplaire du premier tirage subsistait, celui de la Bibliothèque nationale. Ses légataires, retenus par les mêmes scrupules, ne s'en sont affranchis qu'après la fin tragique de notre avant-dernier président.

L'ombre de Lareveillère, enfin libérée, nous revient avec le centenaire du Directoire. Abusée une fois de plus par les apparences, comme elle le fut à maintes reprises de son vivant, elle a cru que son heure sonnait. Vit-on jamais une ombre plus maladroite? Elle tombe dans le grand branle de l'épopée napoléonienne. Toute falote et dissonante, elle gémit ses tristes récriminations entre les fanfares de ces soldats impériaux dont les récits passionnent aujourd'hui nos imaginations. Si du moins elle s'était mise en frais pour soutenir la concurrence! Mais ce témoin d'une révolution à laquelle il ne comprit rien ignore l'art

d'intéresser; il raconte peu, il plaide, pour lui-même ou contre ses adversaires; les événements se décolorent sous une plume qui n'y cherche que des arguments, ils se mêlent sans ordre et glissent sans relief, dans une clarté trouble; c'est la Révolution vue du fond d'un greffe de procureur. Le style est d'un mauvais copiste de Rousseau, pâteux et plat quand il ne se guinde pas à des prosopopées réjouissantes. Décrit-il sa propriété de l'Anjou, Lareveillère s'interrompt : « Chère Clémentine, tu étais encore alors notre seule enfant! C'est toi qui posas la première pierre de cette construction que la fureur des discordes civiles devait rendre si éphémère. Le premier légume, — c'était une carotte, — que nous récoltâmes dans notre jardin fut aussi arraché en ta présence et celle de ta mère, porté par toi à la maison et apprêté par elle. Qu'il nous parut bon, ce premier produit de la propriété! »

Ces Mémoires laissent une déconvenue au lecteur; les historiens y peuvent glaner, à la condition de lire avec précaution. Quelques-uns, et non des moindres, ont fait grand état de cette déposition, où l'honnêteté moyenne et la prudence bourgeoise masquent le défaut de clairvoyance. M. Thiers eut communication du manuscrit; il en a tiré parti; je crains qu'il n'ait cédé à la fascination qu'exerce une source inédite sur

celui qui peut y puiser le premier. Michelet conçut un inexplicable engoûment pour Lareveillère; c'était, il est vrai, le Michelet des derniers jours, l'auteur fumeux et colérique de l'*Histoire du XIXe siècle*, qui écrivait en 1874 : « Enfin, grâce à Dieu, au bout de près d'un siècle, nous pouvons lire les mémoires, excellents et visiblement véridiques, de Lareveillère-Lépeaux, le meilleur et le plus ferme républicain de ces temps-là. Il a écrit ces mémoires fort tard, vers la fin de sa vie, avec une fermeté de justice admirable. » Et Michelet prend fait et cause pour Lareveillère, contre Carnot avec embarras, contre Bonaparte avec fureur [1].

Taine a vu plus clair dans la médiocre cervelle de l'homme qu'il appelait « un pauvre imbécile à principes, Lareveillère-Lépeaux, avec sa vanité de bossu, ses prétentions de philosophe, son intolérance de sectaire, et sa niaiserie de pédant dupé ». Ce jugement paraît le mieux fondé, sauf à corriger ce qu'il a d'un peu âpre dans les considérants; le bonhomme est percé à jour, d'un regard sûr et profond.

Le bavardage de l'ancien directeur nous révèle un honnête nigaud, tempérament de modéré dévoyé par les circonstances; exempt des vices et contristé par les crimes de son temps, il en subit

1. Michelet, *Histoire du XIXe siècle*. t. II, p. 126 et *passim*.

les manies, les travers, les entraînements; avec des alternatives de vrai courage et de faiblesse, des compromissions qu'il s'explique ingénieusement à lui-même, une probité aigrelette et vantarde, des naïvetés d'enfant et des rancunes de vieil employé. Quarante ans plus tôt, il eût donné l'exemple de la régularité et de la vertu tâtillonne dans quelque charge de judicature provinciale : quarante ans plus tard, on l'aurait vu garde national irréprochable, comme son fils, menant avec fierté son épouse au Château, comptant au premier rang par la solidité de ses principes dans la majorité de M. Guizot. Son malheur fut de jouer, lui, l'ami du bon Ducis, des rôles taillés pour les personnages d'Eschyle ou de Shakespeare, d'être porté au faîte par des événements qui dépassaient son intelligence et son caractère.

Si les Mémoires déçoivent le curieux qui leur demande des lumières nouvelles sur les faits ou la physionomie des grands acteurs, ils instruisent ceux que Taine nommait « les amateurs de zoologie morale ». Ils aident à mieux comprendre la formation d'une espèce, le développement des sous-ordres du personnel révolutionnaire. — Des profondes réserves accumulées par la fermentation intellectuelle du XVIIIe siècle, on voit sortir trois catégories d'hommes : à la première appartiennent les âmes généreuses dont le rêve trans-

forma notre monde, les penseurs agissants qui dominèrent la Constituante et la Législative; de la seconde surgissent les géants sinistres et sanglants de 1793, monstres héroïques, égaux par l'énergie aux forces terribles qu'ils avaient déchaînées. La troisième, c'est le fretin soulevé par la tempête, ballotté, à peine visible au temps des grandes agitations, laissé à découvert par le flot qui se retirait, demeuré maître de la vase et y pourrissant promptement pendant les années du Directoire. — Le mérite de notre auteur est de nous fournir un échantillon notable de cette dernière catégorie.

I

Louis-Marie de la Revellière-Lépeaux, — son nom s'orthographiait ainsi avant qu'il l'eût réformé à la mode révolutionnaire, — avait derrière lui trente-cinq ans d'une vie sans éclat et sans accident, lorsque la poussée de Quatre-vingt-neuf le porta aux États généraux. Sorti d'une famille de robins du Bas-Poitou, il avait d'abord tâté de la chicane et trotté dans Paris, comme clerc d'un procureur au Parlement. Cet état ne lui plut pas : « — J'aimais l'étude de la politique, de la philosophie, et j'étais sensible aux beaux-arts. » Ses goûts l'incli-

naient surtout aux sciences naturelles. Il regagna sa province. La jeune fille qu'il allait épouser lui apprit la botanique ; son ambition se borna longtemps à primer dans la Société botanophile d'Angers. C'était alors un bon jeune homme, pétri de vertus domestiques, doux et ingénu dans les relations du monde.

Tous les personnages qu'il remémore lui ont laissé le souvenir d'hommes sensibles, vertueux et éclairés, de femmes qui honoraient leur sexe par les agréments de l'esprit et l'attrait décent de leur commerce. Louis-Marie était contrefait; il attribuait la difformité de sa taille aux corrections trop fréquentes et trop rudes que lui appliquait sur le dos son premier magister, le curé Perraudeau. Retenez ce premier grief, si cuisant à l'amour-propre, contre ceux qu'il appellera plus tard les suppôts de la superstition. Ajoutez-y une complexion maladive, des accès d'humeur triste : « — Mon penchant à la mélancolie allait souvent jusqu'à me faire répandre des larmes. Je pleurais : on s'obstinait à me demander pourquoi ; souvent je n'en savais rien. La manière dont la mélancolie m'affecte a quelque chose de particulier. Il est bien rare que j'en éprouve les accès dans la matinée; mais lorsque le soleil a dépassé le méridien, vers une ou deux heures après midi, je n'y échappe que lorsque j'en suis distrait par des

circonstances particulières. Depuis ce moment, elle va croissant jusqu'à l'extinction du jour, et elle se dissipe quand la lumière artificielle le remplace. » — Le « mal du siècle », déjà? Beau sujet pour une thèse de doctorat en médecine. Vers le même temps, non loin de là, à Combourg, la même mélancolie travaille un autre jeune homme. Étrange chimie des humeurs dans les mystérieuses éprouvettes que nous sommes! Chez celui-ci, la noire larme intérieure va se transmuer en génie poétique, en passion effrénée et vague pour la nature; il en restera de l'or et du diamant. Chez l'autre, chez le médiocre, l'amour de la nature se satisfera avec un bel herbier, bien méthodiquement classé; l'humeur s'aigrira en prétention politique : il en restera de la cendre et du sang.

Cherchons dans le cœur de ce botaniste candide le principe de l'aigreur politique. A l'Oratoire d'Angers, où il fit ses classes, il était bon élève. mais il n'obtenait que les seconds prix : les premiers appartenaient sans examen au fils du syndic de la noblesse d'Anjou. On jouait des pièces, et le jeune hobereau avait un rôle de grand seigneur, avec un bel habit et une longue épée. « Pour nous, *ignobile vulgus*, nous jouâmes des rôles tout à fait plébéiens. » — Toutes ces pages sont à lire; elles se rattachent par un lien infrangible

à celles qui racontent la convocation des assemblées provinciales et la rédaction des cahiers, où Lareveillère inscrit l'abolition des privilèges, des droits féodaux, du célibat des prêtres : « Je fis circuler en même temps un pamphlet sur la noblesse et le clergé, qui fut bien accueilli. » Lors de la réunion des députés à Angers, notre auteur quitte pour la première fois le doux crayon qui n'a tracé jusque-là, dans ses entours, que des portraits d'hommes vertueux et éclairés, uniformément sympathiques; les profils grimaçants, odieux, se pressent sous sa plume : ce sont les représentants de la noblesse. Tel le duc de Praslin, « petit génie, très ignorant, très vain et passablement isolent ». Le dîner des trois ordres nous vaut un aigre et long récit des façons hautaines, des avertissements protecteurs que messieurs du Tiers ont dû subir, que Lareveillère a relevés, il l'affirme du moins, avec une heureuse présence d'esprit.

A peine arrivé à Versailles, le petit clerc de procureur se dresse sur ses ergots comme un jeune coq. Il a fait entendre le premier à M. de Brézé, s'il faut l'en croire, des paroles toutes semblables à la fameuse riposte de Mirabeau. C'était dans l'église Saint-Louis, à l'entrée de la procession, la veille de l'ouverture des États. Deux rangées de bancs étaient disposées

dans la nef, pour le clergé et la noblesse; on avait reculé dans les nefs latérales les bancs destinés aux députés du Tiers. Ceux-ci, marchant en tête de la procession, entrèrent les premiers dans l'église et s'assirent par mégarde sur les bancs réservés aux ordres privilégiés : M. de Brézé vint les inviter à céder la place. Lareveillère le prit de haut avec « le superbe courtisan »; il rapporte complaisamment leur long colloque, terminé par cette apostrophe : « Eh quoi! monsieur le marquis, vous avez assez peu tenu compte du progrès des lumières et de l'état présent des esprits pour ne pas vous apercevoir qu'il ne s'agit plus ici des États de 1614? Allez, monsieur, donner vos ordres ailleurs : vous n'en avez point à donner ici! »

Le grand maître des cérémonies se troubla, s'éloigna, déconcerté, — c'est toujours Lareveillère qui parle. — Malheureusement, ses collègues du Tiers lâchèrent pied, ils entraînèrent dans le mouvement leur champion; c'est encore lui qui explique ainsi la perte finale de la bataille que son éloquence impérieuse allait gagner. Quelques jours plus tard, nouvelle révolte de notre héros contre le règlement qui impose l'habit noir à ceux de son ordre. Il prend aussitôt un habit de couleur et l'épée : nouvelle harangue foudroyante à un marquis de la Galissonnière qui trouve mau-

vais cet accoutrement. « Pourquoi, s'il vous plaît, vous mêlez-vous de ma toilette? Me mêlé-je de la vôtre? Votre orgueil nobiliaire ne peut supporter l'idée que je n'aie pas le costume de M. Orgon dans le *Tartufe*?... » Et il revient par deux fois sur cette prétention injurieuse, de le vouloir déguiser en Orgon. On conçoit qu'elle lui fût sensible, quand on regarde le portrait de Lareveillère par Gérard : sur un bloc de marbre qui commande un paysage, l'ancien directeur se roidit dans une pose pensive et majestueuse; cette longue face paterne et ces gros yeux vagues justifient terriblement la crainte qu'il éprouvait de ressembler à M. Orgon.

Bref, on saisit dans ces escarmouches puériles le profond et véritable mobile des événements qui se sont succédé depuis 1789. Chez un naïf comme Lareveillère, pacifique et si peu exigeant pour tout le reste, dans ses rancunes d'enfant, dans ses premières attaques contre l'ordre établi, dans le premier usage qu'il fait des droits conférés par le mandat électif, elle se découvre clairement, la blessure héréditaire des gens du Tiers, envenimée par la morgue, les propos hautains, les moqueries imprudentes des privilégiés. Dire que les représentants de la nation s'assemblèrent en corps à Versailles pour y revendiquer la liberté, c'est de l'histoire et de la métaphysique

de manuel. Les nobles, lecteurs de Voltaire et de Montesquieu, sont allés à Versailles pour réclamer leurs libertés, le vieux bien féodal perdu sous la monarchie absolue, reconnu dans la constitution de l'aristocratie anglaise. Les gens du Tiers, lecteurs de Rousseau, sont allés à Versailles pour y conquérir l'égalité, ce paradis perdu du *Contrat social* que le Suisse avait entrevu dans ses montagnes, que les écoliers bourgeois croyaient apercevoir dans leurs histoires grecques, dans le *Plutarque* de Mme Roland. Depuis lors, et mis en possession de l'égalité, les gens du Tiers ont revendiqué à leur tour les libertés, c'est-à-dire, en bon français, les instruments de domination politique sur le pays. D'autres sont venus, d'autres viennent chaque jour, qui se soucient des libertés comme d'un cent de noix et réclament d'abord l'égalité; non pas seulement l'égalité abstraite inscrite dans un code, mais l'égalité pratique et tangible dans les mœurs, les rapports sociaux, les conditions et les jouissances.

C'est et ce sera toujours l'échelle invariable des revendications sociales, à deux degrés successifs : parvenue sur l'échelon égalité, une classe lève aussitôt les mains vers l'échelon libertés politiques, qui signifie pour elle domination; tandis qu'au-dessous d'elle de nouveaux ascensionnistes

se cramponnent déjà au barreau où elle vient d'assurer ses pieds.

Dans la Constituante, Lareveillère n'est encore qu'un ami de la philosophie, intraitable seulement lorsqu'il s'agit des « distinctions odieuses » et de « la superstition ». Il n'éleva guère la voix que pour combattre la motion de Malouet tendant à une démarche conciliatrice auprès des privilégiés, et pour demander l'abolition des ordres de chevalerie. Il n'en avait pas. Chez lui, comme chez beaucoup d'autres constituants, les opinions s'accentuèrent dans les luttes irritantes de la vie provinciale, durant l'intérim que la Législative fit à ces hommes d'État en disponibilité. Autour de Lareveillère, la résistance vendéenne se dessinait déjà dans le Bocage. Orateur du club d'Angers, chef de légion dans la garde nationale, il se grisait au bruit de ses harangues; il revenait glorieux et enfiévré des premières reconnaissances dirigées contre les rassemblements de paysans. Persuadé que ce mouvement populaire n'était fomenté que par des « intrigues de nobles et des jongleries de prêtres », ses deux haines originelles s'exaspéraient. Quand les électeurs le renvoyèrent à la Convention, l'homme était mûr pour tous les entraînements des patriotes, sinon pour les coups d'audace des montagnards et du Comité de salut public, trop contraires à son génie tempéré.

Il alla siéger à l'avant-garde des Girondins. Bien qu'il penchât pour le fédéralisme, il ne se laissa pas absorber par leur parti. Sa modération relative ne l'empêcha point de voter la mort du roi et de conseiller ce vote à ses amis. Lareveillère rapporte avec complaisance le long discours qu'il tint à Vergniaud et à quelques Girondins hésitants, dans une réunion privée : on n'y reconnaît guère le courage dont il se piquait d'habitude. — « Sans doute, leur dit-il en substance, si nous étions assurés d'une majorité imposante, il serait plus généreux de faire reconduire Louis à la frontière; mais combien nous sommes loin de l'heureuse position qui nous permettrait une conduite si noble et si sage tout à la fois! Ou Louis sera absous à une faible majorité, et nous demeurerons sans force contre la sédition démagogique que ce verdict soulèvera; ou il sera condamné, et les chefs de la majorité qui aura prononcé sa condamnation profiteront de leur victoire pour vous enlever toute popularité. Au contraire, si vous votez pour la condamnation, seul parti que vous laissent à prendre de si malheureuses circonstances, vos adversaires n'auront pas le plus léger prétexte pour faire soupçonner votre patriotisme et se populariser à vos dépens. » — Je résume fidèlement cette misérable argumentation, j'en reproduis les propres termes; qu'on

veuille bien se reporter au texte : c'est le discours de Pilate. Lareveillère a cru éblouir la postérité par ce témoignage de son grand sens politique : il n'a réussi qu'à nous mettre en garde contre le brevet de fermeté qu'il se décerne à lui-même dans quelques autres circonstances.

Il avait suivi le mouvement jusqu'aux Girondins et un peu au delà : il se cabra quand les Dantoniens en prirent la direction. Ce régicide peu suspect traite Danton, qu'il appelle le *Cyclope*, en simple chef de brigands. Il se vante même d'avoir fait reculer le monstre redouté de tous, un jour qu'il l'invectiva du pied de la tribune. Le *Moniteur* en témoigne : ce jour-là, le petit bossu s'attaqua avec vaillance au Goliath de la Convention. Le malheur est que dans tous ces engagements où Lareveillère se donne le beau rôle, où il nous dépeint un adversaire vaincu par son ascendant irrésistible, que ce soit M. de Brézé, Danton, ou Barras, Carnot et ceux auxquels le directeur aura affaire par la suite, nous ne voyons jamais la sanction des victoires morales qu'on nous raconte. Les faits inexorables nous montrent toujours un Lareveillère débouté de ses prétentions ou de ses desseins. La première, la seconde fois, nous l'avions cru sur parole, nous l'avions admiré ; à la longue, le scepticisme nous gagne : nous voudrions au moins entendre la

contre-partie, la version des adversaires si radicalement consternés. Ce Poitevin serait-il un Gascon?

Pas tout à fait; il y a là un phénomène d'auto-suggestion toujours intéressant à étudier chez les faiseurs de mémoires. Lareveillère écrit, après vingt-cinq ans, dans un isolement chagrin. Des beaux jours lointains où il brilla sur le devant de la scène, tous les incidents lui apparaissent grossis, et plus grossi encore son rôle dans ces incidents. Les paroles qu'il prononça dans telle circonstance mémorable, voilà vingt-cinq ans qu'il les ressasse intérieurement, qu'il les polit, qu'il les aiguise inconsciemment : impossible qu'il n'ait pas lancé sur l'heure ce trait que la méditation de l'événement lui a si souvent fourni depuis lors! impossible que son adversaire n'ait pas été atterré par un pareil coup de massue! Le souvenir pétrit constamment dans un esprit de cette catégorie une statue personnelle qui grandit, embellit avec les années; les repoussoirs diminuent, s'inclinent devant elle. C'est l'effet inéluctable de la distance et du temps; on peut être de très bonne foi dans cette illusion d'optique. — Un grand M. Perrichon et un tout petit Mont-Blanc, disait ce sagace observateur de Labiche.

Après les journées des 31 mai et 2 juin, après la proscription des Soixante-treize, l'ami des

Girondins jugea le moment venu de quitter l'Assemblée. Il déclara hautement les motifs de sa résolution, nous dit-il, et peu s'en fallut qu'il ne fût décrété d'accusation séance tenante. Une voix s'éleva : « Ah! pourquoi voulez-vous occuper inutilement le tribunal révolutionnaire de ce chétif b...-là? » Dédain peu flatteur, mais salutaire. « J'étais allé, je crois, aussi loin que le devoir pouvait l'exiger de moi; je n'attendis pas une longue discussion, et je me retirai. » — Il s'enfuit dans la Somme, chez un ami qui « le baigna de larmes », assaisonnement obligé de toutes les rencontres émouvantes entre ces bons élèves de Jean-Jacques et de Diderot. Caché dans cet asile, la botanique l'y consola de tant d'épreuves : il herborisa jusqu'au 9 thermidor.

II

A cette date commencèrent les grandes destinées de Lareveillère, ou du moins ce qu'il prit pour de grandes destinées. Rentré dans la Convention avec les survivants des Soixante-treize, il fut nommé président de l'Assemblée, membre de la commission des Onze chargée de préparer la Constitution de l'an III, et du nouveau Comité de salut public. Les séances nocturnes de ce

comité, à la buvette, sont un des rares tableaux amusants et prestement enlevés dans les Mémoires. Chaque soir, on interrogeait d'abord avec inquiétude le commissaire préposé aux subsistances : « — Eh bien! Roux, mon ami, s'écriait Cambacérès, où en sommes-nous pour demain? — Toujours même abondance, citoyen président, répondait Roux avec un air de jubilation et de triomphe : toujours les deux onces de pain par tête, au moins dans la plus grande partie des sections. — Eh! que le diable t'emporte! répliquait Cambacérès avec son accent gascon, tu nous feras couper le cou avec ton abondance! — La bande du Comité tombait pour un instant dans une consternation profonde, mais bientôt une pensée lumineuse faisait évanouir ce sombre nuage : — Président, nous as-tu fait préparer quelque chose à la buvette? Après des journées aussi fatigantes, on a grand besoin de réparer ses forces. — Mais oui, il y a une bonne longe de veau, un grand turbot, une forte pièce de pâtisserie et quelque autre chose comme cela... — Alors, adieu soucis! adieu crainte du lendemain! A l'abattement et à la terreur succédait la plus vive gaîté, et l'on sauvait joyeusement la patrie en s'empiffrant de mets succulents, en sablant le champagne, et les bons mots assaisonnaient la bonne chère. »

La Constitution de l'an III fut enfin promulguée. « Beaucoup de penseurs français et étrangers l'ont regardée comme la meilleure qui existe quant au plan. Sa courte durée est due principalement aux circonstances qui ont accompagné sa naissance et qui ont empêché son perfectionnement. » Tout commentaire affaiblirait la beauté de cet aphorisme. On lit quelques lignes plus bas : « Il faut en convenir, le pouvoir exécutif était trop faible; il n'avait aucun moyen de défense légale. Aussi le Corps législatif pouvait, comme il l'a fait, démolir pièce à pièce la Constitution, et soumettre ou même anéantir le Directoire exécutif sans que celui-ci pût résister avec des formes légales. Pour défendre la Constitution et se défendre lui-même, il fallait qu'il employât la force, comme au 18 fructidor, et par cela même la Constitution était violée et perdait la plus grande partie de la sienne. »

Lareveillère fut chargé le premier de manier le bel outil qu'il avait confectionné. Sans aucune brigue, c'est lui qui l'affirme, il obtint aux Cinq-Cents un chiffre de suffrages très supérieur à ceux qui désignèrent les quatre autres directeurs; au Conseil des Anciens, l'unanimité des voix, moins la sienne. — Comment ce personnage de troisième plan devint-il, après le 9 thermidor, l'homme nécessaire dans toutes les hautes

situations? Une assemblée usée et décimée comme l'était la Convention finissante a le goût instinctif des médiocrités : cette explication suffirait. D'ailleurs Lareveillère avait dans son jeu ces précieux atouts parlementaires qui n'ont rien à démêler avec la valeur personnelle. Régicide, — c'était la première condition, — modéré d'étiquette, mais sur l'extrême limite où le modéré sourit aux violents, mal classé jusqu'alors entre les Girondins, les Montagnards et les Thermidoriens, ancien dans les assemblées où il n'avait jamais offusqué personne, austère, probe, et d'une étroitesse d'esprit qui promettait une proie facile aux intrigants, le personnage était par définition ce que l'on appellerait aujourd'hui le pivot d'une concentration. N'oublions pas, enfin, ce qu'écrivait à ce moment Mallet du Pan, qu'il faut toujours relire pour contrôler les récits des comédiens ou des sots par les pénétrantes observations d'un sage : « — Tous ont appris à se défier de cette périlleuse élévation; fussent-ils tentés d'y aspirer, ils n'y parviendraient pas, car les racines de toute autorité individuelle sont desséchées : ni l'Assemblée, avertie par les exemples de Robespierre, ni le peuple, dégoûté de ses démagogues, ne le souffriraient. On peut donc regarder l'existence des idoles populaires et des charlatans en chef comme irrévocablement finie. » — C'était fort

vrai, à la condition d'ajouter qu'en politique, irrévocablement veut dire quatre ou cinq ans : du 9 thermidor au 18 brumaire.

Le président du Directoire exécutif décrit l'humble installation de ce pouvoir ridicule. Les maîtres de la France prirent chacun un cahier de papier à lettres et une écritoire à calmar; ils s'entassèrent dans une même voiture et se rendirent au Petit Luxembourg, sous la garde de quelques dragons déguenillés. « Nous trouvâmes tous les appartements littéralement nus : il n'y avait pas un meuble, de quelque nature que ce fût. Après une recherche inutile, nous nous réfugiâmes dans un petit cabinet. Le concierge Dupont nous y fit placer une table boiteuse, dont un pied était rongé de vétusté, et quatre chaises, le tout à lui appartenant. Il nous prêta aussi quelques bûches, car le temps était froid. » — Image fidèle du néant des ressources politiques et administratives. — « Le trésor national était entièrement vide : il n'y restait pas un sou. Les assignats étaient sans valeur : le peu qui leur en restait s'évanouissait chaque jour d'une chute accélérée... Les revenus publics étaient nuls : il n'existait aucun plan de finances... Un agiotage effréné avait pris la place du commerce loyal et productif : il corrompait toutes les classes de la société... Les habitants de Paris attendaient

quatre ou cinq heures à la queue la chétive pitance de deux onces de pain... Les hospices étaient sans revenus, sans ressources... L'instruction publique n'existait pour ainsi dire plus... Le désordre s'était encore prodigieusement accru par l'augmentation incalculable d'employés et de fonctionnaires publics de toute espèce que chaque faction avait successivement opérée. » — Eh bien! non! de l'aveu même d'un homme intéressé à présenter son gouvernement sous des couleurs favorables, elle n'était pas belle, la pauvre France, au grand soleil de Thermidor!

Comment rétablir l'ordre dans ce chaos? La tâche était malaisée. Lareveillère revient à maintes reprises sur sa doléance perpétuelle : la faiblesse du pouvoir exécutif, l'intrusion quotidienne des législateurs dans les nominations de fonctionnaires, dans tous les détails de l'administration. — « Ces messieurs parlaient toujours comme si la République eût été une ferme ou un fief appartenant aux deux conseils législatifs pour une part, et au Directoire exécutif pour une autre. Il s'agissait alors uniquement de débattre la portion que chacun de ces co-propriétaire devait avoir dans l'administration et dans les profits. »

S'il n'y avait que les hommes! Mais il faut se défendre contre les femmes; elles rouvrent leurs salons, elles intriguent de compte à demi

avec les agioteurs, elles ont Barras dans la place, elles prétendent imposer leurs créatures aux directeurs. L'incorruptible Lareveillère, qui n'entend pas leur livrer son crédit, s'est fait une loi de ne jamais sortir du Luxembourg, de n'aller dîner nulle part. Une première fois, il échappe à grand'peine aux manigances de Mme de Nort, amie de Sémonville. On a fermé la porte derrière lui, ces dames ne veulent pas le laisser sortir, elles le pressent « avec les manières les plus étranges ». Il eut à subir un plus rude assaut de Mme de Staël. La grande manieuse d'hommes s'est juré d'avoir le président du Directoire à sa discrétion; ne pouvant l'attirer dans son salon, elle le joint enfin à une fête d'ambassade : là, stratégie comique du bossu pour fuir la sirène. « Je parvins longtemps à l'éviter; mais elle manœuvra plus habilement que moi et me bloqua dans l'embrasure d'une fenêtre. » Il avoue qu'il passa deux heures charmantes dans un entretien délicieux, tantôt grave, tantôt enjoué.

Le mal incurable et le grand embarras du Directoire, c'est la dépréciation des assignats. Il y a dans les Mémoires de Dufort de Cheverny, le vieux traitant avisé qui regardait vivre la province pendant la Révolution, une observation très fine. A son dire, ce ne furent pas la guillotine et les proscriptions qui rendirent la Terreur insuppor-

table à la masse de la population, mais bien plutôt la baisse du papier et la ruine générale. Je l'en crois volontiers. La guillotine, cela menace tout le monde et personne; mon voisin y passera peut-être, pas moi; et, comme l'on dit, il n'y a que les autres qui meurent. La ruine, au contraire, frappe l'universalité des citoyens, à chaque instant; on prendrait son parti de mourir une fois, on ne le prend pas de cette paralysie générale. Alors s'élève le cri public, rapporté par Lavalette à Bonaparte : « Nous ne voulons plus de la Convention, nous ne voulons rien d'elle, nous voulons la République et d'honnêtes gens pour nous gouverner. » Le Directoire travaille, combine, s'efforce à ressusciter le crédit de son papier; peine inutile, le tout-puissant agio bénéficie seul des opérations tentées. On vole partout et sur tout : émulation de rapines entre les fonctionnaires, les fournisseurs, les femmes à la mode, les militaires.

Lareveillère ne tarit pas sur les exactions de ces derniers, peut-être parce qu'il ne peut souffrir les gens d'épée. — « Il m'a toujours semblé qu'on exaltait beaucoup trop la gloire militaire. » Pourtant il ne les calomnie pas ; les Mémoires du joyeux Thiébault viennent encore de nous apprendre comment les généraux du Directoire emplissaient leurs poches, aux dépens des pays

conquis et de la fourniture nationale. Ici, un point d'interrogation surgit devant les casuistes. Nous sommes unanimes à stigmatiser ces généraux pillards. Quelques années encore, et ils feront de plus grosses fortunes, mais ce seront les largesses de l'empereur. Personne alors ne contestera la légitimité de ces récompenses, nul ne respectera moins un maréchal parce qu'il touche de grosses dotations. Elles auront cependant même origine, le trésor public ou le butin fait à l'étranger; elles seront canalisées par une seule main, c'est l'unique différence. D'où proviendra ce revirement de notre morale? De l'habitude séculaire du bienfait souverain? Simplement peut-être de l'idée d'ordre, si nécessaire à l'esprit humain qu'une seule chose le blesse dans l'appropriation violente des richesses : le désordre, l'arbitraire individuel. — Mais j'abandonne le problème aux casuistes.

Notre directeur lutte de son mieux contre tant de difficultés. Par l'effet de l'illusion commune aux politiques, il se figure qu'il les a vaincues en partie, que son gouvernement valait, à tout prendre, mieux que les autres, et que la France allait être très heureuse, si seulement il fût resté en place. — « Il n'y a eu de république, suivant moi, que pendant le gouvernement directorial. Avant, ce ne fut qu'anarchie et confusion; après, il n'y

eut que le despotisme d'un seul, sous le nom de premier consul. » — Si le souvenir du Directoire demeure universellement décrié, c'est la faute de ce méchant Bonaparte : il a falsifié ou détruit toutes les pièces justificatives qui eussent fait éclater la gloire de ses devanciers. Le citoyen directeur l'affirme sérieusement.

En réalité, Lareveillère n'eut qu'une idée de gouvernement, et qui ne lui réussit guère : la théophilanthropie. On s'étonne sans doute que ce mot ne soit pas encore venu sous ma plume. Pour quatre-vingt-dix-neuf bacheliers français sur cent, il résume tout ce qu'on est tenu de savoir au sujet de Lareveillère-Lépeaux. Ainsi, dans le grand oubli où l'histoire confond le commun de ses acteurs, la plupart d'entre eux ne surnagent que par un trait légendaire ou caricatural, qui fixe à jamais leur physionomie. Ils s'en plaignent, les ingrats, et sans ce trait ils sombreraient complètement. Notre auteur proteste avec amertume contre la réputation que lui firent les mauvais plaisants. A l'entendre, il ne fut pour presque rien dans la fondation du nouveau culte, imaginé par Valentin Haüy; il l'encouragea uniquement de sa sympathie, et aussi de quelques subsides prélevés sur les fonds secrets de la police, « qui n'ont pas toujours un emploi aussi honnête et aussi utile ». Le bonhomme se dégage après coup d'une église

écroulée dans le ridicule; cependant les notices qu'il lut alors à l'Institut, et qu'on trouvera réimprimées dans l'appendice de la présente publication, montrent l'importance qu'il attachait à sa marotte. Rien d'instructif comme les réflexions qui amenèrent cet homme d'État à la théophilanthropie; n'y eût-il dans les Mémoires que ces pages, le livre serait d'un grand prix.

Lareveillère constate le vide de l'âme française; toutes les idées prônées depuis quelques années ont fait faillite, elles n'ont pas plus de valeur, pour le soutien de la vie morale, que les assignats pour les usages de la vie matérielle. L'éducation publique n'a plus de fondement, en dépit de sa charte fameuse, le rapport de Condorcet sur l'enseignement. « En méditant sur notre situation intérieure et sur notre état social, je ne voyais pas sans peine que la morale publique et la morale privée ne portaient plus sur aucune base. La démagogie ne s'était pas contentée d'en négliger la conservation, elle les avait toutes sapées. Les chefs ne voulaient souffrir aucun frein à leurs propres passions, et, dans le vague de ses idées, la multitude se laissait aller à une espèce d'instinct machinal, lequel, faute de principes et de guides, lui faisait faire indistinctement le bien ou le mal, et plus souvent le mal que le bien... Il y a, à mon sens, deux choses

essentielles pour parer à d'aussi funestes résultats : une religion et des institutions. » — Naturellement, le philosophe écarte « la superstition romaine », celle qu'un « vil despote » va bientôt ressusciter pour opprimer et corrompre les hommes. Il la remplace par sa petite invention, « des dogmes et des rites d'une extrême simplicité », et il s'en promet merveilles. Que n'aurait-elle pas donné si on l'eût laissée vivre? — « Saint-Sulpice, Saint-Germain-l'Auxerrois et d'autres temples encore se remplissaient tous les décadis de familles respectables de toutes les classes et particulièrement de la classe riche et éclairée. Tout annonçait la stabilité et la propagation d'un culte dont les résultats ne pouvaient manquer d'être heureux pour la morale et la liberté. Mais il faut aux tyrans la superstition, l'ignorance et la corruption ! » — Le tyran eut la cruauté d'étrangler la théophilanthropie en plein essor.

Nous sourions aujourd'hui de ce naïf réformateur, qui fabriquait une religion comme Sieyès troussait une constitution, qui rêvait de substituer sa machine métaphysique à la règle de gouvernement individuel et social éprouvée depuis dix-huit siècles. Mais ne trouverait-on pas, autour de nous, d'intrépides Lareveillère, qui cherchent avec la même bonne foi, avec la même ingénuité,

une autre machine artificielle pour étayer les ruines toutes semblables dont ils s'effrayent? Combien elle est étroite, et combien toujours pareille, l'aire stérile où tourne, les yeux bandés, la mule obstinée qu'est parfois notre pauvre raison!

A partir de l'an III, les Mémoires ne quittent plus le ton de l'apologie ou du réquisitoire : apologie de l'auteur, de son ami Rewbell, des actes et des intentions de la majorité du Directoire, aussi longtemps que deux membres de ce corps effroyablement divisé se rangèrent aux sentiments de Lareveillère; réquisitoire contre les Thermidoriens, les Clichiens, les royalistes, contre les deux Conseils, contre Barras, Carnot et Bonaparte. Barras est traité, selon son mérite, d'intrigant plongé dans la crapule, prêt à se vendre à tous les partis. Néanmoins le directeur ménage en pratique un collègue qui fait habituellement l'appoint de sa majorité, et sans lequel le 18 fructidor n'eût pas été possible. L'objet constant de sa haine, c'est Carnot, l'éternel adversaire. Lareveillère lui en veut mortellement de la *Réponse à Bailleul*, ce pamphlet virulent où Carnot se vengea du collègue qui l'avait fructidorisé. Contrecarré au pouvoir par l'homme qui avait les armées dans la main, cinglé ensuite dans sa vanité par un libelle injuste pour son honnê-

teté, mais trop bien informé de ses ridicules, Lareveillère accuse Carnot de royalisme, de despotisme, d'accointances criminelles avec le prétendant, et surtout avec Bonaparte. La vérité, c'est que le regard de Carnot, pénétrant dans les choses militaires, saisissait les opérations du jeune capitaine d'Italie, où les avocats du Conseil ne voyaient goutte. Il défendait contre eux les conventions de Leoben et de Campo-Formio, alors que le négociateur de ces traités passait au Luxembourg pour une dupe des Autrichiens.

Les relations du Directoire avec Bonaparte sont une tragi-comédie perpétuelle. On le blâme de ce qu'il n'a pas vaincu selon les règles, puisqu'il a mis de côté celles qu'on lui dictait de Paris. Un jour, on le croit découragé : François de Neufchâteau, qui a un si beau style, est chargé d'écrire une épître au vainqueur d'Arcole et de lui remonter le moral. Pour nos gens, Bonaparte est à la fois un objet de crainte et de première nécessité. Disparaît-il sur la mer d'Égypte, ils disent : Ouf! mais avec une vague inquiétude d'avoir perdu leur fétiche. Ils ont besoin de ses victoires, ils avaient eu besoin de ses canons en vendémiaire, ils réclament un de ses généraux au 18 fructidor. Bonaparte leur expédie dédaigneusement l'encombrant Augereau. On voudrait bien se servir de Hoche : celui-là, c'est le patriote authentique.

Lareveillère le loue d'autant plus qu'il l'oppose à Bonaparte; ce qui n'empêche pas le défiant directeur de se poser tout bas, à deux reprises, la question que la postérité se posera longtemps : L'énigmatique général de Sambre-et-Meuse n'était-il pas un en-cas du Destin? ne rêvait-il pas de reprendre, si son rival eût échoué, les mauvais desseins que méditait ce dernier?

Le 18 fructidor fut la pierre de touche du caractère et de la philosophie politique de Lareveillère-Lépeaux. Voilà un républicain scrupuleux, ferme sur les principes, vraiment épris de légalité. Les élections du second tiers introduisent dans les Conseils de nouveaux membres, des royalistes peut-être, ce serait à démontrer, en tout cas des gens dont les opinions ne lui conviennent pas. Ils sont très régulièrement élus : qu'importe? Une épuration s'impose. Le bon citoyen regrette que le Directoire n'ait pas les moyens légaux de la faire; mais « qui veut la fin veut les moyens : or, il a été assez prouvé, je crois, que les moyens constitutionnels étaient absolument impraticables; ceux qui nous condamnent sentent le ridicule qu'il y aurait à soutenir le contraire; aussi s'en abstiennent-ils. » — C'est toute sa défense. — Il faut proscrire du même coup deux de ses collègues : Lareveillère s'y résout, d'autant plus facilement que l'un

d'entre eux est son ennemi Carnot. Il faut s'aboucher pour cette besogne avec le répugnant Barras; il faut demander un général à Bonaparte, acheter les grenadiers du palais législatif. Le gardien de la légalité soupire, mais il s'abouche, demande, achète. A la vérité, il adresse une touchante exhortation à ce soudard d'Augereau; il lui recommande « de sauver la république sans ensanglanter la patrie, s'il veut être inscrit au temple de mémoire ». Et il le lance sur le temple des lois, et il déporte à Sinnamary les plus honnêtes gens du monde.

Le plus beau, c'est la véhémente indignation que ce même homme ressent, deux ans après, contre son imitateur du 18 brumaire. Il ne se dit pas un instant que brumaire est la répétition de fructidor, ni plus illégale, ni plus sanglante : Bonaparte au lieu d'Augereau, voilà toute la différence. Et une école nombreuse juge comme Lareveillère; elle a comme lui deux poids et deux mesures pour deux actes identiques : un silence approbateur sur fructidor, des imprécations sur brumaire. L'historien impartial cherche la raison d'un traitement si inégal; il n'en trouve qu'une : le 18 fructidor ne fit que changer la forme du désordre, qu'il soit amnistié! le 18 brumaire fit de l'ordre, qu'il soit anathème!

Le triomphateur de fructidor n'attendit pas

jusqu'à brumaire pour subir la loi du talion. Son complice Barras, Sieyès et Merlin le chassèrent au 30 prairial. On ne lui fit pas l'honneur d'un coup d'État : une simple crise. Cette fois encore, Lareveillère se drape noblement dans son récit; il nous dit sa résistance héroïque, le trouble et la confusion de ses persécuteurs : « J'accordai enfin aux larmes et aux prières ce que la menace et le danger n'avaient pu m'arracher... Ils me remercièrent avec la plus vive reconnaissance. » Toujours est-il qu'il prit son portefeuille et sortit du Luxembourg comme il y était entré, sans bruit, sans faste, et sans un sou, disons-le à l'honneur de sa rigide intégrité. Il retourna chez ses amis du Jardin des Plantes.

Constituant, conventionnel, directeur, après les journées données aux luttes de l'Assemblée ou à l'apparat du pouvoir, Lareveillère avait gardé l'habitude de se rendre le soir chez Thouïn, le célèbre naturaliste. Une petite société de savants se réunissait dans la modeste cuisine des frères Thouïn; on causait en famille des choses de la nature; les femmes faisaient un peu de musique. En pleine Terreur, l'abandon cordial et la gaîté régnaient dans la tranquille oasis du Jardin des Plantes : notre homme d'État avait coulé les meilleures heures de sa vie dans cette cuisine. C'est le côté attrayant et touchant de sa physio-

nomie. On connaît mal la bourgeoisie révolutionnaire si l'on ne pénètre pas dans les dessous de ces existences dramatiques : au plus fort de la tourmente, tel jacobin menait une vie de société simple, candide, chez des gens de mœurs aimables et de douce culture. Pour se représenter la face interne de ces hommes, il faut suspendre un tableautin de Boilly derrière la grande toile officielle de David, il faut prêter l'oreille au clavecin qui murmure une ariette de Grétry sous le hurlement de la *Carmagnole*.

L'opposition de l'ancien directeur ne fléchit pas sous l'Empire. Retiré aux champs, il fut un des rares qui refusèrent les offres du tyran. Je crois bien que le tyran, qui payait les hommes à leur juste valeur, ne se mit pas en frais de grandes tentations pour le théophilanthrope. Petites ou grandes, celui-ci les refusa. Il refusa même le serment et sacrifia sa place à l'Institut plutôt que de le prêter. La Restauration ne lui fut pas plus clémente : il eut le chagrin de voir son fils repoussé de la cour royale de Paris, parce que le père avait fait de la fantaisie littéraire avec le calendrier. Quand le jeune avocat s'avança à la barre pour la formalité du serment, le président Séguier s'écria : « Ossian! qu'est-ce que cela? Je ne connais pas ce nom-là, moi! Remis à huitaine. » Et Ossian ne fut jamais admis. Lare-

veillère se consola en écrivant ses Mémoires.

Ils ne seraient pas inutiles, si un livre de plus pouvait nous mieux enseigner cette vérité d'expérience : pour rétablir les affaires d'un grand pays en des temps difficiles, il ne suffit pas d'une honnêteté timorée, d'un entêtement qui joue la résolution, de quelques préjugés à mines de principes, le tout logé dans une cervelle étroite, froide comme un grenier sans feu. Notre fleur vivante et mystérieuse, le génie de la France, ne se laisse pas cueillir par les naturalistes qui cataloguent des choses mortes dans leur herbier.

UN

PORTRAIT DE NAPOLÉON [1]

Toujours lui! Lui partout! — Pas de rémittence dans la *napoléonite* aiguë, comme nous l'appelions il y a déjà quatre ans, alors que nous en observions les premiers symptômes, puis l'éruption caractéristique, avec l'avalanche des publications sur le premier Empire; publications qui étaient à la fois cause et effet de l'engouement général.

La renaissance napoléonienne! Un homme l'avait prédite, le sculpteur Rude; voilà juste un demi-siècle, il coulait en bronze le rêve qu'il verrait aujourd'hui réalisé, s'il revenait parmi nous. Son *Éveil à l'immortalité* exprime si exactement

1. *Mes souvenirs sur Napoléon, par le comte Chaptal*, publiés par le vicomte A. Chaptal. 1 vol. in-8°, Paris, 1893.

le phénomène auquel nous assistons, et cette belle œuvre est si peu connue, que c'est à peine une digression d'en dire quelques mots.

En 1845, après le retour des cendres, un grognard de la Grande Armée, Charles-Claude Noisot, eut une fière idée. Il avait été capitaine dans la vieille garde, capitaine adjudant-major au bataillon de l'île d'Elbe. Retiré dans sa propriété de Fixin, près de Dijon, Noisot vieillissait, fidèle à son culte. Sentant approcher la mort, et voulant continuer de monter auprès de son Empereur la garde d'outre-tombe, il fit venir Rude, qui professait la même foi, il lui commanda un monument emblématique de son espérance. L'artiste traduisit l'idée du soldat. Une lithographie du temps [1] met sous nos yeux « L'inauguration de la statue *la Résurrection de Napoléon*, érigée à Fixin par MM. Noisot, grenadier de l'île d'Elbe, et Rude, statuaire, le 19 septembre 1847 ». — Une foule de belles dames en châles de cachemire et de messieurs aux redingotes héroïques emplit le parc de Fixin; entre deux haies de gardes nationaux qui présentent les armes, dans la fumée des couleuvrines juchées sur le castel crénelé de Noisot, le bloc de bronze se dresse au sommet d'un tertre.

1. Du cabinet d'estampes de M. Germain Bapst, qui a eu l'obligeance de me fournir ces détails.

Au pied de ce tertre, aux pieds de son Empereur, Noisot avait creusé sa sépulture. Il s'y fit enterrer debout, sentinelle vigilante, résolu à attendre là le jour de la glorification définitive, l'heure où le peuple français le relèverait de sa faction. Le monument resta ignoré, sauf des rares touristes qui visitaient ce coin de Bourgogne. Tout récemment, par une coïncidence fatidique, le musée du Louvre installait dans notre salle de sculpture française le plâtre de l'*Éveil à l'immortalité*, comme pour consacrer le renouveau de la légende par une œuvre qui en est le parfait symbole.

L'Empereur se soulève à demi sur le lit de camp où il dormait. Il écarte d'une main la draperie qui le couvrait, suaire ou manteau militaire, on ne sait. Le buste se redresse, le visage apparaît, moulé sur le masque pris à Sainte-Hélène, maigre, les yeux clos, le front lauré. Le lit pose sur un énorme socle de roches, où l'attachaient des chaînes qui retombent brisées. L'aigle est éployée sur le devant, clouée aux roches, toute meurtrie, les serres pendantes, les ailes froissées. Dans l'emmêlement furieux que Rude a fait de ces motifs, il semble que le lit porte sur l'aigle autant que sur les pierres du socle. On regrette de ne pas voir auprès Claude Noisot, son mousquet au bras; mais le capitaine peut se ren-

dormir à Fixin : comme il l'a voulu, son Empereur se réveille dans le Louvre sous les yeux du peuple, qui a relevé le vieux grenadier de la garde funèbre qu'il montait.

Napoléon livre une nouvelle bataille. Comme dans la ballade fameuse, ce mort manœuvre des troupes d'ombres, il arrache au repos ses vieux compagnons pour les faire encore servir. Et l'on voit s'aligner sur les rayons ces soldats de papier; soldats bleus, jaunes, gris, les uns dociles, d'autres accusateurs et révoltés, mais qui combattent tous pour lui, en somme, puisqu'ils chassent le pire ennemi, l'oubli.

Besoin d'une enquête supplémentaire sur une époque mal étudiée, pense l'historien; engouement inexplicable comme toutes les modes, disent les gens enclins à la recherche des causes; symptôme d'un état d'esprit et d'une attente, insinuent les prophètes politiques. N'est-il pas admis que l'encre d'imprimerie, miroir trouble, reflète et renvoie fortifiées les impressions changeantes de notre société? Laissons chacun se complaire dans ses conclusions; pour l'observateur des faits contemporains, il suffit de constater qu'un courant existe, et que l'on demande du Napoléon en librairie. Ceux qui aiment l'histoire pour elle-même, et non pour la vendre aux partis, ont quelques raisons d'être satisfaits; les publications

sur la période napoléonienne ne sont plus ce qu'elles furent si longtemps, des armes de combat forgées et faussées par les passions du jour. Certes, il est facile de discerner chez nos écrivains leurs antipathies ou leurs goûts personnels, et la fascination du modèle sur plusieurs d'entre eux. Du moins n'ont-ils plus, lorsqu'ils le regardent, un œil qui louche vers le gouvernement du quart d'heure. Ils cherchent de bonne foi la probabilité historique; je n'ose dire la vérité : le mot est trop ambitieux, trop décevant, quand on l'applique aux résultats de nos investigations sur le passé.

Entre tous les témoignages contemporains, celui de Chaptal paraît être l'un des plus recevables. Taine en avait eu connaissance, il en avait extrait la moelle. Nous possédons aujourd'hui la déposition de cet administrateur habile, de ce collaborateur intime de Bonaparte; elle mérite de nous arrêter quelques instants.

I

Jean-Antoine Chaptal, comte de Chanteloup sous l'Empire, avait quarante-cinq ans lorsque le premier consul l'arracha aux laboratoires et aux fabriques. Issu d'une ancienne famille de culti-

vateurs, sur les plateaux de la Lozère, il garda toujours l'allure prudente et grave, un peu lourde, du montagnard qui assure chacun de ses pas dans la vie. Tout jeune, il avait étudié la médecine à Montpellier sous la direction d'un de ses oncles, praticien célèbre. Un voyage à Paris faillit l'entraîner à mal, je veux dire à la poésie; il délaissa l'amphithéâtre et s'attela à une tragédie tirée de l'histoire de Pologne. Heureusement, il s'arrêta au troisième acte, devant « le refus prononcé de Minerve »; il retourna au cours d'accouchement de M. Baudelocque et se borna par la suite « à composer des vers de société ». La chimie, qui se transformait à cette époque, accapara bientôt toute l'attention du jeune étudiant en médecine; il comprit un des premiers le parti qu'on pouvait tirer de cette science pour les applications industrielles. Protégé par les États de Languedoc, il établit à Montpellier des teintureries perfectionnées pour les tissus, des ateliers où il fabriqua les acides et les préparations dont l'Angleterre et la Hollande avaient jusqu'alors le monopole. La fortune lui vint; elle s'accrut par les guerres de la Révolution, qui fermèrent aux concurrents étrangers le marché de produits chimiques créé par Chaptal dans le midi de la France.

Je relève en 1792 une curieuse lettre de l'infant d'Espagne, prince de Parme, qui suivait les études

du savant et correspondait avec lui : — « Votre Révolution vient de nous apprendre, mon cher ami, que le métier de roi ne vaut plus rien : jugez de celui d'héritier présomptif. Après y avoir bien réfléchi, je me suis décidé à conquérir mon indépendance, et je crois que je puis y arriver en formant des fabriques en Espagne, où elles manquent. Mais je ne puis y parvenir que par votre secours. Venez me trouver, nous travaillerons ensemble... Lorsque nous aurons fait fortune, nous irons vivre là où nous trouverons le repos, s'il en existe encore sur la terre. » — Cet héritier de Charles-Quint et de Philippe II était un prévoyant de l'avenir. Déjà trop tard : le legs de sa race l'empêcha de devenir un bon chimiste; des attaques d'épilepsie énervèrent sa raison.

La réputation du savant le signala au Comité de salut public; il fut réquisitionné pour venir diriger à Paris la fabrication des poudres et salpêtres. Faute de poudre, les quatorze armées de la République étaient arrêtées dans leur marche; en quelques mois, Chaptal mit ce service à la hauteur des besoins. Absorbé par ses travaux à la poudrerie de Grenelle, qu'il avait créée de toutes pièces, il se tint prudemment à l'écart des agitations révolutionnaires; et il échappa à l'effroyable explosion de son établissement, où cinq cents victimes disparurent sans laisser de traces. « L'étoile

qui me protégeait contre les fureurs de l'anarchie voulut bien encore, par une espèce de miracle, sauver ma tête dans cette circonstance. » — Après les mauvais jours, il liquida ses usines de Montpellier et reprit ses études à Paris, où l'Institut l'avait appelé. La chimie agricole lui dut alors quelques-unes de ses plus utiles conquêtes, les principes appliqués aujourd'hui encore pour l'amélioration des vins, les premiers essais pratiques pour tirer le sucre de la betterave.

Ces grands services le désignèrent à l'attention de Bonaparte, « quand arriva, nous dit Chaptal, cet heureux événement qui releva le courage abattu des Français et fit concevoir les plus belles espérances. En ce moment, les armées ennemies, russes et autrichiennes, menaçaient les frontières du Nord et du Midi. L'armée française, peu nombreuse et découragée par des revers, ne pouvait ni arrêter, ni retarder la marche de l'ennemi. La nouvelle se répand que le général Bonaparte vient de débarquer à Fréjus. L'espérance renaît dans tous les cœurs, et chacun appelle par tous ses vœux le héros de l'Italie à la tête du gouvernement. Le 18 brumaire débarrasse la France d'une administration impuissante, le peuple place l'autorité dans les mains de l'homme qui faisait sa gloire et son espoir. Tout change : la force succède à la faiblesse, l'ordre remplace partout

l'anarchie, et, en trois mois, on organise un gouvernement fort, éclairé; on réunit dans les administrations les hommes instruits, zélés et courageux que les factions avaient écartés ou oubliés. » — Voilà bien le sentiment que l'on retrouve chez tous les contemporains, chez ces hommes imbus comme Chaptal des principes de la Révolution, — et il l'était très fort, — mais préservés ou revenus du spasme terrible qui avait sauvé la France de l'invasion étrangère, qui finissait en râle de faiblesse devant le retour offensif de l'ennemi, devant la gangrène des organes internes.

Notre auteur avait d'ailleurs de bonnes raisons pour apprécier le sort fait aux « hommes instruits et zélés ». Nommé conseiller d'État, et bientôt ministre de l'intérieur en remplacement de Lucien (6 novembre 1800), il devint d'emblée le premier collaborateur de Bonaparte dans l'œuvre de réorganisation universelle. Le département de l'intérieur avait à cette époque des attributions fort étendues : instruction publique, cultes, hôpitaux, spectacles, musées, palais et maison du souverain, commerce, industrie, droits réunis, travaux publics. L'homme d'État improvisé garda ces lourdes fonctions pendant les quatre années du consulat; le plus bel éloge que l'on puisse faire de son intelligence et de son activité, c'est de dire qu'il suivit durant tout ce temps, sans perdre

UNIVERSITAS O. M. I. OTTAWIENSIS

haleine et sans plier sous le faix, l'initiateur avec lequel il fallait chaque jour remuer un monde. Je ne rechercherai point quelle fut la part personnelle du ministre dans les travaux et les réformes dont il dresse la liste avec une juste fierté. On peut, du moins, lui reporter en propre tout l'honneur de la réorganisation des hospices.

Il nous dépeint l'état lamentable où il les trouva et les efforts que le relèvement lui coûta. Restait à refaire un personnel hospitalier. — « J'eus à peine formé le conseil général et arrêté les règlements et les principales améliorations, que je sentis la nécessité de rétablir les sœurs hospitalières... L'expérience venait de nous prouver, pendant dix ans, que les femmes les plus vertueuses, les plus charitables de la société, qui les avaient remplacées après leur suppression, n'avaient pas pu atteindre à ce haut degré de perfection... Le rétablissement des sœurs hospitalières n'était pas aisé ; l'opinion existait la même : rétablir une corporation contrastait avec toutes les idées du temps. Cependant, comme je sentais la nécessité, pour couronner mon œuvre des hospices, d'y faire rentrer mes religieuses, je me décidai sans consulter ni Bonaparte ni le conseil d'État. Ces vertueuses sœurs s'étaient dispersées et classées dans la société. Je parvins à en trouver une que j'avais connue en qualité de supérieure

à l'Hôtel-Dieu de Montpellier; je lui proposai de rétablir son ordre et lui demandai si elle pourrait réunir huit à dix de ses anciennes compagnes pour établir une maison de noviciat... Bientôt, la maison se trouva trop étroite pour admettre toutes les aspirantes et on fut forcé de leur en donner une beaucoup plus grande. Cet exemple fut imité dans la province, et, peu à peu, ces institutions admirables furent partout rétablies. » — N'oublions pas que Chaptal, comme la plupart des hommes de sa génération, n'avait aucune religion; il était haut dignitaire de la franc-maçonnerie et maugréait contre la corvée des cérémonies à Notre-Dame. Son témoignage d'administrateur n'en a que plus de poids, et l'on pourrait relire avec fruit les considérants remarquables de l'arrêté qu'il prit en cette circonstance.

La réforme des prisons, celle des établissements d'enseignement supérieur ne coûtèrent pas moins de peines au ministre. Sa sollicitude s'appliqua surtout aux objets qui avaient occupé toute sa vie, aux fabriques, aux métiers mécaniques, aux améliorations agricoles. Il put se vanter d'avoir donné à l'industrie française un essor qu'elle n'avait pas connu depuis Colbert. Je ne sais s'il faut lui attribuer le mérite des embellissements de Paris. Chaptal nous présente comme siens les projets adoptés par le Premier consul,

entre autres la transformation du faubourg Saint-Germain, alors fort mal percé. Il ouvrit plusieurs des voies de communication qui le desservent actuellement; il allait prolonger de même la rue de Poitiers, quand l'outil lui tomba des mains. On va voir pourquoi nous sommes obligés, aujourd'hui encore, de tourner à droite ou à gauche lorsque ce tronçon nous amène à la rue de l'Université.

Le puissant ministre avait une faiblesse avouée pour une de ses administrées de la Comédie-Française, Mlle Bourgoin. Un soir de thermidor an XII, deux mois après la proclamation de l'empire, il travaillait avec Napoléon. Le valet de chambre Constant entra : il annonça à son maître que Mlle Bourgoin s'était rendue aux ordres de Sa Majesté. L'Empereur fit dire à la visiteuse d'attendre, avec le sans-gêne expéditif qu'il apportait à ces sortes de choses. Un bon courtisan n'eût pas entendu; mais il y a des réactions auxquelles la chimie ne prépare point. Notre savant ne sut pas contenir son ressentiment, et il l'en faut admirer. L'infortuné referma son portefeuille, sortit brusquement, rentra chez lui, et rédigea dans la même nuit sa lettre de démission. Il prétextait le désir de retourner à ses chères études. La démission fut aussitôt acceptée. Le ministre retomba sur un fauteuil de sénateur, d'où il ne bougea plus

jusqu'à la fin du règne. Retiré dans la terre de Chanteloup, qui avait abrité la fastueuse disgrâce de Choiseul, il y occupa ses loisirs à des perfectionnements agricoles, à des travaux scientifiques dont notre industrie retira de grands profits.

Devons-nous croire qu'une si brillante carrière fut brisée par un malheur si léger? Il y eut certainement à la séparation des motifs plus graves. Chaptal revient souvent dans ses notes sur la différence marquée entre le Premier consul, docile aux avis de collaborateurs qui étaient un peu ses maîtres d'école, et l'Empereur, impatient de toute contradiction. Le montagnard de la Lozère ne sut-il pas plier à temps devant ces exigences nouvelles? Y eut-il quelque dissentiment resté secret? Chaptal fournit une explication qui ne soutient pas l'examen : la nécessité de placer Champagny au ministère de l'intérieur pour ne pas déplaire à l'empereur d'Autriche, quand Napoléon rappela de Vienne son ambassadeur. Fût-elle exacte, cette allégation n'expliquerait point la durée d'une non-activité que n'assombrit pas d'ailleurs la défaveur du maître. L'Empereur garda à son ancien ministre affection et confiance : Chaptal l'affirme, et les apparences lui donnent raison.

II

Tel était l'homme qui revient nous proposer « un tableau fidèle des qualités et des défauts » de Napoléon. — « J'ai pu l'étudier et l'apprécier durant seize années. Je l'ai pu avec d'autant plus de succès que j'ai constamment joué, auprès de lui, le rôle d'un observateur impassible. » — S'il ne fallait, pour bien remplir ce rôle, que la fréquentation intime du modèle, le long dressage de l'observateur par les méthodes expérimentales du savant, la maturité du jugement, une intelligence solide, sinon très fine, et une grande honnêteté de principes, Chaptal réunissait toutes ces qualités. Tiendrions-nous enfin de sa main l'image qui a débordé jusqu'à ce jour toutes les toiles où l'on essaya de la fixer? — Je ne le crois pas. Le nouveau témoignage est intéressant, mais la valeur m'en paraît surfaite. On ne peut l'accepter qu'avec d'expresses réserves.

Je ne prendrai pas avantage contre Chaptal de ces petites infidélités du souvenir qui amènent sous la plume de l'écrivain des erreurs de fait. Il dit que son mariage fut béni en 1781 par *le cardinal* de Cambacérès. Ailleurs, une plus grosse inadvertance lui échappe : « l'Assemblée législative s'arroge le titre de Convention. » Il parle de

la réunion du Piémont à l'*empire français* et des emportements de l'*empereur* contre l'Angleterre qui retenait Malte, au lendemain de la paix d'Amiens, c'est-à-dire au printemps de 1802. Ce sont là des vétilles. Si je m'y arrête, c'est parce que l'on a voulu infirmer l'authenticité des *Mémoires* de Talleyrand avec des arguments de cet ordre. Voici un texte indiscutable, le manuscrit de Chaptal; on y trouve ces *lapsus* que l'on retrouvera dans toute rédaction composée à quelque distance des événements. Lorsque la critique les invoque pour ruiner des textes dont l'authenticité matérielle est moins bien établie, elle s'amuse à des puérilités.

Il y a des contradictions fréquentes dans les jugements moraux de notre auteur sur Napoléon, et ceci est déjà plus grave. Chaptal rapporte cette exclamation de Bonaparte, à l'annonce de la mort de Louis XVI : « Oh! les misérables! les misérables! Ils passeront par l'anarchie! » Elle est conforme à tout ce que nous savions des sentiments intimes du jeune officier; elle est difficile à concilier avec l'allégation énoncée quelques pages plus haut : « Lorsque la Révolution éclata, Bonaparte avait vingt ans. A cet âge, un jeune homme... compte pour rien les institutions qui ont subi l'épreuve du temps, et les habitudes sociales qui forment le caractère et la loi des

peuples. Bonaparte entra donc avec ardeur dans la carrière de la Révolution, et il y porta cet esprit inquiet, frondeur et absolu qu'il avait manifesté jusque-là. » — La touche est ici trop crue : on nous avait toujours montré le lieutenant d'artillerie obéissant aux circonstances plutôt qu'entraîné par des convictions révolutionnaires. — « Napoléon, nous dit Chaptal, n'a jamais éprouvé un sentiment généreux; c'est ce qui rendait sa société si sèche, c'est ce qui faisait qu'il n'avait pas un ami. » — « Personne n'était à son aise autour de Napoléon, parce que personne ne pouvait compter sur des sentiments de bonté ou d'indulgence de sa part. » — L'écrivain reproduit sous toutes les formes ce jugement absolu; pourtant il cite des traits qui en corrigent la rigueur, et cela dès le début de son récit; le Premier consul ordonne à son ministre de rechercher et de bien placer ses anciens maîtres de Brienne. — Je n'attache pas une importance exagérée à ces contradictions dans les termes; personne ne les évite, ce sont les oscillations naturelles de la pensée, suivant qu'elle se reporte aux différents aspects du personnage qu'on étudie. Mon objection fondamentale contre l'ensemble des témoignages de Chaptal est tirée d'un autre motif.

Il a le désir d'être impartial et l'illusion qu'il l'est; cependant une rancune secrète, probable-

ment inconsciente, pèse sur toutes ses opinions. Est-ce l'ami de Mlle Bourgoin qui en veut encore à son rival d'un soir? Cet exemple de constance serait trop beau. Est-ce le dépit du ministre remercié si tôt et qu'on oublia toujours de rappeler? La chose est plus probable. Quoi qu'il en soit, presque tous les éloges que Chaptal décerne à Napoléon s'achèvent par un *mais*, par un tournant de phrase chagrin, et, si j'ose dire, par une suppuration de la vieille blessure. A travers ses efforts pour voir et peindre exactement, la goutte aigrelette suinte sans cesse. Je citerai quelques lignes où le sentiment de l'écrivain se trahit tout entier.

« Il faut avoir observé cette période de quatre ans pour bien juger des changements qui se sont opérés chez le Premier consul. Jusque-là, il cherchait à s'entourer des esprits les plus forts dans chaque parti. Bientôt le choix de ses agents commença à lui paraître indifférent. Aussi appelait-il indistinctement dans son conseil et aux premières places de l'administration ceux que la faveur ou l'intrigue lui présentaient, se croyant assez fort pour gouverner et administrer par lui-même. Il écartait même avec soin tous ceux dont le talent ou le caractère l'importunaient. Il lui fallait des valets, et non des conseillers... Une fois parvenu à concentrer en lui toute l'administration et à

ne prendre conseil que de lui-même, Bonaparte conçut le projet de se former une génération de séides. Il disait souvent que les hommes de quarante ans étaient imbus des principes de l'ancien régime, et par suite ne pouvaient être dévoués ni à sa personne ni à ses principes. Il conçut de l'aversion pour eux, et dès lors forma auprès de lui une pépinière de cinq à six cents jeunes gens qu'il appelait successivement à toutes les fonctions... Tous ces jeunes gens n'avaient ni les lumières, ni la considération, ni les convenances nécessaires... »

L'entendez-vous, la plainte sourde du conseiller évincé?

L'opposition entre le Consul et l'Empereur, toute à l'avantage du premier et au détriment du second, c'est l'idée maîtresse qui relie les *Souvenirs*. Nul ne songe à la contester, pourvu qu'on ne nous la fasse pas trop abrupte; le poète regardait mieux, quand il voyait « le front de l'Empereur » briser peu à peu « le masque étroit ». Les préférences de Chaptal sont partagées par tous les hommes de bon sens : mais on en croirait plus volontiers un arbitre moins intéressé dans la sentence qu'il rend. Le malheureux! Sa conviction lui dicte une phrase qui reproduit presque la plaisanterie classique. Il dit, en parlant des entretiens familiers chez le Consul, à la Malmai-

son : « Bonaparte était alors estimé et considéré au dehors. Et s'il eût su borner là son ambition, il serait encore sur le trône de France! »

Cette phrase, ajoutons-le vite, on s'en moquera toujours, et toujours on tournera autour d'elle. Convenablement déguisée, elle reparaît sous les subtilités et les développements du meilleur style; cocasse dans le raccourci d'une ligne, elle en impose par son sérieux quand on la file habilement à travers un volume; c'est toujours elle. L'historien revient y sombrer, peut-être parce qu'elle contient en germe tout le conflit du déterminisme et du libre arbitre; ou, pour viser moins haut, parce qu'elle traduit le cri instinctif des Français aux jours d'embarras, parce qu'elle répond aux deux versets de la litanie chantée tout haut par les uns, murmurée tout bas par les autres : Seigneur, rendez-nous le Premier consul! Seigneur, préservez-nous de l'Empereur!

Averti du vice secret qu'il y a dans les jugements de Chaptal, le lecteur y démêlera sans peine la note juste et la note forcée. En tant qu'ils portent sur le caractère et l'esprit de Napoléon, ces jugements ne font guère que reproduire des accusations en partie justifiées, devenues aujourd'hui des lieux communs; égoïsme, insensibilité habituelle, violences d'humeur, impatience de la contradiction, volonté réfléchie de se faire

craindre, raideur maladroite avec les femmes, lacunes dans l'éducation, inintelligence des arts, prédilections exclusives et toutes politiques dans les lettres et dans l'histoire. Sur ce côté de la figure, le peintre pousse les ombres, sans tenir compte des lumières et des clairs-obscurs qui nous donneraient mieux l'impression de la vie réelle. D'autre part, il met en saillie les puissances de l'esprit sur lesquelles on est unanime : mémoire prodigieuse du détail, des figures, des chiffres, capacité de travail sans limites, dans les séances du conseil d'État que le Consul prolongeait de dix heures du soir à cinq heures du matin; décision rapide, ordre et classement des idées, promptitude à les mettre en bataille comme une armée.

Je ne sais rien de plus frappant à cet égard que l'anecdote rapportée par Chaptal. Un jour, le Premier consul lui parle de l'École militaire qu'il voudrait former à Fontainebleau et développe les principales dispositions de cet établissement. Le ministre passe la nuit au travail et apporte le lendemain un projet détaillé. Bonaparte n'en est pas satisfait : « Il me fit asseoir et me dicta pendant deux à trois heures un plan d'organisation en cinq cent dix-sept articles. Je crois que rien de plus parfait n'est jamais sorti de la tête d'un homme. » — Même rapidité, même embrassement

de tous les détails pratiques dans la création du port de Flessingue, telle que notre auteur la vit décréter sur place pendant une halte de voyage.

En résumé, je serais embarrassé de signaler, dans les *Souvenirs*, des vues neuves et fines sur l'homme qu'ils prétendent faire connaître. J'en rencontre d'excellentes, et fort bien dégagées pour l'époque où Chaptal écrivait (vers 1817), sur les actes, les conséquences des événements, l'état général des esprits. Il voit à merveille que le grand coup de volonté de Bonaparte fut le rétablissement du culte. Poussé par l'opinion de son entourage dans ses autres entreprises, le Consul dut la vaincre et l'entraîner sur ce seul point, pour aller satisfaire l'opinion muette d'en dessous. — « L'opération la plus hardie qu'ait faite Bonaparte, pendant les premières années de son règne, a été le rétablissement du culte sur ses anciennes bases. Pour bien juger de l'importance et de la difficulté de cette entreprise, il faut se reporter à cette époque où la haine la plus acharnée et le mépris le plus profond pesaient sur le clergé. L'idée de rétablir la juridiction du pape sur une classe de Français était tellement en opposition avec l'esprit public et l'opinion du temps, que lui seul pouvait concevoir et exécuter ce grand œuvre[1]. »

1. A l'appui de ces assertions, voir entre autres anecdotes

Chaptal, si peu suspect en ces matières, aperçoit avec la même justesse la suprême gravité du conflit de Savone et de Fontainebleau. — « Jamais, dans le cours de seize années d'un gouvernement orageux, Napoléon n'a rencontré autant de résistance ni éprouvé plus de chagrin que lui en a causé sa querelle avec le pape. Quelques jours lui suffisaient pour obtenir des premiers potentats de l'Europe tout ce qu'il désirait. Mais toute sa puissance est venue échouer contre l'évêque de Rome. Il n'est pas d'événement dans sa vie qui lui ait plus aliéné l'esprit du peuple que ses démêlés et sa conduite avec le pape. »

A ce propos, l'auteur relate un curieux exemple du fond de superstition fataliste qu'il y avait chez Napoléon. — « Dans le temps qu'il avait réuni les juifs en sanhédrin à Paris, j'assistai un jour à son dîner où il causait gaîment de diverses choses. Tout à coup, entre le cardinal Fesch, avec un air très préoccupé qui frappa l'Empereur. — Qu'avez-

celle que raconte Fezensac, dans ses *Souvenirs militaires* : « En 1802, le 59e tenait garnison à Clermont-Ferrand, lorsque le nouvel évêque, Mgr de Dampierre, y fut installé solennellement en vertu du concordat. Nous ne pouvons pas comprendre aujourd'hui combien alors des cérémonies religieuses, des honneurs accordés à un évêque semblaient étranges. Aussi le capitaine de musique imagina de faire jouer à la cathédrale les airs les plus ridicules, tels que : *Ah! le bel oiseau, maman*, en choisissant de préférence le moment de l'entrée de l'évêque et de l'élévation. »

vous donc? lui dit-il. — Ce que j'ai, c'est facile à comprendre. Comment! Vous voulez donc la fin du monde? — Eh! pourquoi? repartit l'Empereur. — Ignorez-vous, reprit le cardinal, que l'Écriture annonce la fin du monde du moment que les juifs seront reconnus comme un corps de nation? — Tout autre eût ri de cette sortie du cardinal. Mais l'Empereur changea de ton, parut soucieux, se leva de table, passa dans son cabinet avec le cardinal, en sortit une heure après. Et, le surlendemain, le sanhédrin fut dissous. »

Il y a une connaissance réfléchie de notre pays dans les lignes suivantes : « Un système de ruine pour les campagnes, joint à celui des réquisitions et de la conscription, aurait dû faire abhorrer l'Empereur du paysan. Mais on se trompe. Ses plus chauds partisans étaient là, parce qu'il les rassurait sur le retour des dîmes, des droits féodaux, de la restitution des biens des émigrés et de l'oppression des seigneurs. » Il n'y en a pas moins dans cette autre observation : « On peut dire de Bonaparte ce qu'on a dit successivement de tous les hommes qui ont pris part au pouvoir, pendant les périodes orageuses de la Révolution, c'est que la *liberté* n'était que pour eux et qu'ils pensaient que, pour faire prédominer leurs idées, il fallait comprimer ou étouffer celle

des autres. Le changement de position opère seul cette métamorphose. Quand on se trouve placé dans les rangs inférieurs, on s'efforce de tout attirer à soi; lorsque l'on est élevé au rang suprême, on s'indigne de toute résistance; dans l'un et l'autre cas, on s'applique à faire prédominer sa *volonté*, et l'on tâche de renverser tous les obstacles qui s'y opposent. »

Je ne veux pas quitter Chaptal sans lui emprunter encore un paragraphe énigmatique. — « Bonaparte suivait rarement l'impulsion qu'on lui donnait, et j'ai vu combien il a fallu d'artifices pendant trois ou quatre jours pour le décider à ordonner la mort du duc d'Enghien; ceux qu'on accuse n'ont été que des agents forcés du crime; les vrais coupables ont trouvé le moyen de s'échapper de la scène. J'ai tout vu. » — C'est tout. Voilà une nouveauté considérable. Le témoin était admirablement informé à cette époque, et il n'est pas un séide de Bonaparte, au contraire. Que signifie cette insinuation? Qui vise-t-elle? Nous avions notre siège fait sur la catastrophe de Vincennes; va-t-il falloir rouvrir l'interminable procès? Et ne pourra-t-on jamais être tranquille, en histoire, avec une vérité à peu près établie ?

III

Nous possédons un crayon de plus dans la galerie napoléonienne, une silhouette reproduisant quelques traits, quelques mouvements familiers du modèle; et nous ne l'avons pas encore, ce portrait total qui nous donnerait pleine sécurité. Serait-ce qu'il est impossible de le faire?

Un grand peintre l'essaya naguère, il y mit sa passion du vrai, son parfait désintéressement, la force savante de son pinceau. Je me sens à peine le courage d'apprécier ici un livre de Taine; nos esprits sont encore tout noirs de l'irréparable deuil; mais je puis bien rappeler respectueusement les objections que nous lui présentions et qu'il acceptait volontiers. Son œuvre abonde en aperçus lumineux; soit qu'il rattache l'homme à la grande lignée italienne, non plus aux Castracani et aux Malatesta, mais à Dante et à Michel-Ange, à ce dernier surtout, intelligence sœur de l'intelligence napoléonienne; soit qu'il dégage le vrai principe de supériorité chez ce primitif de génie, le don de saisir toujours et partout les réalités concrètes, au milieu d'une société pourrie d'encre, enivrée de mots, où l'on a perdu de vue les choses elles-mêmes pour raisonner sur les

abstractions et les signes accumulés qui brouillent notre vision du réel. Le mécompte de Taine lui vint de son procédé de travail, peu propre à donner un Napoléon tel que nous l'attendons, libre, vivant, marchant dans le monde. Il a couché le colosse sur une table d'amphithéâtre et l'a disséqué muscle par muscle. Nous avons peine à reconnaître Gulliver sous l'armée lilliputienne des petits faits qui le déchiquettent.

Il semble que M. Arthur Lévy ait écrit son gros livre pour nous rendre plus sensible le danger de la méthode. Livre amusant, apologie fantastique où l'Empereur apparaît comme un bon ange. Si M. Lévy croit réfuter Taine, il se trompe; mais il nous montre une parodie instructive, le procédé retourné à l'envers. Il a levé une autre armée de petits faits, moins bien ordonnée, moins bien conduite, tout aussi nombreuse et qui manœuvre contre la première. — Napoléon était dur et brutal, disent les uns. — Point du tout, répondent les autres, voyez comme il était bonhomme dans son intérieur; et les preuves de s'aligner, dociles. — Napoléon ne sut ni ressentir ni inspirer l'amitié. — Comment donc? Il a pleuré de vraies larmes sur Muiron, sur Desaix, sur Lannes, sur Duroc; et des âmes d'élite, Ségur entre tant d'autres, lui furent sincèrement attachées. — Napoléon n'avait aucun sentiment de

famille. — Voyez quels sacrifices le pauvre officier fit pour ses frères! — Et les citations continuent de batailler, sur chaque trait de caractère, dans cette mêlée où la victoire reste indécise, parce qu'on la veut trop complète de part et d'autre.

L'heure n'est pas venue où l'on pourra loger dans un cadre portatif, avec l'assentiment commun, le personnage qui a rempli et passionné tout un siècle. Sa main est encore sur nous; des gestes magnifiques et furieux qu'a faits cette main, nous jouissons et souffrons par mille fibres; allez donc peindre avec le détachement requis celui qui vous tient par tous vos nerfs! Il nous déborde et nous échappe; on est réduit à dire comme Mme de Staël : « Son caractère ne peut être défini par les mots dont nous avons coutume de nous servir. »

Ceux qui veulent simplement le définir, sans prétendre le juger, demeurent accablés sous l'énormité et la diversité des manifestations du type, simultanément présentes à leur esprit. Si la complexité d'un homme ordinaire suffit à décourager un peintre consciencieux, qu'est-ce donc quand il s'agit de celui qui fut homme à la plus haute puissance, avec des oscillations d'une amplitude incommensurable? Pour les calculer, nos compas n'ont pas assez d'ouverture. On ne

peut faire rentrer qu'un certain nombre de données dans une définition commune; ici, les données fournies par l'analyse sont trop nombreuses. Mais, dira-t-on, il faut choisir les principales, les lignes directrices. Sans doute; je constate seulement que personne n'a réussi ce tour de force à notre satisfaction, et que nous pouvons dire, comme Talleyrand à Erfurt : « Je n'ai pas vu une seule main passer noblement sur la crinière du lion. » Peut-être parce que Napoléon n'a pas rencontré son égal dans le monde de la spéculation, et parce que l'on n'est bien jugé que par ses pairs.

L'application de ce vieux principe de droit, infiniment sage, épargnerait du temps perdu à ceux qui ont l'ambition de porter un jugement moral sur Napoléon. Tant que vous ne mesurerez pas l'action d'un homme à ses responsabilités, à ses nécessités de situation, votre justice sera boiteuse; cela est vrai tout en bas, pour l'affamé qui a volé un pain, et tout en haut, pour le potentat qui a conquis des empires. Je sais que la justice égale et inflexible est indispensable au maintien du bon ordre matériel, comme tant d'autres pis-aller sociaux; mais les morts ne relèvent plus des magistrats et des gendarmes; lorsque nous avons affaire à eux, nous pouvons donner carrière à l'instinct d'une justice plus intelligente qui est en nous. Jugé avec ses pairs,

sinon par ses pairs, Napoléon fait meilleure figure morale; on relève chez lui moins de monstruosités que chez la plupart des êtres exceptionnels à qui le monde fut livré comme un jouet; et son effort pour mériter sa fortune apparaît plus grand que le leur. Si l'on estime trop aventurés les rapprochements avec les héros des époques légendaires, il faut du moins comparer Napoléon aux grands souverains ses prédécesseurs immédiats, un Frédéric II, une Catherine. La comparaison morale n'est pas à son désavantage; elle éclaire en outre un trait commun à ces esprits supérieurs. Ils reçurent la même éducation philosophique; nourris dans les maximes du XVIIIe siècle, ouverts aux leçons courantes sur l'humanité vertueuse et sensible, d'accord en théorie avec les bons encyclopédistes, ils ne laissèrent rien filtrer de leur métaphysique dans leur rude maniement des hommes, dans leur « travail sur la peau humaine », comme disait l'impératrice de Russie. Frédéric et Catherine gardèrent plus d'hypocrisie vis-à-vis des amis de Paris qui vantaient leur libéralisme; Napoléon, plus franc, rompit avec les idéologues; mais je ne crois pas que, dans la pratique, il les ait contristés beaucoup plus que feu son frère de Prusse et sa sœur de Russie.

Si les définisseurs et les moralistes sont embarrassés devant l'Empereur, que dire de ceux qui

veulent le juger sur les résultats généraux de son règne? Ils additionnent et balancent des gains et des pertes dont le compte n'est pas arrêté. Nous sommes enclins aujourd'hui à considérer la liquidation désastreuse plus que l'apport du début. Mais combien d'éléments on néglige dans le calcul! Chaptal en signale un dans le domaine où sa compétence fait autorité. Il attribue les progrès rapides de l'industrie française au blocus continental et à la prohibition des produits étrangers. « C'est sous son règne qu'on a vu, pour la première fois, tous nos produits industriels rivaliser, sur tous les marchés de l'Europe, avec ceux des nations les plus éclairées en ce genre... Une vérité qui sera contestée par des hommes prévenus, mais qui n'en est pas moins une vérité aux yeux des gens éclairés et libres de préjugés, c'est que si la chute de Napoléon avait été retardée de deux ans, la France était à jamais affranchie du tribut qu'elle paie au nouveau monde pour le sucre et l'indigo. » Le fervent économiste est intarissable sur ce chapitre; on sent que, pour un peu, il prendrait volontiers son parti des hécatombes et des lourdes misères qui ont favorisé selon lui la fabrication des tissus de coton et du sucre de betterave. C'est aller bien loin. Mais l'Angleterre n'a-t-elle pas versé beaucoup de sang pour obtenir des avantages de cet ordre?

A l'autre pôle des idées, qui chiffrera ce qu'on pourrait appeler le coefficient de prestige historique dans la force totale d'un peuple? Le ciel nous garde de caresser un grossier chauvinisme, de faire rimer gloire avec victoire. Je dis simplement qu'on ne saurait omettre, dans le bilan le plus pratique d'un patrimoine national, ces souvenirs légendaires qui donnent à un pays conscience de sa noblesse et confiance dans ses destinées, qui resserrent et maintiennent l'unité de la patrie, qui lui assignent dans le monde un rang proportionné à la splendeur de son histoire. Nous pensons à cet égard comme des riches qui jouiraient d'une fortune gagnée par des ancêtres hommes de peine. Personne ne voudrait assumer la responsabilité d'augmenter cette part du patrimoine, au prix de douleur qu'elle coûte; mais on est bien aise que les pères y aient pourvu, on concède que les fils devront renouveler un jour le capital, sous peine d'appauvrissement et de déchéance.

Jugeons peu, prudemment; et renonçons à espérer de sitôt un portrait définitif de Napoléon. Il se fera beaucoup plus tard, quand la figure apparaîtra simplifiée dans le recul de la légende. Il sera faux, ou du moins la critique érudite le déclara tel; la masse des hommes laissera dire et s'y tiendra, parce qu'il lui en faudra un. En

attendant, nous devrons nous contenter de petites découvertes, de retouches incessantes à l'image qui se transforme sous nos yeux, de quelques éclairs projetés par de hautes pensées dans certains replis de la physionomie. Taine, et d'autres avant lui, eurent de ces éclairs. Les plus éblouissants nous viennent de Gœthe. Entre les millions de phrases écrites sur Napoléon, je n'en sais pas de plus juste, de plus belle, et qui fasse plus longtemps songer que celle-ci :

« C'était, dit Gœthe, un être d'ordre supérieur. Mais la cause principale de sa puissance, c'est que les hommes étaient sûrs, sous ses ordres, d'arriver à leur but. Voilà pourquoi ils se rapprochaient de lui, comme de quiconque leur inspirera une certitude pareille. »

En rappellerai-je une autre? On ne la passerait pas à des gens suspects d'obscurantisme, parce qu'ils se résignent à limiter notre pouvoir de connaissance; on l'acceptera de l'un des esprits les plus scientifiques qui aient jamais contemplé l'univers. Gœthe expliquait à Eckermann ce qu'il entendait par le *démoniaque,* au sens où Socrate eût pris ce mot : « Le démoniaque, c'est ce qui est insoluble par l'intelligence et par la raison. Il ne fait pas partie de ma nature, mais je lui suis soumis. — Napoléon, dit Eckermann, paraît avoir été soumis au démoniaque? — Énor-

mément, répondit Gœthe ; personne presque ne peut lui être comparé à ce point de vue. »

Le meilleur portraitiste de Napoléon, aujourd'hui, serait celui qui referait mieux que les autres la simple narration des faits et gestes de l'Empereur. M. Filon nous rappelait naguère une opinion de Mérimée qui donne beaucoup à penser. « Mérimée remarque avec vérité que le fatalisme des anciens leur interdisait non seulement de découvrir, mais même de chercher les causes des événements. » Et leurs écrits purement narratifs ont passé les siècles. Est-ce supériorité du talent? On ne me persuadera jamais que Michelet soit un peintre inférieur à Salluste ; et Quinte-Curce n'était qu'un Thiers antique, sous une toge à peine plus étoffée. Le *Discours sur l'histoire universelle*, avec sa force de style et de pensée, la *Grandeur et la décadence des Romains*, avec la finesse de ses vues, auront probablement la vie moins dure qu'un récit de Xénophon ou surtout de Thucydide. C'est que nos philosophies éphémères vieillissent vite nos écrits qu'elles surchargent. De nos jours surtout, hantés comme nous le sommes par l'obsession du déterminisme, rongés par l'esprit critique, nous nous épuisons à dérouler dans nos livres quelques anneaux de la chaîne infinie des causes. Les générations qui viendront après la dérouleront autrement.

Ceci n'accuse personne; c'est un *mea culpa* collectif. Ceci ne guérira personne; comme la mer revient éternellement mordre la roche d'où elle n'arrache que d'insignifiants atomes, nos intelligences affamées de comprendre s'acharneront à leur travail d'explications du passé. Nos écrits périront avec leurs solutions hasardeuses; les anciens vivent, parce qu'ils offrirent aux hommes de simples images, et qu'ils laissèrent aux lecteurs de tous les temps le soin d'en commenter le sens au gré d'opinions changeantes.

Nous nous sommes approchés un instant du géant de ce siècle; il nous renvoie avec une leçon de modestie. — Un aveu d'impuissance, dira-t-on. J'y consens. Si nous avons appris quelque chose des maîtres de notre âge, c'est à ne pas affirmer au delà de nos connaissances exactes. Au-delà, en histoire comme partout, s'ouvre le domaine de l'intuition, du rêve, de la poésie. Les promenades y sont délicieuses et légitimes, à la condition de ne pas confondre ce vaste domaine avec le champ étroit de la certitude.

LE PROCÈS

DU MARÉCHAL NEY [1]

Puisque l'heure est aux grands procès politiques, voilà un livre qui arrive à son moment. Il reporte sur un autre temps nos réflexions, il n'en change ni le cours ni l'objet; il nous fait revoir dans le passé, comme nous l'apercevons dans le présent, l'incurable boiterie de la vieille Thémis, aussitôt qu'elle se fourvoie dans les fondrières de la politique.

M. Welschinger a pris un emploi attachant et pénible; il s'est fait juge d'instruction près le tribunal de l'histoire. Nous lui devions déjà une reconstitution minutieuse de la tragédie de Vincennes : *Le Duc d'Enghien*, un de ces livres qui

1. *Le Maréchal Ney*, par M. Welschinger, 1 vol. in-8°; 1893.

donnent au lecteur une sécurité absolue, par le bon ordre des preuves, l'enchaînement rigoureux des faits, le départ équitable des responsabilités. L'historien vient d'instruire une autre cause célèbre; il en a dépouillé le dossier aux Archives nationales; les procès-verbaux du conseil de guerre et de la chambre des pairs, les lettres du malheureux Ney et les suppliques de la maréchale lui ont fourni les faits; la collection des *Mémoires* publiés depuis quelques années sur cette époque lui a permis d'entendre les bruits de l'opinion autour de l'accusé. Retrouvera-t-on dans ce volume l'impression de sécurité que je vantais à propos de son aîné? Oui, pour l'exactitude du récit, pour l'appréciation des actes et des sentiments du maréchal; un peu moins, peut-être, pour la responsabilité morale des accusateurs et des juges. L'historien décharge le prévenu, et il a mille fois raison, en montrant la pression des circonstances sur les résolutions de cet infortuné. Il constate loyalement cette même pression, en sens inverse, sur l'esprit des hommes qui le condamnèrent; son extrême sévérité contre ces derniers s'explique mal ensuite. Je comprends la généreuse indignation qui donne parfois à ces pages le ton d'un contre-réquisitoire; j'y voudrais l'accent contenu du juge qui rend un arrêt.

Je ferai encore à l'ouvrage une critique de

détail. M. Welschinger n'aime pas Talleyrand, je l'en félicite, c'est l'indice d'une belle âme; on voit même qu'il l'abomine, et on le voit trop; la silhouette du prince de Bénévent repasse à chaque instant au fond de la scène, alors même que rien ne l'y appelle, et toujours pour recevoir un bon coup de batte; la gravité de l'histoire souffre un peu de cette taquinerie obstinée.

J'ai dit mes scrupules avant d'applaudir franchement un livre bien fait; ils n'étonneront pas l'historien scrupuleux à qui je m'adresse. Peut-être suffirait-il maintenant de relever, dans cette revision du procès, les indications nouvelles qui modifient ou accentuent la physionomie d'événements si connus. Ce travail intéresserait un petit cercle de professionnels; il ennuierait prodigieusement le public, indifférent à nos discussions de métier, curieux seulement de voir revivre le drame dont il a un vague souvenir. Nous ne sommes que de grands enfants; quand on fait allusion devant nous aux histoires tragiques, nous aimons qu'on nous les raconte à nouveau, comme si nous ne les avions jamais entendues. Je résumerai brièvement le récit de M. Welschinger, en y ajoutant ce que j'ai glané à travers d'autres lectures, et je marquerai chemin faisant les divergences légères de nos points de vue.

I

On sait qu'en 1814, à Fontainebleau, lors de la première abdication, le prince de la Moskowa s'était montré le plus pressant et le plus dur des lieutenants de Napoléon, le plus impatient d'en finir avec l'agonie du régime impérial; un nouveau pouvoir sonnait le ralliement; fidèle à ses habitudes, Ney avait chargé en tête de ligne. Comme les autres maréchaux, il avait été appelé à la pairie et investi d'une grande situation militaire; comme eux, il n'avait pas tardé à ressentir les dédains et les piqûres quotidiennes qui détruisaient l'effet des bons traitements officiels. « Je ne veux plus voir ma femme rentrer en pleurant, le soir, de toutes les humiliations reçues dans la journée », disait-il à Lecourbe. Il y a beaucoup d'histoire dans ce peu de mots. Avec ces larmes de femme, les imprudents courtisans des Bourbons ont grossi l'orage qui devait emporter leurs princes.

Pour fuir ces tracasseries, Ney s'était retiré en janvier 1815 dans sa terre des Coudreaux, près de Châteaudun. Un aide de camp de Soult vint l'y chercher, le 6 mars, avec un ordre de convocation du ministre de la guerre. Cet officier ne

souffla pas mot des événements publics. Le 7, en arrivant à Paris, le maréchal apprit par son notaire, Me Batardy, le débarquement de Napoléon au golfe Jouan. Ses exclamations trahirent la contrariété, l'inquiétude, une irritation sincère contre le perturbateur de la paix. Soult lui prescrivit de se rendre sans désemparer à Besançon, pour y réunir les troupes du 6e gouvernement militaire. Ney demanda avec insistance à voir le roi; reçu aux Tuileries à onze heures du soir, il baisa la main du monarque, il parla avec fougue des mesures à prendre pour arrêter Bonaparte, il qualifia sévèrement l'insensé qui méritait « d'être mis à Charenton ou ramené à Paris dans une cage en fer ». — « Nous ne lui en demandions pas tant », dit à ses familiers le spirituel Louis XVIII.

Le 10 mars, le jour même où l'empereur entrait à Lyon, Ney prit à Besançon le commandement des forces réunies sous sa main; elles s'élevaient à peine au chiffre de 6000 hommes, avec une artillerie démontée. Il en forma deux brigades, confiées aux divisionnaires Bourmont et Lecourbe, et les achemina sur Lons-le-Saulnier. Du 10 au 13, ses lettres au ministre réclamaient énergiquement des renforts, des chevaux, des munitions, et les rapports des fonctionnaires royalistes attestent qu'il « tenait des discours véhéments contre Napoléon ». Dans la journée

du 13, tandis que les mauvaises nouvelles arrivaient coup sur coup, annonçant la défection successive des régiments, la perte des parcs d'artillerie, l'insurrection des villes avoisinantes, Mâcon, Châlons, Dijon, le maréchal continua d'organiser la résistance, secouant rudement ceux qu'il appelait des *trembleurs*.

Le 14, à une heure, il fit assembler les troupes sur la grande place de Lons-le-Saulnier; on le vit arriver, suivi de Bourmont et de Lecourbe, et tirer de sa poche un papier : c'était la trop fameuse proclamation qui commençait par ces mots : « La cause des Bourbons est à jamais perdue... », et se terminait ainsi : « Soldats, je vous ai souvent menés à la victoire. Maintenant je veux vous conduire à cette phalange immortelle que l'empereur Napoléon conduit à Paris et qui y sera sous peu de jours; et là notre espérance et notre bonheur seront à jamais réalisés. Vive l'empereur! » — Cinq ou six officiers sortirent tristement des rangs; le cri du chef fut répété avec un délire d'enthousiasme par tous les autres et par l'unanimité des soldats.

Que s'était-il passé dans l'âme du maréchal? L'acte d'accusation affirmera plus tard une trahison préméditée; beaucoup de gens voudront, comme MM. de Blacas et Decazes, en trouver les preuves dans l'excès de zèle royaliste dont Ney

avait fait montre, lors de son passage à Paris, dans le propos sur « la cage de fer » et autres exagérations de langage. MM. de Blacas et Decazes n'apercevaient pas dans cette âme ce qu'un Shakespeare y aurait vu. Des faits groupés par M. Welschinger, il ressort avec une grande force d'évidence qu'il n'y eut pas préméditation, mais renverse soudaine des sentiments, en quelques heures. Comme le dit son historien, « Ney était l'homme du moment; ombrageux, irritable, impressionnable à l'excès, extrêmement mobile. Autant il était ferme, laconique et résolu sur le champ de bataille, autant il était faible, loquace et indécis sur le terrain politique. » Ce double personnage, chacun a pu l'observer chez les meilleurs hommes de guerre, au moins dans nos États modernes qui spécialisent les talents. Il semble que les âmes de ces grands soldats s'effondrent sous le poids des responsabilités civiles; ils y perdent le sens du commandement; les mieux avisés dans leur métier, les plus braves hésitent alors, désarmés, inertes, ou branlants à tous les vents. Ney était le type achevé de ces héros métamorphosés en enfants, dès qu'ils ne voient plus devant eux l'obstacle précis, matériel, qu'il s'agit d'enlever par des manœuvres connues et commandées.

Depuis trois jours, cet irrésolu subissait un

formidable assaut moral. Le brick l'*Inconstant* venait de rejeter sur la terre française l'être magnétique qui avait suscité et dominé si longtemps tous les compagnons du miracle. Ceux que leur éloignement préservait du vertige attendaient, inquiets et vacillants; dès qu'ils prenaient le contact, ils étaient perdus, ils retombaient sous l'ascendant. Malgré ses griefs et son humeur contre Napoléon, Ney voyait revenir, derrière les aigles qui volaient de clocher en clocher, tous les souvenirs, toutes les gloires de sa carrière. N'oublions pas la goutte de fiel récente, et ce qu'il aurait écrit à sa femme, aussitôt son parti pris : « Mon amie, tu ne pleureras plus en sortant des Tuileries. »

Ce conflit de sentiments qui agitait Ney, le dernier de ses soldats l'avait éprouvé et déjà tranché. Partout, en avant de lui, les régiments tournaient : il retenait encore sous sa main quelques milliers d'automates; leurs âmes n'y étaient déjà plus, parties, emportées par l'avalanche qui grossissait d'heure en heure. Tous les témoignages l'attestent; et le maréchal écrivait le 12 à Suchet « que la contagion était à craindre parmi ses soldats ». Les populations faisaient comme les troupes; elles noyaient dans la Saône les canons que Ney demandait pour combattre. Un an plus tôt, ce peuple, lassé de la longue boucherie, avait accueilli

la Restauration avec un soupir de soulagement; mais il s'était vite cabré sous la main maladroite de l'ancien maître; il avait cru voir reparaître les fantômes qui lui inspiraient le plus d'horreur. Bignon a dit justement : « C'était l'esprit d'égalité qui conduisait sur la route de Napoléon ces milliers de campagnards... C'était l'esprit d'égalité qui lui livrait toute l'armée. » Ajoutons-y, pour l'armée, une inclination que le général Ameil définissait avec finesse sous une forme brutale, quand il disait à Louis XVIII : « Sire, nous autres militaires, nous sommes libertins de nature. Si vous êtes notre légitime, l'empereur est notre maîtresse. »

Nous pouvons mieux juger la violence et la soudaineté de la débâcle, depuis que les *Mémoires* de Macdonald nous l'ont montrée emportant la ville de Lyon, dans les journées des 9 et 10 mars. Qu'on relise les vingt pages où cet homme loyal, le plus ferme des maréchaux dans son serment, raconte la revue de Bellecour, le passage du pont de la Guillotière, la retraite précipitée de Monsieur, et sa propre fuite, au milieu de ses soldats qui voulaient le retenir par force. Ce récit triste et modéré donne la sensation de l'inéluctable; il met à nu l'âme des populations et de l'armée, subitement ressaisie par un charme. L'image qu'il nous présente du pays, à cette heure d'affolement,

devait se retrouver dans l'esprit du maréchal Ney, comme en un miroir fidèle. Capitaine expérimenté, il sentait que toute tentative de lutte serait insensée. Restait la seule solution légale, prudente, *civile* : fuir comme Macdonald, se replier sur Paris, guetter là les événements en bon politique. Pouvait-on attendre ce parti de Michel Ney, tempérament d'action, cœur aux oscillations extrêmes, le premier à toutes les charges, le dernier à la retraite?

Ce fut dans ces dispositions qu'il reçut, pendant la nuit du 13 au 14, les deux émissaires du grand maréchal Bertrand. Ces envoyés lui apportaient des ordres de marche, dictés par Napoléon comme si le prince de la Moskowa n'eût jamais cessé de compter dans l'état-major impérial. Ils répétèrent la leçon qu'on leur avait faite : le départ de l'île d'Elbe concerté avec l'Autriche, la paix européenne assurée par cet accord, le rétablissement de l'empire appelé par le vœu unanime des populations; ils insistèrent sur la lourde responsabilité de celui qui déchaînerait la guerre civile, en essayant de s'opposer à ce mouvement irrésistible. Enfin, ils remirent au maréchal la proclamation qu'il allait lire et faire afficher le 14. Du moins Ney a toujours affirmé que ce document lui venait de Bertrand. M. Welschinger exprime des doutes à cet égard; il a trouvé dans les papiers du général

Mermet un autre texte de la proclamation, de la main même du maréchal, avec des variantes plus agressives contre les Bourbons. Pas plus que les juges de 1815, les historiens n'ont le moyen de faire la lumière sur ce point; il est secondaire; que le signataire ait libellé la pièce ou qu'il ait accepté une rédaction du quartier impérial, sa responsabilité est la même, du moment qu'il y a apposé son nom.

Le 14 au matin, la fatale révolution était faite dans l'esprit de Ney; il communiqua le factum, antidaté du 13, aux généraux de Bourmont et Lecourbe. A l'en croire, ni l'un ni l'autre n'y fit d'opposition. Bourmont a protesté dans la suite et chargé sévèrement son ancien chef; il n'en demeure pas moins établi que les deux divisionnaires accompagnèrent le maréchal à la revue et s'assirent avec lui, le soir, au banquet où les officiers acclamèrent l'Empereur.

On sait le reste : la marche sur Auxerre, la rencontre dans cette ville, la présence d'esprit de Napoléon, qui ouvrit ses bras au transfuge et lui ferma la bouche par une accolade, comme celui-ci se préparait à débiter une harangue laborieusement préparée sur les libertés publiques et la nécessité d'un changement de système. A Paris, Ney s'aperçut bientôt qu'en se redonnant au maître, il n'avait pas reconquis une confiance

ébranlée. On ne lui pardonnait pas la scène de Fontainebleau; il aggrava ses torts par des fanfaronnades qu'il devait payer chèrement, se vantant d'avoir joué Louis XVIII pour mieux servir Napoléon; c'était faux, et ce cynisme acheva d'indisposer l'Empereur. Mécontent des autres et de soi-même, le prince de la Moskowa bouda, se retira dans sa terre; il n'en sortit que pour courir au canon de Waterloo. Pour lui aussi, la dernière partie se jouait là, il le sentait bien : « Toi et moi, criait-il à d'Erlon, si nous ne mourons pas ici sous les balles des Anglais, il ne nous restera plus qu'à tomber misérablement sous les balles des émigrés. » Il eut quatre chevaux tués sous lui; et cette précipitation qui lui fit imputer la perte de la bataille, c'était l'impatience à chercher la mort. Elle l'avait marqué; elle ne voulut pas s'offrir si belle.

Rentré à Paris, ce pauvre politique n'y manqua pas une dernière maladresse; il prononça à la chambre des pairs, le 22 juin, un discours où il proclamait que tout était perdu et qu'il fallait négocier sans délai avec les alliés. Langage inattendu dans la bouche de Ney, et qui fit le plus mauvais effet. Puis, il demanda des passeports pour la Suisse sous un nom supposé; un instant, il agita le projet de passer aux États-Unis; il finit par se rendre à Lyon, et de là aux eaux de Saint-

Alban, dans la Loire, où une lettre de la maréchale lui fit connaître les ordonnances du 24 juillet.

Les courtisans de Gand étaient revenus avec cette soif de vengeance qui succède souvent aux humiliantes paniques. Les rigueurs de la seconde Restauration, contrastant avec la modération de la première, s'expliquent par des motifs peu honorables pour la nature humaine. Il semblerait que le premier feu des représailles eût dû éclater en 1814, alors que les victimes de la Révolution avaient à venger un long exil ou une dure oppression, des familles sacrifiées sur l'échafaud, des fortunes détruites, une série de malheurs inouïs. Mais ces malheurs, noblement supportés, n'avaient pas diminué ceux qui les subissaient; ils revenaient la tête haute, avec de légitimes espérances pour l'avenir; il y eut des imprudences de conduite, il n'y eut pas de représailles. En 1815, on avait à venger un ridicule, une fuite dégradante où chacun s'était abandonné, une désillusion qui faisait trop voir la fragilité des premières espérances. Les grandes souffrances avaient pardonné : l'amour-propre blessé fut implacable.

En 1815, un vent de réaction soufflait de partout; de la cour, des salons, des assemblées électives, du peuple même de certaines provinces, parce que partout on s'en voulait d'avoir cédé si vite à Napoléon. Il soufflait des camps alliés, où

la fortune des armes avait donné aux Prussiens et aux Anglais le droit de parler aussi haut qu'Alexandre. Relativement débonnaires en 1814, arrogants et rapaces en 1815, les alliés réclamaient des exemples, eux aussi, d'accord avec les *ultras*. Et le malheur de la Restauration voulut que ces animosités n'eussent même pas pour ministres les royalistes fougueux chez qui la passion les eût fait excuser. Elles furent servies par un Talleyrand, un Fouché, par ceux-là mêmes qui avaient trempé dans les trahisons qu'ils allaient punir... Fouché dressait des listes de proscription, où il aurait dû figurer, d'une main qui avait pris l'habitude de ce travail en 1793 [1]. « Duc d'Otrante, lui disait Talleyrand, votre liste me paraît contenir bien des innocents! » Et Fouché répondait par un mot qui avait peut-être servi en 1793, qui servira toujours dans les fureurs politiques : « On veut des noms! »

1. « On remarquera que ces listes donnaient les noms, sans qualifications, ni titre, ni grade, qu'elles étaient dignes enfin des listes de proscription du temps de la Terreur, signées Fouché; seulement celles-ci étaient signées : Duc d'Otrante, et contresignées : Prince de Talleyrand, président du conseil. Le ministre de la guerre me raconta que Carnot, l'un des expulsés du duc d'Otrante, avec lequel il était membre du gouvernement provisoire quinze jours auparavant, indigné du procédé de son ancien collègue, lui écrivit : Où veux-tu que je me retire, traître? — Fouché lui répondit au bas du même billet : Où tu voudras, imbécile. » (*Mémoires du comte Rochechouart*, p. 405.)

Il en inscrivit cinquante-sept au bas de l'ordonnance du 24 juillet; trente-huit pour l'exil ou la mise en surveillance jusqu'à décision ultérieure des chambres; dix-neuf pour la comparution devant les conseils de guerre. Ces derniers noms désignaient les plus compromis parmi les généraux qui avaient passé à l'empereur: celui de Ney ouvrait la liste. Prévenu par sa femme, il alla chercher un asile dans le Cantal, au château d'une de ses parentes, Mme de Bessonis. Sur la dénonciation d'un royaliste zélé, le préfet dépêcha la gendarmerie et fit cerner le château. Le proscrit aperçut de sa fenêtre le capitaine. « Qui cherchez-vous? demanda-t-il à l'officier. — Le maréchal Ney. — Montez ici, monsieur, je vais vous le faire voir. » Et il se livra.

On l'amena le 4 août à Aurillac. M. Welschinger a relevé le procès-verbal d'inventaire des effets qui garnissaient le porte-manteau du prince de la Moskowa; je le recommande aux curieux qui voudraient savoir de quoi se composait la garde-robe d'un maréchal de France en 1815. Ils seront peut-être surpris d'y trouver douze gilets de flanelle, chose toute simple sans doute; mais on ne se figurait pas le brave des braves avec autant de gilets de flanelle. Oh! le document!

II

Le maréchal fut conduit d'Aurillac à Paris par deux officiers de la garde royale; aux relais, il essuyait les outrages de la foule, et, chose plus pénible encore, les insolences des Wurtembergeois qui occupaient le Nivernais. Ces misérables lancèrent des pierres contre la chaise de poste où l'on emmenait prisonnier le soldat qui les avait tant de fois sabrés. Le 19 août, pendant que Labédoyère tombait dans la plaine de Grenelle, Ney était incarcéré à la Conciergerie. On lui affecta une cellule située au-dessus de celle où était détenu M. de Lavalette. Ce dernier, qui allait s'évader grâce au dévouement de sa femme, a rapporté dans ses *Mémoires* comment il entendait le maréchal se distraire en jouant de la flûte. « Il aimait à répéter sur la flûte une valse que j'ai eue longtemps en souvenir et que je me surprenais à fredonner dans mes rêveries du soir. Je l'ai retrouvée une seule fois, en Bavière, dans un bal champêtre, sur les bords du lac de Starnberg. L'air de cette valse était doux et mélancolique et me rejeta violemment dans les souvenirs de la Conciergerie. Je me sauvai en fondant en larmes et en prononçant avec amertume le nom de l'infortuné maréchal. »

M. Decazes fit subir à son prisonnier un premier interrogatoire. Comme il pressait Ney sur la question de préméditation et le sommait d'expliquer la volte-face subite du 14 mars, le maréchal répondit en termes fort justes : « On peut dire que c'était comme une digue renversée ! C'était l'effet de toutes les assertions des agents de Bonaparte. Tout paraissait perdu... J'ai été entraîné par les événements. »

On procéda à la formation du conseil de guerre. Le maréchal Moncey, désigné pour la présidence, saisit directement le roi de son refus. M. Welschinger donne la lettre du duc de Conegliano à Louis XVIII; lettre admirable de noblesse et d'indignation patriotique, qui valut à son auteur une destitution de la pairie dont on le releva seulement en 1819. Le conseil fut définitivement constitué le 30 août, avec Jourdan, président, Masséna, Augereau, Mortier, les lieutenants généraux Maison, Villate, Claparède, le commissaire ordonnateur Joinville et le maréchal de camp comte Grundler comme rapporteur. Le prince de la Moskowa choisit pour défenseurs Berryer père, assisté de son fils, et Dupin; ces avocats, illustrations du barreau, avaient toujours professé des opinions antibonapartistes.

On gagna le mois de novembre, tandis que le comte Grundler instruisait l'affaire avec les

interrogatoires du maréchal, et que les défenseurs rédigeaient leurs mémoires, concluant à un déclinatoire de compétence. Leur thèse était la suivante : en vertu de l'antique axiome de la monarchie, nul ne peut être jugé que par ses pairs; le maréchal Ney est pair de France; la haute assemblée a seule juridiction sur lui. Le conseil de guerre fut réuni le 9 novembre et siégea deux jours. Berryer père développa longuement ses conclusions, avec la faconde qui donnait aux hommes de ce temps l'illusion de l'éloquence. « Mes yeux se fixent avec respect et avec admiration sur cette réunion vraiment auguste de grands personnages de l'État revêtus de pourpre militaire... Oubliant à leur aspect et les temps et le lieu, je me demande pourquoi sont réunis en aréopage ces sénateurs des camps. Je me crois transporté dans un temple consacré à la bravoure et ne puis m'expliquer encore quel est l'objet de cette belliqueuse assemblée... » Tout est sur ce ton. Comme le remarque M. Welschinger, le jeune Berryer, chargé l'année suivante de défendre Cambronne, devait inaugurer une autre éloquence avec ces belles paroles : « Le métier d'un roi n'est pas de relever les blessés du champ de bataille pour les porter à l'échafaud! » Ney rencontra un mot heureux, quand son avocat eut fini de plaider; se penchant

vers l'orateur, il lui dit avec admiration : « Quel dommage que vous n'ayez pas été militaire! Vous auriez eu une belle voix de commandement. »

Le déclinatoire de compétence ouvrait une porte commode aux maréchaux, vraiment trop embarrassés de condamner un camarade dont la plupart d'entre eux avaient imité l'exemple, avec plus d'adresse et moins de fracas. Ils s'empressèrent d'y passer. Le conseil déclara, à la majorité de cinq voix contre deux, qu'il était incompétent pour juger un pair de France. Ney et ses défenseurs augurèrent favorablement de ce premier succès. « Ah! monsieur Berryer, s'écria le maréchal, quel service vous m'avez rendu! Voyez-vous, ces b...-là m'auraient tué comme un lapin! » Il est malaisé de dire si l'inculpé avait raison de se féliciter. Au jugement des contemporains et de la plupart des historiens, si le conseil de guerre eût retenu la cause, une condamnation serait intervenue, mais avec un recours en grâce auquel le roi aurait fait droit. M. Welschinger partage cette façon de voir. Qui sait? Dans ces poitrines qui avaient tant de fois bravé la mort ensemble, les cœurs étaient séchés par l'âge, ulcérés par d'anciennes et cruelles jalousies. Plusieurs des juges du conseil de guerre siégèrent à la chambre des pairs, et ils ne signèrent pas de recours en grâce. Tout cela n'est pas

beau, quand on approfondit. Mieux vaut laisser aux frères d'armes d'Austerlitz et de Wagram le bénéfice d'une échappatoire qui les dispensa d'un fratricide.

La retraite prudente des juges militaires exaspéra l'opinion royaliste, qui la taxa de trahison : les *ultras* craignirent un instant que la victime leur échappât. Pour se représenter la fureur de haine qui pesait sur le bon sens de Louis XVIII et allait peser sur les pairs, il faut lire les témoignages rassemblés à poignées par M. Welschinger; il les emprunte à des observateurs peu suspects. Les *ultras* « étaient dans un véritable état de rage », dit Barante. On pourrait croire que Viel-Castel nous parle des tricoteuses du club des Jacobins, quand il écrit : — « Les femmes les plus douces, transformées en véritables furies, exprimaient, sans ménagement, sans scrupule, l'impatience sanguinaire dont elles étaient animées. Quelqu'un disait qu'il y avait une sorte de barbarie à prolonger, par de vaines temporisations, l'existence d'un homme dont le sort ne pouvait être douteux. — Eh bien! s'écria une de ces femmes, qu'on ne le fasse donc pas languir, et nous aussi!... » — Mêmes souvenirs chez Duvergier de Hauranne : — « Certaines femmes, à la seule pensée que Ney pouvait échapper à la mort, tombaient dans des accès de colère ou de

douleur qui faisaient frissonner. » — Et Benjamin Constant ajoute : — « Quelle férocité jusque dans les femmes! Les mots qu'elles ont trouvés possibles à prononcer me sont impossibles à écrire. »

La plus attristante déposition est encore celle de Vitrolles, alors secrétaire d'État. Il ne cache pas la pression exercée par les alliés. « Les choses en vinrent au point que le comte Pozzo di Borgo et d'autres ministres nous déclarèrent très formellement, de la part de leurs souverains, que s'il leur était démontré que nous ne pouvions pas punir ceux qui avaient si traîtreusement compromis la paix de l'Europe et mis la France à deux doigts de sa perte, ils prendraient le parti de se faire justice eux-mêmes; qu'ils enlèveraient, pour les conduire en Sibérie, ceux qui étaient notoirement connus pour avoir participé à ce grand attentat, et que si nous ne savions pas les mettre hors la loi, ils les mettraient au ban de l'Europe. »

On ne perdit point de temps. Quelques heures après le prononcé du jugement d'incompétence par le conseil de guerre, une ordonnance saisissait la Chambre des pairs du procès; le 11, à cinq heures du soir, le duc de Richelieu, qui venait de remplacer Talleyrand à la présidence du conseil, montait à la tribune du Luxembourg et lisait un discours dont on attribua la rédaction à M. Lainé.

M. Welschinger reproche sévèrement ce triste épisode au grand ministre de la Restauration; il relève surtout dans les paroles de Richelieu une phrase maladroite, trop vraie, hélas! « C'est même au nom de l'Europe que nous venons vous conjurer et vous requérir à la fois de juger le maréchal Ney. » — Si nous voulons être justes, n'oublions pas que ces mots, qui déchirent nos oreilles, sonnaient autrement à cette époque. En 1814, tous les partis s'étaient habitués à considérer les alliés comme des libérateurs. Les hommes d'État étrangers et les nôtres, Metternich, Nesselrode, Pozzo, Talleyrand, Richelieu, Vitrolles, convenaient en commun de notre politique intérieure; il s'était fait, entre ces citoyens de l'Europe, une fusion de vues et d'intérêts, incompréhensible pour le particularisme national qui a prévalu depuis eux.

Elle n'était pas imputable à la Restauration, mais bien plutôt au bouleversement du monde accompli par l'empire, quand il effaçait les anciennes limites et jetait les hommes de toute race dans le même creuset sanglant. Si nous voulons être justes, disons-nous que le voile de passion devait être bien épais, et les délicatesses de la conscience placées autrement que chez nous, pour que le noble caractère de Richelieu se soit prêté à un acte qui nous révolte. Combien d'autres,

hommes d'honneur et de courage comme lui, le suivirent avec tristesse, mais sans hésitation morale! Leurs mobiles sont parfois inintelligibles pour nous; ils n'eussent pas compris les nôtres. Beaucoup de condescendances qui nous paraissent vénielles, ils les eussent traitées de vilenies, et d'effroyables sacrilèges telles lois que nous discutons paisiblement. A mon sens, M. Welschinger n'a pas assez marqué l'écart entre nos façons de sentir et celles d'un temps à jamais disparu.

La Chambre des pairs montra peu de souci des formes judiciaires. Sur l'invitation des membres du cabinet, agissant comme ministère public, elle repoussa toutes les propositions qui tendaient à la constituer en haute cour, avec une procédure particulière et un règlement de circonstance. Elle ne changea rien à son mode habituel de délibération, ce qui fit dire à l'un des plus spirituels parmi les pairs que le maréchal allait être expédié comme un simple projet de loi. Le procureur général Bellart voulait qu'on en finît sur l'heure; l'impunité n'avait que trop duré, selon lui; il s'éleva contre les délais réclamés par les défenseurs pour une nouvelle information devant une juridiction nouvelle; il demanda à la Chambre de juger sans désemparer. Ce Bellart était une espèce de loup de justice, qui avait quelque peu

traîné dans la politique, assez habilement pour s'élever sous tous les régimes. Les passions réactionnaires du moment l'enflammaient; ajoutées à l'âpreté d'esprit qu'il tenait de sa charge, elles firent de ses réquisitoires un monument de férocité. La Chambre eut la pudeur de résister à cette impatience; elle commit le baron Séguier aux informations. C'étaient quelques jours de gagnés; tout ce qu'on pouvait attendre d'une assemblée prévenue, placée entre « l'ukase de M. le duc de Richelieu », comme l'appelait méchamment Talleyrand, les objurgations du procureur général, les déclamations furibondes de la Chambre des députés, où l'on tonnait contre les lenteurs du Luxembourg, et l'attente fiévreuse d'une société qui étourdissait les meilleurs esprits par l'unanimité de ses clameurs.

Le 21, jour de la première audience publique, le maréchal Ney fut extrait de la Conciergerie; avec un grand luxe de précautions, car la police du comte Anglès était affolée par la crainte d'un coup de main. On transféra le prisonnier dans l'appartement du Luxembourg qui devait être son dernier logis. Il y demeura sous la surveillance de quatre gardes du corps, déguisés en gendarmes et volontairement accourus pour ce service. La Chambre prit séance à dix heures, l'accusé fut introduit. On remarquait dans les tribunes le

prince Auguste de Prusse, le prince royal de Wurtemberg, M. de Metternich, M. de Goltz, des généraux russes et anglais en uniforme; ceux qui fuyaient depuis quinze ans devant le cheval de Ney venaient prendre leur revanche à bon marché. Le public respirait les atroces passions du moment; pendant qu'on distribuait le mémoire des avocats, Dupin remarqua un petit homme, tout voûté, chevalier de Saint-Louis, qui saisit une poignée de ces brochures et les déchira avec colère, comme pour anéantir la défense du prévenu. Les pairs siégeaient sous la présidence du chancelier Dambray. La pairie comptait à cette époque 214 membres; les absences, excuses et récusations avaient réduit le nombre des juges présents à 161. Les ministres prirent place sur le banc des commissaires du roi.

Le procureur général Bellart donna lecture de l'acte d'accusation, où il présentait les faits des 13 et 14 mars sous le jour le plus inexact, le plus défavorable au maréchal. Ney s'abstint de répondre, demandant d'abord pour ses défenseurs la liberté de développer leurs moyens préjudiciels. Berryer s'efforça de démontrer l'arbitraire et l'illégalité de la procédure adoptée, il sollicita une loi spéciale. Battu sur ce point, il réclama à l'audience suivante, le 23, un délai de huitaine pour la préparation de la défense et la citation

de quelques témoins à décharge. Malgré l'opposition furieuse de Bellart, la Chambre fit droit à cette requête et s'ajourna au 4 décembre.

Les avocats demandaient du temps, avec l'espoir d'arracher aux puissances alliées une déclaration de la plus haute importance pour la cause. Depuis l'arrestation de Ney, la maréchale multipliait les démarches et les suppliques en faveur de son mari. La malheureuse femme s'était vainement adressée au roi, à Talleyrand, à Fouché, à Richelieu, à toutes les influences qu'elle pouvait remuer; enfin, et quoi qu'il lui en coûtât, elle avait écrit aux ambassadeurs des puissances, à Wellington, au prince-régent d'Angleterre, pour prier les signataires étrangers de la convention du 3 juillet qu'ils voulussent bien donner une interprétation explicite de l'article 12.

Cette convention, relative à la capitulation de Paris, avait mis fin à la guerre; les commissaires du gouvernement provisoire y avaient introduit, les alliés avaient accepté l'article suivant : « Seront pareillement respectées les personnes et les propriétés particulières. Les habitants, et en général tous les individus qui se trouvent dans la capitale, continueront à jouir de leurs droits et libertés, *sans pouvoir être inquiétés ni recherchés en rien, relativement aux fonctions qu'ils occupent ou auraient occupées, à leur conduite et à leurs*

opinions politiques. » C'était en s'appuyant sur ces stipulations que Louis XVIII avait si noblement protesté contre l'entreprise de Blücher sur le pont d'Iéna. Ney était couvert par l'article 12, les ordonnances du 24 juillet avaient méconnu le pacte initial de la deuxième Restauration, disait la défense ; qu'elle obtînt seulement des contractants étrangers du 3 juillet une déclaration favorable à ses dires, et la tête du maréchal était garantie par cette même Europe au nom de qui on la demandait.

Les supplications de Mme de la Moskowa ne gagnèrent rien sur la réserve calculée des cabinets alliés; on lui fit des réponses polies, évasives ; celle de Wellington, l'arbitre souverain de nos destinées à ce moment, était empreinte d'une sécheresse toute britannique : elle fait peu d'honneur à l'heureux adversaire du vaincu de Waterloo.

Les débats du Luxembourg se rouvrirent au jour fixé et continuèrent sans interruption les 4, 5 et 6 décembre. Serré de près sur sa défection du 14 mars, le maréchal donna des explications qu'il résumait par ces mots : « Les événements ont été si rapides, une tempête si furieuse s'est formée sur ma tête, que, chacun m'abandonnant, chacun cherchant à se sauver à mes dépens et en me sacrifiant, j'ai été entraîné à l'action que vous

connaissez. » On entendit tous les témoins qui avaient joué un rôle en Franche-Comté à l'époque du retour de l'île d'Elbe. La déposition intéressante et dramatique fut celle de Bourmont; il se disculpa, il accabla le maréchal. Le long dialogue entre ces deux hommes est clairement exposé et justement apprécié dans le livre de M. Welschinger. A la fin, Bourmont ayant dit que le seul moyen de paralyser l'influence du maréchal eût été de le tuer : « Vous m'auriez rendu un grand service, s'écria Ney, et peut-être était-ce là votre devoir! »

Les avocats disputèrent sur la question de fait, pour écarter la préméditation, pour atténuer la responsabilité de leur client; mais, convaincus d'avance que la cause était perdue sur ce terrain, ils avaient décidé de porter tout l'effort de la défense sur les garanties consacrées par l'article 12 de la capitulation de Paris. Davout, ministre de la guerre du gouvernement provisoire, Guilleminot et Bondy, plénipotentiaires de ce gouvernement, vinrent déposer sur le sens qu'ils avaient entendu donner à cet article. Aux premiers mots qu'ils dirent, et sur les réquisitions de Bellart, le chancelier Dambray leur ferma la bouche; la Chambre, formée en comité secret, avait décidé de couper court à tout débat sur la convention du 3 juillet. Devant ce parti pris arbitraire, l'édifice

de la défense s'écroulait. Berryer et Dupin ne purent que protester avec indignation; Ney se leva une dernière fois et lut la courte déclaration qui finissait ainsi : « Je fais comme Moreau : j'en appelle à l'Europe et à la postérité ! »

A cinq heures du soir, le 6, on fit évacuer la salle, pour procéder à la délibération du jugement et au vote nominal sur les conclusions. Les pairs de France qui avaient fait partie de la Convention — il y en avait — durent se rappeler, toutes proportions gardées, l'appel des votants à la tribune dans la nuit du 19 janvier 1793. Sur les 161 membres présents, 160 répondirent « oui » à la question de culpabilité; trois pairs, Lanjuinais, d'Aligre et Richebourg, ajoutèrent cette restriction : « couvert par la capitulation de Paris. »

Un seul « non » se fit entendre, accueilli par la Chambre avec stupeur, et aussitôt expliqué par ces paroles infiniment justes : « Il est des événements qui, par leur nature et leur portée, dépassent la justice humaine, tout en restant très coupables devant Dieu et devant les hommes. » Cette leçon de courage et de haute sagesse venait du plus jeune des pairs, qui n'avait pris séance que le 4 décembre, date où il atteignait l'âge requis pour délibérer. C'était Victor de Broglie.

On vota ensuite sur l'application de la peine : 139 voix se prononcèrent pour la peine capitale

sans recours, 17 pour la déportation; 5 s'abstinrent, en recommandant le condamné à la clémence du roi. Cinq maréchaux, quatorze généraux avaient voté la mort. Entre minuit et deux heures du matin, les pairs de la monarchie signèrent l'arrêt, sans que l'ironie terrible du formulaire retînt leurs mains; il invoquait les lois de brumaire an V, il disait : « L'exécution aura lieu dans la forme prescrite par le décret du 12 mai 1793. » — Pourtant, on lit au bas de cette pièce la grande signature de Chateaubriand; on y lit beaucoup d'autres noms qui furent portés par des gens de cœur et d'honneur. Répétons-le encore une fois : nous devons déplorer l'entraînement de ces hommes, nous pouvons condamner leur acte; nous n'avons pas le droit de condamner leurs consciences, parce qu'il nous est impossible de nous replacer dans leur état d'esprit.

L'arrêt fut exécuté quelques heures après avoir été rendu, dans cette avenue de l'Observatoire où le héros s'est redressé plus tard sous le ciseau de Rude. Je ne m'arrête pas sur une scène que les *Souvenirs* du comte de Rochechouart ont remise récemment dans toutes les mémoires. M. Welschinger la reproduit d'après le récit émouvant de l'émigré. On sait comment cet officier, chargé de présider à la douloureuse besogne, rend témoignage à l'attitude du maréchal. Elle n'avait pas

eu à l'audience tout le relief que ses accusateurs pouvaient appréhender; Ney se retrouva beau soldat devant les balles.

Tandis que son cadavre subissait l'outrage de l'Anglais qui le franchissait à cheval, tandis qu'il arrachait à un autre étranger cette réflexion trop justifiée : « Les Français agissent comme s'il n'y avait ni histoire ni postérité », — la maréchale arrosait de ses larmes l'antichambre du roi, où elle était venue solliciter une audience suprême. Elle avait eu le matin une courte entrevue avec son mari, elle lui avait amené ses quatre enfants: un espoir obstiné dans la clémence royale la soutenait encore. A neuf heures et demie, le duc de Duras sortit du cabinet; il s'inclina profondément, avec ces mots : « Madame, l'audience que vous réclamez serait maintenant sans objet. »

L'exécution de cette illustre victime n'échauffa pas d'abord l'opinion autant qu'on aurait pu le croire. Le spectre allait grandir peu à peu, inquiétant la Restauration; il devait reparaître quinze ans après et pousser plus d'un combattant aux barricades. Chez les royalistes, la passion satisfaite fit place à la stupeur, à une gène triste. Pour connaître le sentiment des contemporains, il faut détacher des *Souvenirs* du feu comte d'Haussonville une page d'une extraordinaire intensité de

vie; je la signale à M. Welschinger; elle résume le sujet qu'il a si bien traité.

« Quand je cherche dans ma mémoire d'enfant les souvenirs qui se rattachent aux événements de cette époque, je ne retrouve plus, à l'état bien vague, que celui de la très douloureuse et très solennelle impression reçue le soir du jour de la condamnation à mort du maréchal Ney... Je vois encore d'ici l'air d'abattement et les gestes consternés avec lesquels mon père, revenant tard de la Chambre des pairs, racontait à sa femme épouvantée les détails du lamentable procès, et comment, le matin même, il avait reçu la visite de la maréchale en pleurs, qui lui avait dit : « Ah! monsieur d'Haussonville, vous qui connaissez le maréchal, vous savez bien que, malgré son courage, en dépit de toutes ses victoires, au fond, ce n'a jamais été qu'un homme faible et un enfant. Il n'a pas eu la conscience de ce qu'il a fait, ah! vous le savez bien, n'est-ce pas? » Telle était en effet la conviction de mon père. Il avait, comme la plupart de ses collègues, condamné le maréchal parce que les faits de haute trahison étaient trop patents; mais, comme eux, il avait espéré que, le jugement une fois rendu, le roi Louis XVIII lui ferait grâce. Maintenant, d'après quelques mots échappés aux ministres, il en doutait. Je ne saurais rendre l'impression de désespoir que,

assis à leurs pieds, sur un tabouret, et oublié par eux au milieu de leur trouble, j'ai vue en ce moment sur les visages de mon père et de ma mère; le souvenir en est resté profondément gravé dans ma mémoire, et je me sentais presque aussi ému. La pièce, devenue progressivement obscure, dans laquelle mes parents se tenaient, donnait sur un petit jardin qui bordait la rue de Suresnes. Un orgue était venu s'établir sous les fenêtres; il jouait en ce moment un air mélancolique... »

Je me suis plu à recommander un ouvrage qui fera réfléchir sur l'absurde chose qu'est un procès politique. On ne jugerait jamais les litiges de cette nature, si l'on se rappelait la pensée de Pascal : — « Le droit a ses époques. L'entrée de Saturne au Lion nous marque l'origine d'un tel crime... » — Ce qu'il dit là est surtout vrai pour le temps des révolutions. A l'époque dont nous nous sommes occupés, on vit passer en quinze mois quatre gouvernements, sans compter les provisoires : ils furent servis par les mêmes personnes, les mêmes soldats. Qui marquera l'heure précise où la fidélité pouvait défaillir, devait renaître? Et n'oublions pas que le devoir tel que l'entendait l'ancien régime, l'attachement exclusif au souverain, primait encore dans beaucoup de cœurs la notion abstraite de patrie; c'était l'excuse très valable des émigrés; n'en serait-ce pas une

pour ces créatures de Napoléon qui lui devaient tout? Mettons-nous à la place et dans les perplexités d'un Ney, d'un Labédoyère; la correction risquait de s'appeler pour eux ingratitude; le scrupule de légalité, manque de foi et de générosité... Dans ce dérèglement universel, chaque cœur avait sa règle.

Même en des temps moins incertains, les procès politiques, — et j'ajouterai : sociaux, — blesseront toujours notre instinct du juste. Je crois qu'on en peut voir la raison. La justice est une machine de précision; quand on la met en branle, vis-à-vis d'une transgression bien établie et d'un texte de loi, elle fonctionne automatiquement, en quelque sorte. Si on lui livre un mal particulier, imputable à un seul ou à quelques individus, notre équité naturelle est satisfaite, parce que toute la quantité connue de ce mal tient dans le plateau de la balance et l'infléchit comme il convient. S'agit-il au contraire d'un de ces actes dont une fraction considérable du corps social est coupable ou complice? Notre équité se révolte, quoique la justice fonctionne exactement, parce qu'elle fonctionne partiellement, parce qu'il n'entre dans le plateau trop étroit de la balance qu'une minime quantité du mal notoire. Le jeu de la justice, irréprochable en lui-même, nous apparaît alors comme une loterie, il ressemble trop au

procédé barbare des anciens, quand ils décimaient une troupe prise en faute.

Puisqu'il faut bien que les gouvernements établis se défendent, ce ne serait pas un si grand paradoxe de dire hardiment : Ney fusillé par l'ordre direct et personnel du souverain, cela vaudrait encore mieux que Ney jugé par une cour régulière; il y aurait dans le monde un acte arbitraire de plus sur la conscience d'un homme, il n'y aurait pas ébranlement et destruction de la notion si nécessaire de justice. — Toutes les causes politiques et sociales tombent sous la définition de Victor de Broglie que j'ai citée plus haut : « par leur nature et leur portée, elles dépassent la justice humaine. » — Puissent les gouvernements se pénétrer de cette sage parole; et si les passions la leur font oublier, puisse chacun de nous retrouver, pour leur résister, le courage de l'homme qui la soutint avec une si belle fermeté!

QUELQUES

LETTRES D'AUTREFOIS[1]

On parcourt une galerie de tableaux; on s'arrête quelques instants devant les portraits des personnages fameux, princes, capitaines, politiques, acteurs en vedette qui jouèrent un rôle dans l'histoire; soudain le regard découvre sur la cimaise une toile aux tons amortis, une figure de femme d'un charme discret; elle a peu ou point d'histoire, elle donne à deviner le secret de sa grâce triste dans un fond de mystère; une oubliée des grands bonheurs, sans doute : ils ne la touchèrent pas, son front ne porte point leur signe radieux; elle intéresse par un je ne sais

1. *Lettres de la duchesse de Broglie, 1814-1838*; 1 vol. in-18, Paris, 1896. — *Souvenirs du baron de Barante, 1782-1866*; 5 vol. in-8.

quoi d'intime et d'inachevé, comme les pâles plantes qui ont vécu dans les lieux d'ombre, sans connaître jamais la joie du plein soleil. On s'attarde auprès de ce cadre, il usurpe et retient l'attention qu'on apportait aux personnages notables; quand le visiteur sort de la galerie, c'est l'image de l'inconnue qui demeure dans ses yeux et fixe son souvenir.

Nous emportions une impression toute pareille de la lecture des correspondances publiées par M. Claude de Barante dans les *Souvenirs* de son grand-père. Correspondances de haute marque, signées de Serre, Talleyrand, Royer-Collard, Guizot, Molé, Rémusat; c'est imposant comme une rangée de bustes dans une antichambre de l'Institut. On allait passer avec respect; un profil de femme apparaît, il se précise dans quelques billets, épars entre les graves épanchements de ces hommes illustres, qui honorèrent la France plus qu'ils ne la divertirent. Le lecteur s'habitue à ce visage, s'y attache, le cherche bientôt de préférence aux autres; et les gens plus pressés que révérencieux finissent par sauter les lettres où les doctrinaires ont mis leur esprit, pour courir tout droit aux billets où se révèle l'âme d'Albertine de Staël, duchesse de Broglie.

Ce sentiment général a sans doute décidé la publication du petit volume de lettres que le fils

de cette aimable femme nous offre aujourd'hui. L'écueil était d'appuyer sur une ombre; un choix fait avec discrétion nous permet seulement d'entrevoir la figure; et c'était mieux de lui laisser ainsi son air de passer dans une vie qui fut brève, maintenue à l'arrière-plan par la gloire maternelle, par l'activité publique des hommes dont elle portait le nom, par le chagrin qui l'inclina de bonne heure sur une tombe, la détacha de toutes les choses terrestres, sauf de ses devoirs, et la tourna tout entière vers les espérances du ciel. On forcerait maladroitement la note, à propos d'un esprit mesuré qui ne forçait rien, si l'on disait que ce recueil introduit un nouvel écrivain dans notre littérature épistolaire; mais les Sévigné sont rares, on ne leur rend pas visite tous les jours; c'est encore une bonne fortune d'écouter pendant quelques heures l'expression juste d'une pensée intéressante.

I

Née en 1797, de cet ouragan qui fut Mme de Staël, la future duchesse de Broglie grandit sur les routes de l'exil et dans la retraite de Coppet. On pouvait attendre un développement précoce de l'intelligence chez des enfants élevés dans cette

serre chaude de l'esprit; mais qu'ils sortissent avec un naturel paisible d'un « intérieur de famille passionné, ardent, tumultueux », — c'est Victor de Broglie qui le définit ainsi dans ses *Souvenirs*, — cela ne peut s'expliquer que par la loi des contrastes et par une réaction d'accablement. Je viens de parcourir les trois volumes où lady Blennerhasset essaie de suivre dans le détail la vie de Mme de Staël. Ils nous laissent une admiration voisine de la terreur pour cette intarissable prodigalité d'idées et de sentiments, pour cette véhémence de tout l'être qui disputa vraiment à Napoléon, pendant vingt ans, le privilège d'éblouir et de fatiguer l'Europe; au moins tout ce qui pensait en Europe. On comprend l'hommage significatif que rendirent à Corinne les bons Allemands de Weimar, quand elle y alla voir Gœthe et Schiller : quelques jours après son arrivée, tous ces grands hommes étaient malades, mis sur le flanc par le passage du typhon, par « cette perpétuelle tension d'esprit » dont parlait avec effroi Charlotte Schiller. Ceci soit dit sans ironie. Il faut admirer sur toutes choses le don divin, la puissance de vie. Si l'on ajoute aux livres de Mme de Staël sa dépense quotidienne de sève, on demeure émerveillé d'une opulence de vie qui fut rarement égalée; abasourdi aussi, comme le voyageur transporté dans la forêt de

Ceylan; et, comme lui, on se dit qu'il fera bon respirer, au retour, le faible arome des violettes tapies sous nos maigres bois.

Cette personne incomparable trouvait le temps d'être mère et de diriger l'éducation de ses enfants; avec un abandon de cœur contagieux, avec une haute sagesse, car elle ne cessait de les prémunir contre l'excès d'imagination qui ne lui avait pas donné le bonheur, contre les agitations de la politique qui avaient empoisonné sa vie. Ses enfants lui gardèrent une tendre vénération; la fille, si différente d'humeur, parlera toujours de sa mère avec plus d'amour encore que de fierté.

Toute belle de visage et d'âme, telle que nous la montrent le portrait de Gérard et la Correspondance, riche, accomplie, mêlée de bonne heure à ce qu'il y avait de plus qualifié dans la société européenne, la petite-fille de M. Necker ne pouvait manquer de faire un grand établissement. Sur ses dix-sept ans, en 1814, elle fut recherchée par le duc Victor de Broglie.

Il s'est peint au naturel dans le premier volume de ses *Souvenirs* : esprit sérieux et concentré, détaché par son sens critique des choses qu'il observait et de celles mêmes qu'il faisait. Il faisait de la politique, comme un mineur extrait du charbon, parce qu'il est né sur le bord du puits

de mine; son opposition de modéré mécontent l'occupa sans le passionner, sous la Restauration, et il semble que la prise du pouvoir ne lui fit ensuite qu'un médiocre plaisir. Il avait servi l'empereur sans attachement, il allait servir sans illusion des expédients auxquels ne croyait guère le républicain de raison qu'il était tout au fond. — « Mes sentiments étaient sains, mes intentions droites, mes opinions sensées... J'appartenais de cœur et de conviction à la société nouvelle, je croyais très sincèrement à ses progrès indéfinis; tout en détestant l'état révolutionnaire, les désordres qu'il entraîne et les crimes qui le souillent, je regardais la Révolution française prise *in globo* comme une crise inévitable et salutaire. En politique, je regardais le gouvernement des États-Unis comme l'avenir des nations civilisées, et la monarchie anglaise comme le gouvernement du temps présent; je haïssais le despotisme et ne voyais dans la monarchie administrative qu'un état de transition. »

On a vu plus haut, par l'attitude de Victor de Broglie dans le procès du maréchal Ney, comment une résistance de la conscience pouvait changer son détachement habituel en résolution inébranlable. — Dans le monde, on le jugeait distrait, sauvage. Mme de Staël lui prêchait la sociabilité, et elle-même, peu endurante, passait sa

plume au travers du premier discours que lui soumettait son gendre, parce qu'elle n'avait pas bien compris.

Retardé jusqu'en 1816, le mariage se fit en Italie, dans cette dolente ville de Pise où M. de Rocca se mourait. Bonheur sans emportement, semble-t-il, union calme et sérieuse, comme cette bible anglaise que la jeune protestante donnait le jour des noces à son époux. Union solide et durable; quand la mort l'eut rompue, M. de Broglie, si fermé sur les choses de son cœur, ne put retenir les gémissements profonds qu'on entend dans ses lettres à Guillaume Schlegel : « Nul n'est plus à plaindre que moi... Ce qui reste de la vie est décoloré et solennel... »

L'existence de la jeune femme se partagea d'abord entre Paris et Coppet. Presque toutes ses lettres sont datées de la maison célèbre qui avait remplacé Ferney comme but de pèlerinage européen; car c'est un singulier hasard que l'Europe soit venue, pendant plus d'un demi-siècle, chercher l'esprit français aux portes de Genève. — On connaîtrait mal une plante si l'on négligeait de regarder le terrain qui l'a nourrie. Le château de Coppet traduit en apparences sensibles une certaine physionomie morale; il en passe quelque chose aux enfants qui ont grandi entre ses murs. D'abord, il est au pays de Genève; et dans la

forte lignée de M. Necker, à travers ses fortunes si diverses, si brillantes, après des métamorphoses nombreuses, au sommet de la société française et en plein triomphe parisien, tous gardèrent longtemps comme un secret rappel de l'esprit et du cœur vers le sévère berceau. Ce signe originel fut particulièrement marqué chez la sérieuse et pieuse duchesse de Broglie.

Le trait caractéristique de Coppet, c'est d'être un paysage d'idées, si je puis dire, au milieu des paysages de formes et de couleurs qui l'environnent. Coppet s'abstrait comme un pur cerveau dans cette nature voluptueuse. Il la complète d'ailleurs, il y met le sceau de l'intelligence et de la volonté humaines, et cette voix d'un passé mémorable sans laquelle les plus beaux lieux sont muets. De toutes les autres demeures, sur le pourtour du Léman, on regarde; là, on pense. Ces demeures et leurs jardins se disputent chaque échappée de vue sur le lac enchanté. Elles s'en rapprochent, avides de baigner davantage dans ces eaux saturées de soleil, curieuses d'en embrasser un plus large pan, désireuses d'être frôlées par la caresse des hautes voiles conjuguées : ailes doubles qui semblent arrachées à de grands oiseaux de songe, quand elles rapportent au crépuscule de la lumière attardée sur leur blancheur. Seul, le château de Coppet ignore

le lac qu'il regarde à peine et dont il cache la vue à son parc, rejeté vers le nord. La nature tentatrice est consignée à la porte de l'atelier intellectuel : cette conseillère de rêves distrairait de penser.

L'écrivain le mieux qualifié pour parler de Coppet, le petit-fils de la duchesse de Broglie, a résumé dans un mot très juste l'âme abstraite du lieu : « Deux grandes allées droites, derniers vestiges d'un parterre à la française, disent que ce parc a été dessiné dans un temps *où l'on ne regardait point autour de soi*, et où l'on cherchait surtout dans la promenade le plaisir de la conversation à l'ombre. » Et M. d'Haussonville traduit aussi notre impression à tous, quand il ajoute : « Lorsque, les yeux encore éblouis ou charmés, on pénètre dans la cour intérieure, silencieuse et sombre, lorsqu'on franchit surtout le seuil de la maison dont quelques pièces conservent intacte l'empreinte du passé et semblent prêtes à recevoir leurs hôtes d'autrefois, on ne saurait refuser à cette vieille demeure, comme aux souvenirs qu'elle rappelle, le charme et la mélancolique grandeur des choses qui ne sont plus. » — Cette impression, Mme de Broglie l'a rendue dans une phrase définitive : « Il semble qu'on entende le bruit du temps à Coppet. »

On ne s'étonnera pas que le sentiment de la

nature ait été peu développé chez une enfant sortie de cette maison, élevée par une mère qui disait à Fauriel : « Vous en êtes encore au préjugé de la campagne! » Venue du pays de Rousseau, en pleine aurore du romantisme, la jeune femme voit la nature avec des yeux du XVIIe siècle. Rencontre-t-on dans ses lettres quelques brèves indications sur les lieux qu'elle habite ou parcourt, c'est encore la vision distraite et le style incolore des contemporaines de Louis XIV. Même retard de la sensibilité pittoresque, même survivance de l'indifférence du grand siècle chez les remueurs d'idées qui entourent Mme de Broglie, chez les correspondants affairés de M. de Barante. Un mot est significatif, dans une lettre de la duchesse écrite de Fribourg : elle admire le pont aérien, elle pense à M. Guizot « M. Guizot triompherait ici, car vraiment l'homme a l'air d'avoir mis le grappin sur la nature. » — Le coup de volonté de l'homme, c'est bien ce qui frapperait M. Guizot dans un paysage; et ce qui aurait frappé Bossuet, s'il eût vu le pont de Fribourg. — Comme ses guides intellectuels, Mme de Broglie réservera toutes les curiosités de son regard pour la société; jusqu'au moment prochain où elle se repliera dans son âme.

La société l'attendait à Paris. Jetée d'emblée dans la compagnie sévère des amis politiques de

son mari, elle ne se mêla que très modérément au mouvement mondain des premières années de la Restauration. Elle était pourtant au bal costumé de Mme Greffulhe, l'avant-veille de l'assassinat du duc de Berry. « J'avais un costume égyptien qui m'allait fort bien. » Mme Greffulhe donnait à danser dans sa maison de la barrière de Clichy, là où pirouettent aujourd'hui les égyptiennes du Moulin-Rouge; elle jouait de malheur avec les catastrophes publiques, on eût dit que ses fêtes les attiraient. Victor de Bloglie pouvait raconter à sa femme, comme il l'a raconté dans ses *Souvenirs*, le bal masqué du 2 mars 1815, et comment la nouvelle du débarquement au golfe Jouan interrompit le manège de Mme Récamier, qui se servait de lui pour tourmenter simultanément Benjamin Constant et Auguste de Forbin.

Ces échappées sur les plaisirs de la société sont rares dans les *Lettres*; ayant tout pour plaire dans le monde, la duchesse de Broglie ne s'y plaisait guère; elle en sentait déjà le vide, elle écrivait à cette époque : « Je sors peu, je veux éviter les disputes, et puis je ne peux dire à quel point le mépris du monde a crû dans mon âme... Il y a je ne sais quoi de si inflexible dans l'insouciance de ce pays-ci; il y a quelque chose de si dur dans cette légèreté qui ne laisse pas une demi-pensée à la pitié, à l'humanité, que je ressens ce que dit

Werther : qu'il croyait serrer une main de bois, chaque fois qu'il serrait la main d'un homme du monde. Il nous faut une révolution dans l'intérieur de nos âmes pour nous rendre capables de la liberté, car je suis bien sûre que tant que nous resterons les mêmes, aucune révolution politique ne nous y conduira. » Elle dira avec finesse, un peu plus tard : « Le bonheur est sérieux; l'amusement de la société se compose des chagrins de tout le monde et du besoin de les secouer. »

Elle s'appliquait de préférence à suivre les travaux de son mari, alors même que la matière en était médiocrement engageante pour une jeune imagination. « Victor travaille à force à un article sur la peine de mort qu'il vous destine, et qui, à ce qu'il me semble, sera bien distingué... Victor achève son travail sur les peines infamantes... » Les lettres des premières années sont un peu alourdies par le souci exclusif de la politique, par ces détails de cuisine parlementaire qui n'intéressent guère à distance. Il y a quelque monotonie dans l'imprécation perpétuelle contre les *ultras*; Mme de Broglie en rappellera plus tard, quand l'expérience et une vraie souffrance lui auront montré la vanité des chagrins qu'elle se forgeait avec la chose publique.

Elle ne prendra plus feu contre M. Trinque-

laguex. En 1820, la jeune duchesse — elle avait alors vingt-trois ans — arrivait aux eaux de Cauterets, dans ces Pyrénées qui n'étaient pas encore banales. On attend de ses premières lettres quelque marque d'enchantement, quelque vive impression du pittoresque des lieux; rien de pareil; l'âme est toute concentrée dans ces lignes, les seules vibrantes : « S'il est vrai, comme on le dit, que l'on envoie M. Trinquelaguex présider le collège électoral, cela mettra le feu. Mais quoi que je voie, je ne puis croire à une semblable infamie. Ah! M. de Serre! M. de Serre! De quoi n'est-il pas capable à présent! J'ai un chagrin indicible sur lui, chère Sophie [1]. » Nous sourions; et le nom de ce président de collège prend pour le lecteur une valeur symbolique; il le faut retenir comme une bonne leçon. Dès qu'on s'échauffe sur ces accidents, on en arrive à ne plus voir qu'un Trinquelaguex devant le Canigou. Nous avons tous nos Trinquelaguex, nous leur prêtons de l'importance; quelques années passent; la génération suivante sourit de nos colères ridicules à propos d'une énigme, elle se demande qui pouvait bien être cet infâme inconnu [2].

1. Mme Anisson du Perron.

2. L'adversaire politique dont Mme de Broglie estropie ainsi le nom était un fort honnête gentilhomme du Comtat, M. de Trinquelague.

Cette petite débauche de politique avait plus d'une excuse. D'abord Mme de Broglie aurait pu alléguer, comme toutes ses contemporaines, le spirituel argument décoché par Mme de Condorcet à Bonaparte, un jour que celui-ci disait à la veuve du philosophe : « Je n'aime pas que les femmes se mêlent de politique. — Vous avez raison, général; mais dans un pays où on leur coupe la tête, il est naturel qu'elles aient envie de savoir pourquoi. » — La duchesse n'en demandait pas si long : elle subissait la fatalité de son milieu; et la nécessité de s'intéresser à ce qui faisait la préoccupation unique de son entourage lui apparaissait sans doute comme une forme du devoir. Le cœur n'y était guère; ou du moins, il n'y fut pas longtemps. Parfois, dans le calme de Coppet, elle demande grâce; écoutez comme elle y devient raisonnable, et bon juge, avec un grain de satire, des agitations vaines de ses amis :

Je me représente tristement notre hiver; ce qui m'ennuie le plus, ce sont les espérances et les crédulités badaudes que nous reprendrons quinze jours après notre arrivée; il y aura encore des gens qui s'en iront dans un coin de la chambre pour se dire ce que tout le monde sait, des dîners où l'on se répétera ce qu'il faudrait dire si l'on avait le moyen et le courage de parler, ce qu'il faudrait faire si l'on avait la puissance et l'envie de le faire; tout cela m'ennuie d'avance. Ne faudrait-il pas tâcher de tourner sa pensée vers d'autres objets, tout en restant toujours à son poste pour faire son devoir avec fermeté? La politique

dépasse l'intérêt de la conversation, elle est trop âpre entre avis différents, trop monotone entre gens qui pensent de même ; quand une fois un sujet devient trop intime et trop pénible, la conversation est faite pour en distraire et non pour y ramener toujours : mon goût serait d'en beaucoup moins parler et de rafraîchir l'âme par d'autres pensées ; peut-être en sentirait-on plus tôt et plus juste, car, en vérité, le pays a dépensé son énergie en paroles, et peut-être que si on le force au silence, cela lui sera utile sous ce rapport en lui redonnant du ton pour en parler encore.

Pauvre femme, qui voulait enlever à des fumeurs d'opium leur poison ! Jusque dans son asile de Coppet, on voit se profiler derrière elle, comme les sommets des Alpes à l'horizon, ces cimes majestueuses et froides, Royer-Collard, Guizot, Molé... toute la chaîne des glaciers. La jeune duchesse démériterait de leur amitié si elle ne les entretenait pas de ce qui les passionne ; elle doit faire effort pour se hausser sur les sommets. Nous faisons comme elle, nous abordons ces pics sublimes, certains d'y trouver la sérénité des hautes régions : l'air devient rare, courage ! les grandes vues vont se découvrir ; nous voici sur la crête... Seigneur ! Il n'y est bruit que des Trinquelaguex !

Il faut lire courageusement la volumineuse correspondance recueillie par M. de Barante ; il faut la lire pour juger l'attitude et la portée du regard de la haute fronde libérale sous la Restauration. On reste stupéfait de l'étroitesse du cercle

où tournaient, avec un mouvement d'automates et de monomanes, les grands chevaux de bataille du manège doctrinaire. C'est l'ancienne intrigue de cour transportée dans l'enceinte du parlement. Ils réduisent à une partie d'échecs, avec des intérêts personnels pour enjeu, l'art de la politique, l'art de deviner les grands besoins d'une nation et de conduire cette nation à l'hégémonie du monde. Hostiles à la tentative des royalistes qui espéraient ressusciter le passé, effrayés par les conséquences logiques du terrible mouvement révolutionnaire, ils rêvent de médiocres compromis, ils passent leur vie à dessiner la tente étrangère qu'ils voudraient fixer sur notre sol, qu'ils confondent avec l'établissement original et solide du peuple anglais.

Cette tente est déjà plantée, autant que faire se peut; ils se refusent à la reconnaître, aussi longtemps qu'ils n'y sont pas maîtres. Leur opposition dénigrante et impuissante parle beaucoup, ose peu. Inintelligents de tout ce qui relevait la France aux yeux de l'Europe : congrès de Vérone, guerre d'Espagne, expédition d'Alger, ils blâment les heureux efforts qu'ils n'ont pas conseillés. Ils n'ont que des critiques pour ce bon serviteur, le duc de Richelieu ; que des risées pour ce grand voyant, Chateaubriand. C'est un libéral pourtant, mais les doctrinaires ne peuvent s'entendre avec

lui : on lui parle politique parlementaire, il répond histoire de France.

M. de Vandœuvre, un ami du baron de Barante, nous donne l'opinion commune de cette société sur Chateaubriand : c'est l'opinion qu'elle aura dix ans plus tard de Lamartine. « Il y a toujours un sourire sur les lèvres quand on parle de M. de Chateaubriand comme homme politique; la France semble ne pouvoir le prendre au sérieux; il y a quelque chose qui lui dit que ce n'est pas encore là son homme. » Et M. de Vandœuvre passe aux objets sérieux : il parle de la réunion Agier. Il a souri de Chateaubriand, il se croit très fort. Si cette méfiance instinctive leur était inspirée par leur intérêt, ils n'avaient pas tort. On rencontre dans la Correspondance quelques billets de Chateaubriand; ils donnent le *la*, ils font paraître le reste si pauvre de fond et de forme! C'est la trompette du jugement qui éclate soudain dans la conversation du canapé : *tuba mirum spargens sonum*.

Je n'oublie pas que ces hommes étaient pour la plupart des esprits distingués, — c'est leur mot de reconnaissance, l'adjectif qui revient sans cesse sous leur plume, — et que plusieurs s'honoraient par d'excellents travaux, dès qu'ils s'arrachaient à leur idée fixe. Mais on comprend dans leur compagnie la vérité profonde du cri

qui échappait à Mme Necker, au jour de ses désillusions politiques : « Qu'on juge mal, quand on a passé sa vie avec des hommes distingués! » Je n'oublie pas que l'un d'eux au moins, Guizot, avait par devers lui des titres de gloire solides, et que la plus pure lumière spirituelle devait rayonner dans la vieillesse de cette âme rassérénée. Faisons la plus large part aux mérites des doctrinaires; à tout homme de notre temps qui lira leur correspondance avec M. de Barante, leur politique sous la Restauration apparaîtra mesquine, inféconde, aigre bruit d'une bise glacée. Ils justifiaient d'avance la cruelle peinture d'Alfred de Vigny, qui montra plus tard dans les *Oracles* ces « maîtres en longs discours »,

> L'œil fixe, lèvre ouverte et la main étendue,
> Cherchant encor dans l'air leur parole perdue,
> Et s'évanouissant sitôt qu'ils sont touchés.

II

La douce et pieuse femme qui tenait leur parti épousa d'abord les passions de ses amis : on la voit, dans la Correspondance, essayant de se monter à leur diapason, fulminant contre les *ultras*; peu à peu, elle se laissa envahir par un

triste dégoût et par une appréhension constante devant ces vilains jeux du cirque. Je cite au hasard, dans les lettres de ces années.

1819. Le pouvoir en est venu à ce point que c'est insulter quelqu'un que de le lui offrir... — 1820. On ne peut se lier avec personne, pas avec les gens qui détruisent, cela va sans dire, et pas non plus avec les gens qui veulent conserver, parce qu'ils emploient des moyens bêtes et mauvais... La haine entre les partis est montée plus haut que vous ne l'aviez jamais vue : la manière insultante et dédaigneuse avec laquelle les membres du côté droit ont écouté les injures et les dangers de leurs collègues a fait naître dans ceux-ci une rage bien difficile à détruire et qui n'attend que le moment de l'explosion pour s'exhaler... Il est impossible de s'allier avec les passions, avides ou factieuses, corrompues ou féroces, que l'on voit de tous les côtés... — 1821. A la Chambre des députés, c'est une averse de fureurs, et chacun dit que cela ne peut pas durer, et qu'il ne faut qu'un mot pour transformer la guerre de paroles en une guerre de faits... — 1822. Notre gouvernement ne va ni à l'âme ni au cœur de personne, et les opposants non plus...

Voilà des vues bien noires et des mots bien forts. Les sages y trouveront deux consolations. — Eh quoi ! la Restauration, on nous l'avait toujours enseigné, fut l'âge d'or du régime parlementaire; cet arbuste d'acclimatation difficile donna ses meilleurs fruits durant ces courts instants. Une personne délicate le regarde croître : du premier coup, elle épuise le vocabulaire pour flétrir la jeune floraison qu'on oppose à notre pourriture. « Haines, rage, averse de fureurs,

passions corrompues ou féroces... » Quels mots emploierons-nous donc, nous qui sommes certains d'assister à l'abomination de la désolation? Les gens d'autrefois, dont on nous proposait l'exemple comme un reproche, nous disputeraient-ils le privilège de voir les plus vilaines choses du monde? Déjà, avant le régime parlementaire, un duc de Saint-Simon violentait la langue pour dire toute son horreur devant les manœuvres de l'Œil-de-Bœuf; un Voltaire qualifiait des mêmes termes les parlements, les anciens; bref, l'homme de tous les temps flatte son orgueil secret en se persuadant qu'il touche le fond des calamités humaines. Ne décourageons pas nos neveux, qui auront même prétention à leur tour; laissons-leur quelques ressources intactes dans le dictionnaire pour stigmatiser des maux qu'ils croiront sans précédent.

Seconde consolation : les parlementaires de 1820, les doctrinaires tout au moins, étaient plus malheureux que nous en un point. La politique les poursuivait et ils la poursuivaient partout, dans les salons, dans les boudoirs, dans les lettres d'une amie. Ils avaient leur vice plus profondément chevillé dans le cœur. De nos jours, quand les ouvriers de ce service public ont fait leur besogne quotidienne et retiré leurs bottes professionnelles, il est très rare qu'on les entretienne

de leur pénible métier dans les maisons où ils sont reçus ; s'ils s'avisaient d'en parler eux-mêmes, autrement qu'en passant, on leur en témoignerait quelque ennui ; ils se feraient vite rappeler au respect des convenances par la maîtresse de maison. C'est un gain positif que nous devons au progrès des mœurs.

On serait porté à croire que le mouvement littéraire de la Restauration offrait un dérivatif à ces politiques. Ce qui surgit à distance au premier plan de cette époque, n'est-ce pas la magnifique rénovation de poésie, d'art, d'histoire qui remplaçait la gloire militaire de l'Empire et en donnait presque la contre-valeur? La correspondance des amis de M. de Barante nous réservait à cet égard un vif étonnement : sauf pour les travaux historiques où ils prenaient intérêt, parce que plusieurs d'entre eux y participaient, l'incuriosité de ces hommes distingués passe toute attente, ils n'aperçoivent pas l'éclosion qui se fait autour d'eux. Nous n'en connaîtrions presque rien, si nous n'avions sur la Restauration et sur le gouvernement de Juillet d'autre document que ces cinq volumes de lettres. Il y est beaucoup parlé de l'*Histoire des ducs de Bourgogne*, naturellement, et un peu de Walter Scott, dont cette société raffolait : c'est là pour eux tout le bilan du romantisme.

Aussi chercherait-on vainement dans les impressions de Mme de Broglie le reflet d'une aube qui n'a pas lui, semble-t-il, dans l'atmosphère où elle vivait. Seul, Lamartine attira son attention. En 1820, quelques mots pour mentionner le lever de l'astre : « Il n'y a guère d'événements, excepté *Marie Stuart* (la tragédie de Schiller traduite par Lebrun), dont le succès a été prodigieux. Prosper en a joui en sa qualité de parrain. Il y a eu aussi des poésies d'un jeune M. de Lamartine, qui ont fait fureur. Tu le verras peut-être, il est parti pour Naples. Il a la plus belle figure du monde, c'est un vrai héros de roman, prends garde à ton cœur, chère amie. » Dix ans plus tard, la duchesse reparle du poète, avec sympathie et admiration, mais sans se rendre complètement : « Qu'il y a de belles choses dans M. de Lamartine! C'est superbe à travers bien du mauvais goût, mais il n'y faut pas regarder. » Quant à Victor Hugo, elle ne le nomme qu'une fois, en 1837, et pour dire qu'elle ne peut pas le sentir. « J'ai fini tout M. Hugo ; mais cela me donne autant de peine à comprendre qu'une langue étrangère... C'est une poésie qui rabaisse au lieu de grandir, et puis, il a une imagination bizarre, et qui n'est point du tout naïve ; il a le secret de toutes ses singularités. C'est comme des gens qui, sans avoir aucune peur, se racontent des histoires bien sinistres. Il

n'est ni de son temps, ni de sa langue. » Le jugement est sévère; le considérant sur l'apprêt à froid ne manque pas de finesse.

C'est à peu près tout ce qu'on relève dans les lettres de Mme de Broglie sur les œuvres littéraires du moment; et la correspondance de ses amis n'en dit guère plus. Je me trompe : la jeune duchesse écrit un jour à M. Guizot : « Voulez-vous avoir la bonté d'apporter avec vous un morceau de métaphysique de M. de Rémusat sur la terre, que M. Doudan désire lire, et de prendre chez notre portière la traduction des tragiques grecs de M. Artaud et un sermon de M. Gaussen à mon adresse. » Plus tard, elle mandera de Broglie à ses enfants qu'on y lit avec intérêt ce même Guizot. « La leçon sur les municipes nous avait paru un peu sévère, mais celle d'hier sur l'Église nous a parfaitement amusés. Il y a une lettre de Sidoine Apollinaire qui est la plus originale du monde... M. Lebrun nous a lu l'*Œdipe-Roi* (pas en grec); cela nous a tous ravis. Mais après, nous nous sommes pris de querelle pour la famille des Labdacides. » Le monde qui se meut autour de Mme de Broglie et de M. de Barante fait une large part aux plaisirs de l'intelligence; il les cherche très haut, il craint de les abaisser et n'a nul souci de les rajeunir. Ce milieu d'ancienne et forte culture, difficilement pénétrable à tout ce qui n'est

pas accepté par le goût classique, a plus d'une ressemblance avec Port-Royal; il prolonge dans notre siècle cet îlot d'une haute pensée particulière.

La politique, dont la duchesse s'était déprise pendant les dernières années de la Restauration, retrouve naturellement un peu de faveur après 1830. On est au pouvoir, M. de Broglie est ministre. Nous voilà loin des jours lamentables d'antan. « La cause est admirable... Le pays est bien tranquille, bien heureux, et je crois que nous devons être satisfaits du présent et de l'avenir. » Ce méchant M. Thiers ramène les mauvais jours : « La politique est devenue le passe-temps d'un certain nombre de personnes. Ah! le vilain monde que ce monde politique! » Disons-le vite : il ne faudrait pas juger sur ces boutades un esprit assagi, qui ne s'ouvrait plus aux illusions ni aux désillusions très vives. Bientôt reparaît dans la fille de Mme de Staël cet « inexorable bon sens », dont Victor de Broglie disait justement qu'il subsistait chez sa belle-mère sous les coups de tête de l'enthousiasme. Des sommets du pouvoir, la duchesse ne tarde pas à voir très clair dans le pays.

Cette Chambre, comme le pays, est un collier de grains de mille couleurs dont on a coupé le fil... Il me paraît que l'indifférence du public est absolue : c'est une indifférence

de fond et universelle, non pas pour tel gouvernement, mais pour tous, c'est un *désabusé* de toutes les formes, de toutes les promesses. Il semble que le pays sache qu'on ne lui fera jamais ni grand bien ni grand mal; que les menaces ne s'exécutent pas plus que les promesses ne se tiennent, et que son premier intérêt c'est d'être tranquille, pour que chacun vaque à ses affaires. Au reste, ni amour du présent, ni haine du passé, ni foi dans l'avenir... Notre ordre social pose sur lui-même, il n'invoque rien de supérieur, et ceux qui nous gouvernent n'ont leurs recours qu'en eux-mêmes. Nous bâtissons sur le sable, l'édifice est régulier, bien fait, de façon qu'il se soutient pour ainsi dire par son propre poids, mais à chaque instant on le sent branler... Ce principe solide et ardent qui fait subsister les États et les individus pourrait bien nous manquer.

C'est le même bon sens qui lui fait craindre pour ses amis l'excès de ce qu'on appellera plus tard l'esprit critique. « Il faudrait, à la fin, qu'il sortît un résultat de cette double faculté d'avoir tort et d'avoir raison que nous sommes si heureux d'avoir découverte. » Avec quel tact féminin elle insinue ses craintes à M. Guizot! « Il me semble que l'âme est un peu fatiguée quand on lui présente toujours les deux points de vue à la fois, le bien et le mal de chaque opinion... Je ne vous demande pas l'injustice, je la déteste; je vous demande de ne pas me donner toujours à la fois la conviction et la restriction. Je crois que cette habitude est une des choses qui énervent et affaiblissent les éducations modernes : elle ne donne pas la vraie modération, celle qui va au

bout d'un sentiment et ne revient sur ses pas que par respect pour un autre. »

A voir une intelligence si fort élargie, on peut conjecturer à coup sûr qu'une grande douleur l'a creusée. Mme de Broglie avait perdu en 1832 sa fille aînée, âgée de quinze ans. Cette plaie, qui ne devait plus se fermer, détermina une révolution profonde dans son âme. Les rumeurs et les contrariétés de la politique reculèrent dans le lointain. « On n'est guère contrarié quand on n'a plus de bonheur. » Femme du ministre des affaires étrangères, la pauvre mère devait remplir ses devoirs de situation. Elle avait dit tristement : « La vie s'arrange très bien avec le malheur : je ne conçois pas qu'on change tout comme si c'était un hôte inaccoutumé. » Mais elle écrivait à une amie : « Il y a un tel contraste entre l'extérieur de ma vie et l'intérieur de mon cœur que, par moments, cela me semble insensé. Je ne puis que trembler, quand je cesse de souffrir. » — A ce cœur dévasté, il fallait un autre secours que les satisfactions légères de la fortune et de la réussite politique des siens : les sentiments religieux l'envahirent tout entier.

Ils avaient toujours été très fermes chez la jeune femme, ils perçaient dans ses lettres; à partir de ce moment, elles en sont presque exclusivement remplies. C'est une piété d'une nuance

particulière, et, si l'on ose dire, d'une admirable qualité. Rien qui ressemble au mysticisme chez Mme de Broglie; nul ne taxera d'exaltation sa force tranquille; et le mot de dévotion ne conviendrait pas à cette foi protestante, qui vit de sa substance propre avec peu de pratiques. Encore est-on embarrassé de ramener cette piété à une confession déterminée, tant les différences cultuelles se trahissent peu dans ces lettres d'esprit si large, tant elle vit en parfaite communion d'âme avec les personnes d'un autre culte qui se partagent son cœur. Elle est selon l'Évangile, très simplement, sans zèle importun, sans manifestations, toute en profondeur; facile aux autres, bonne conseillère quand ils sont éprouvés, plus active que jamais pour tous ses devoirs. Dans ce genre dangereux des lettres édifiantes, qui a pour écueils habituels l'ennui ou l'agacement, Mme de Broglie triomphe parce qu'elle ne cherche pas à en écrire; elle intéresse, elle émeut le lecteur, elle lui inspire une sympathie croissante.

Le style s'échauffe, s'élève, atteint parfois la grandeur dans sa simplicité. A défaut d'une constante originalité, on rencontrait déjà dans les premières lettres des saillies enjouées, des tours heureux. « Il ne dépend nullement de nous de ne pas penser, mais il dépend de nous de séparer notre volonté de nos pensées, et ne pas nous y

livrer : *alors elles font du train à la porte de notre cœur, mais sans y entrer;* et c'est ce qu'il faut nous essayer à faire souvent, surtout nous autres femmes... » — « La vie de Paris me dessèche comme vous, elle me remplit la bouche de sable, comme dit Jérémie. Il y a des jours où on ne se sent plus la force de rien : on ne sait plus lequel on voudrait battre le plus de son corps ou de son âme. » — « J'ai sur la vie le sentiment qu'on a quand on n'a pas d'appétit. Je n'ai faim de rien. »

Elle a de ces mots qui peignent pour exprimer la dépression par les petites misères quotidiennes. Pour rendre les émotions profondes, sa phrase prend du souffle, on la sent de plus en plus nourrie de la moelle des Écritures; à Coppet, surtout, dans la demeure désertée où elle retrouve les souvenirs de sa mère et de son enfant. Déjà, après la mort d'Auguste de Staël, les ombres errantes dans la maison lui inspiraient une très belle lettre, adressée à M. de Barante en 1829, et qu'il fraudrait citer tout entière.

... C'est une singulière et solennelle impression que celle de posséder encore tous les biens nécessaires à la vie, mais d'être seule de sa race; ce n'est pas du malheur, puisque tout ce qui fait l'existence du cœur subsiste, mais c'est très solennel. Il me semble que je plains tous ces êtres de n'être plus représentés que par moi sur la terre, et que cela me donne encore plus le sentiment d'être étrangère et voyageuse; ces deux années m'ont donné un sentiment

bien intense de la fragilité de la vie, et cela ne me paraît pas empêcher le bonheur ; on accepte la journée, mais, comme les Hébreux célébraient la Pâque, il faut avoir le bâton à la main et les reins ceints pour le départ.

En 1837, à son dernier voyage à Coppet, elle revient sur son thème favori, le contraste entre le bruit profane d'autrefois et la paix religieuse du présent. Avec une adresse touchante de piété filiale, elle s'efforce de transposer le souvenir de sa mère dans ce Coppet sanctifié.

... Hier soir, en voyant ces figures sérieuses, réunies pour écouter un pasteur évangélique des environs, je pensais à toute cette vie si brillante qui avait animé ce lieu, et je pensais avec douceur aussi aux paroles chrétiennes que j'ai entendu prononcer à ma mère, et à l'influence qu'elle aurait pu exercer sur le mouvement religieux actuel. Il me semble que c'est la sibylle remplacée par la madone, mais l'ayant saluée de loin et appelée de ses vœux. Il me semble aussi parfois que j'entends le temps qui tombe goutte à goutte, et j'ai peine à me défendre d'un sentiment de mélancolie. Je voudrais quelquefois ne pas retrouver la vie passée avec toutes ses souffrances à chaque pas, mais je me méprise de cette impression, et elle se dissipe.

Cette vie touchait à sa fin : elle rentrait chaque jour davantage, comme l'écrivait Mme de Broglie à Guizot, en citant le vers de Pétrarque :

La mente mia sempre piu s'interna.

Dans cette plante sensible et frêle, la blessure inguérissable avait fait son travail secret. Rien ne retenait plus la *voyageuse* sur la terre ; elle

avait élevé son fils, établi sa seconde fille; l'autre l'appelait, pressante; la mère s'en fut la rejoindre, à quarante ans, avec tout l'élan d'espoir que sa forte foi lui donnait.

La publication des *Lettres* a soulevé un coin du voile qui couvrait cette figure intime. J'ai essayé de la faire revenir dans la pénombre du livre, d'en fixer les contours un peu flottants d'abord, accusés plus tard par le travail de la vie, de la douleur, d'une haute discipline agissant sur une âme d'élite. Il m'a semblé qu'il fallait lui laisser sa physionomie humaine, afin qu'on la vît mieux s'acheminer vers la perfection; et qu'il convenait de la replacer dans son milieu, pour montrer comment elle s'y adapta, ce qu'elle y put acquérir, et même ce qu'elle n'y pouvait pas trouver.

Après tant d'autres Mémoires, Souvenirs, Correspondances, les archives de M. de Barante nous introduisent une fois de plus dans le milieu des doctrinaires de la Restauration. Les hommes en vue qui le composèrent ont beaucoup occupé notre siècle; l'histoire dira-t-elle qu'ils l'aient rempli? Toujours respectables par la dignité de la vie, séduisants à leur manière par la grave élégance de l'esprit, derniers représentants de ce noble principe, la prédominance de la volonté humaine sur la nature, les faits et leurs fatalités,

— il leur a manqué peut-être une intelligence plus large et plus rapide des soubresauts de notre mobile nation, un peu plus de souplesse à suivre les nouvelles directions de pensée et d'imagination dans leur temps, et, pour tout dire, l'abnégation de placer dans la générosité native de notre peuple une partie de la confiance qu'ils mettaient dans leur propre raison. On les vit, sous la Restauration, inférieurs au rôle public qu'ils ambitionnaient. Ils installèrent ensuite le gouvernement de leur choix, ils mirent à son service de beaux talents, quelques-uns du caractère. Ils furent vaincus dans leur lutte contre cette cruelle difficulté, faire tenir quelque chose sur rien.

> Toute démocratie est un désert de sables,
> Il y fallait bâtir si vous l'eussiez compris,

leur disait encore Vigny dans sa philippique. Comme ils ne se baissaient jamais, ils ne surent pas découvrir le tuf sur lequel on bâtit solidement. Mais qui l'a découvert, qui a bâti, dans notre siècle? Le problème était sans doute insoluble pour ces esprits de transition, rattachés au passé par quelques-unes de leurs meilleures qualités, assez clairvoyants pour comprendre que le passé était mort, trop timorés pour aller avec décision à l'avenir. Leurs ombres peuvent se consoler en constatant que d'autres n'ont pas mieux fait.

Ils paraissent déjà très loin de nous, tant nous avons marché vite. Si l'on oubliait de leur rendre la part de justice et de sympathie que nous devons à tous les ouvriers de notre histoire, les *Lettres* de la duchesse de Broglie nous rappelleraient à ce devoir. Elle témoigne pour ses amis : ce n'était pas une terre banale, celle où de pareilles fleurs ont pu éclore. Dans la maison même qu'elle orna, un nouveau témoignage n'était pas nécessaire : il semblait que tous ses proches eussent assez fait pour honorer cette maison ; et la modestie de l'aimable femme se fût effarouchée, si on lui eût dit qu'amenée au grand jour de l'histoire, elle ajouterait quelque chose encore aux deux noms si lourds qu'elle a portés.

Ce sera pourtant l'impression de tous les lecteurs qui approcheront le cœur rare dont ce livre nous a gardé quelques battements. Et si la curiosité les amène à Coppet, ils y verront surgir désormais, derrière l'éclatante renommée qu'on y cherche, la figure plus discrète et plus douce qui aura pris place dans leur souvenir ; ce joli mot qu'elle disait, sans imaginer qu'il pût se rapporter à elle-même, plus d'un y songera à Coppet pour lui en faire l'application : « C'est la sibylle remplacée par la madone. »

LE DERNIER MARÉCHAL

Canrobert, d'après ses notes inédites.

Lorsque les émigrants d'Irlande vont s'agréger à une nouvelle société dans un nouveau monde, j'imagine que les plus déterminés se retournent pensifs vers la vieille Erin, et qu'ils ne peuvent se défendre d'un grand serrement de cœur, ces hommes de l'avenir, quand l'Océan engloutit derrière eux les derniers blocs de granit qui portaient le monde d'autrefois. Ainsi de nous; d'irrésistibles courants nous entraînent vers de nouvelles formes de vie sociale, tout le passé s'abolit, remplacé sur notre propre sol par une Amérique où notre vieille figure ne sera plus reconnaissable : nous avons la sensation de cet arrachement, chaque fois que s'écroule un grand pan de l'ancien édifice. Le sentiment des réalités, les enseignements de l'histoire, la raison logique,

tout nous commande d'accepter l'inévitable transformation, au lieu de nous consumer en regrets stériles; tout nous avertit que la vertu, le dévouement, l'héroïsme, la gloire trouveront d'autres expressions, aussi nobles que celles du temps passé, dans une société reformée pour d'autres tâches. Telle est cependant la puissance des longues habitudes et des mots consacrés, qu'il nous semble qu'un vide irréparable s'est fait dans notre vie nationale avec la disparition du dernier maréchal de France.

Le titre était si beau! Moins encore par l'éclat qu'il avait reçu, tout le long des siècles, de tant d'hommes illustres auxquels il était échu, que par la masse d'efforts obscurs qu'il représentait, par les milliers de vies sacrifiées héroïquement pour approcher de ce mirage, toujours présent devant les yeux de chaque officier. Le maréchalat était la pierre d'aimant où tendaient toutes les épées françaises. On vient de la sceller, peut-être pour jamais, dans le caveau des Invalides. Et ce n'est pas seulement un titre qui meurt avec Canrobert, c'est toute une période de notre histoire, dont il avait été l'un des acteurs en vue, dont il demeurait le dernier témoin populaire; elle paraissait vivre encore avec cette figure vivante; elle s'éloigne avec lui dans les limbes de la légende.

Légende secondaire, sans doute, et comme offusquée par l'ombre d'une autre, si on la compare à l'épopée qui arrête nos imaginations au début du siècle, qui les rend injustes pour toute la suite. Après ce trop vif éblouissement, l'histoire et les hommes se travaillèrent vainement : leurs œuvres nous donnent l'impression d'un médiocre appendice au poème surhumain qui a découragé les continuateurs. Ce furent pourtant de beaux regains, le long roman des guerres africaines, les dures victoires de Crimée, les rapides triomphes d'Italie, tout ce cher testament de notre fortune militaire, qui porte à chaque page le paraphe de Canrobert. Choses vivantes et contemporaines, hier encore, avec ceux qui les avaient faites et nous les racontaient; réalités heureuses projetées sur les réalités douloureuses et plus récentes, confondues avec ces dernières dans la physionomie de quelques vieillards à double face : l'une toute lumineuse, face d'ancêtre éclairée par le reflet de joies que nous n'avons pas connues; l'autre semblable aux nôtres, assombrie par le deuil qu'ils avaient conduit avec nous. Les tombes de Mac-Mahon et de Canrobert ont séparé brusquement les deux époques auxquelles nous nous rattachions; ces bornes funéraires ont marqué la fin d'un temps, il n'y a plus moyen de prolonger dans le nôtre l'illusion de fière enfance où la

présence des vieux maréchaux nous permettait parfois de nous oublier. Le temps des maréchaux appartient désormais aux historiens.

Cette démarcation est d'autant mieux tranchée que les figures disparues furent plus représentatives. Mac-Mahon et Canrobert n'étaient pas des individus d'exception, mais des types généraux. Ni à l'un ni à l'autre on n'attribuera la puissante originalité qui oriente les destinées d'un peuple, les conceptions neuves qui transforment l'art de la guerre, les succès prodigieux dus à l'inspiration du génie. Ils s'imposent à notre admiration par d'autres qualités. Ils arrivèrent naturellement à la tête de la vieille armée parce qu'ils en incarnaient à un degré éminent les meilleures vertus : bravoure, abnégation, endurance. Ils furent des exemplaires réguliers et magnifiques d'une espèce qu'on ne saurait trop regretter, puisque nous lui avons dû notre prépondérance dans le monde. On ne taillera point pour eux le marbre où revivent les héros énigmatiques, en marge de l'humanité qu'ils ont subjuguée; objets éternels d'incertitude pour le commun des hommes, qui ne savent s'ils doivent les détester monstres ou les adorer demi-dieux. Non ; nous placerons sur leurs tombeaux deux effigies de simple et vieille pierre française, nobles statues de la longue patience dans le devoir. — De Canrobert

en particulier l'on peut dire qu'il fut « le soldat », le type accompli de la profession où il s'enferma volontairement, satisfait d'en développer toutes les qualités jusqu'au point où de petits devoirs accumulés font une grandeur morale plus indiscutable que la fascination des génies singuliers.

I

Je dois à l'obligeance de sa famille et j'ai sous les yeux les quelques cahiers de notes où est résumée cette belle vie. C'est peu de chose et c'est très significatif. On ne rencontre dans ces pages aucune fantaisie, aucun morceau à effet, aucune complaisance dans les souvenirs personnels des grandes actions de guerre. Nulle plainte, nul jugement amer sur ceux qui lui ont nui. Ce livre de raison relate exactement la tâche quotidienne, il redit simplement des joies et des douleurs militaires simplement ressenties. Le récit est dicté en partie à un ami, un médecin de nos armées qui accompagna le maréchal dans la plupart de ses campagnes, en partie recomposé par cet ami d'après les conversations. Il présente malheureusement de graves lacunes, et il est inachevé, arrêté à la guerre d'Italie. Comme Mac-Mahon, si inté-

ressant quand il racontait avec abondance et netteté la Crimée ou l'Italie, mais dont on ne pouvait plus rien tirer quand on le voulait conduire jusqu'à son calvaire militaire et politique, Canrobert a refusé de se souvenir lorsque sa pensée est arrivée à ces mêmes mauvais jours.

Les origines du maréchal déterminaient d'avance sa carrière. Il serait difficile d'imaginer autour d'un berceau des conditions plus propices à la formation d'un soldat, mieux combinées pour exclure toute autre vocation. MM. de Certain appartenaient à la noblesse besogneuse et militaire du Quercy. L'enfant naquit en 1809 dans une gentilhommière du Val de Cère; il grandit dans ces causses dures et pauvres, entre d'anciens officiers de la monarchie qui n'avaient d'autre entretien que leurs campagnes, d'autre fortune que leur croix de Saint-Louis. Il comptait dix-sept chevaliers de l'ordre dans son ascendance. Son père et ses deux oncles avaient servi au régiment de Penthièvre. Ce père, appelé Canrobert du nom d'un petit fief ajouté au nom patronymique, n'avait retrouvé pour toute propriété, en rentrant de l'émigration, qu'une marbrière abandonnée. Fort animé contre l'usurpateur, il ne souffrit jamais qu'on lui parlât de son fils d'un premier lit, tué à Ligny en défendant « le Buonaparte ». La vocation de son autre enfant eût certainemen

été contrariée si la Restauration ne fût venue aplanir les choses; restauration trop incomplète pour les principes de l'émigré, qui traitait Louis XVIII de jacobin couronné. Mais le petit Canrobert recevait d'autres leçons d'un cousin germain, fils de Mlle de Certain et du baron de Marbot. Ce cousin, colonel en demi-solde, lui racontait les guerres de l'Empire; nous savons aujourd'hui de quel style et avec quelle séduction entraînante. Marbot menait son jeune parent se baigner dans la Cère; il lui montrait sa peau, véritable musée de blessures rares, trouée par les engins les plus variés : à Leipsig par la flèche d'un Baskir, à Saragosse par l'écu d'Espagne vomi d'un tromblon.

L'enfant fut admis comme boursier à l'Institut des chevaliers de Saint-Louis, fondé à Senlis pour donner la première éducation militaire aux fils de ces vieux serviteurs ruinés par la Révolution. Quand il eut ses neuf ans sonnés, M. de Canrobert le prit en croupe et le porta à Brive, d'une traite de dix lieues. La malle de Toulouse à Paris emmena le futur maréchal, muni d'une escarcelle maigrement garnie, et inscrit sur la feuille de la diligence avec la mention d'usage : « A la garde de Dieu et sous la conduite du conducteur. » A partir de ce jour, en effet, le petit soldat allait marcher à la garde de Dieu seul. Durant les huit

années de son internement à l'institut, il ne revit ses parents qu'une fois; un congé d'un mois le ramena à Saint-Ceré, pour embrasser son père près de mourir.

En 1826, il fut reçu à Saint-Cyr, l'un des premiers de la promotion. L'existence à l'École militaire était alors d'une rigueur claustrale : on y travaillait ferme, on n'en sortait jamais. Quand le sous-lieutenant Canrobert revint au Val de Cère, en 1828, il y trouva encore sa mère; elle s'éteignit peu après. « Depuis ce moment, dit-il, mon régiment devint ma vraie famille. » Par la suite, en Afrique, il dira avec un grain de mélancolie comment l'arrivée du courrier de France, qui met tout le monde en mouvement, le laisse seul indifférent. Nul n'a fait plus tôt et plus complètement ces grands vœux par où le moine militaire égale presque l'austère détachement de ses pareils, les miliciens du cloître.

Sorti de Saint-Cyr dans l'infanterie, il fut versé au 47e de ligne, qui tenait alors garnison à Lorient, et rejoignit bientôt à Perpignan le corps d'observation formé sur la frontière espagnole sous le commandement du général de Castellane. Le jeune officier était à dure et bonne école. Il dépeint Castellane comme un chef déjà redouté, toujours à l'affût du moindre manquement dans le service, tel que nous l'avons connu plus tard,

au temps de mon enfance, maréchal commandant la place de Lyon, amusant la ville par ses exigences minutieuses. D'autre part, Canrobert trouvait au régiment des instructeurs émérites, vétérans de l'Empire oubliés par la Restauration dans les bas grades, ou revenus du Champ d'Asile pour reprendre du service après 1830. Débris épiques, moroses, souvent bizarres, parfois illettrés, mais qui pratiquaient les rites militaires comme une religion révélée par leur dieu disparu.

Tel le chef de bataillon Viennot; cet ancien grenadier avait fait toutes les campagnes depuis l'Égypte et ne s'enorgueillissait que d'un souvenir : étant guide de gauche dans la division Bon, à la bataille des Pyramides, il avait été le seul de ces guides qui, au moment de la charge des Mameluks, eût conservé sa distance. — Tel encore le capitaine Mousson. Celui-là avait passé le Rhin avec Kléber et Jourdan, sa croix d'honneur s'était fait attendre jusqu'après 1815; et à cette date on ne les payait plus. Il se retira à Toul, avec 600 francs de retraite. En 1852, le général Canrobert, aide de camp du président, accompagnait le prince à l'inauguration du chemin de fer de Strasbourg. Dans la foule accourue à Toul, il reconnaît un énorme shako, modèle de l'Empire, et, sous le shako, son ancien capitaine de compagnie. L'aide de camp déclara à Mousson qu'un

récent décret affectait une haute paye aux croix; il prit sur sa solde pour faire honneur au décret de son invention. Je crains que le vieux volontaire de 1792 ne soit devenu du coup un des séditieux qui crièrent alors : *Vive l'Empereur!* avant la lettre, sur le passage du prince-président.

Revenant à ses débuts au service, Canrobert raconte comment le duc d'Angoulême demanda un jour devant lui, à un maréchal de camp, depuis quelle époque il avait ce grade : « Depuis 1800, depuis Marengo. — Comment! depuis si longtemps, général? J'en suis étonné! — Et moi, Monseigneur, ça ne m'étonne pas : j'ai de par le monde une nièce qui a beaucoup fait parler d'elle, que tout le monde connaît, et qui me fait bien du tort. — Mais, général, les fautes sont personnelles, et, quant à moi, je n'ai jamais entendu parler de votre nièce. — Oh! si, vous la connaissez, Monseigneur. — Qui donc est-elle? — La *Marseillaise*! » — Ce maréchal de camp était le frère de Rouget de l'Isle. Il n'eut pas d'avancement.

On conçoit l'exaltation des saint-cyriens de cette époque, lorsqu'ils venaient s'encadrer dans la curieuse mosaïque formée alors par notre corps d'officiers ; l'impatience les prenait à écouter, dans l'inaction d'une longue paix, ces récits des vétérans de la Grande Armée qui

semblaient presque un reproche à leurs jeunes épaulettes. Après 1830, le régiment de Canrobert fut confié à l'un des plus marquants parmi ces revenants du Champ d'Asile, au colonel Combe. Ancien chef de bataillon aux grenadiers de la vieille garde, Combe avait commandé à Waterloo le carré où se réfugia Napoléon ; il avait suivi l'empereur à l'île d'Elbe. Canrobert apprit beaucoup sous les ordres d'un pareil chef. Quand le colonel du 47e tomba sur la brèche de Constantine, il laissait un disciple digne de lui.

L'Afrique, seul champ ouvert à la fièvre d'action de ces jeunes officiers, était une tentation permanente devant eux ; tentation plus proche et plus irritante pour ceux qui tenaient garnison au bord de la Méditerranée, cherchant des yeux dans le vide cette terre des rêves militaires. Enfin, en 1835, le 47e y fut appelé. On devine la joie du lieutenant Canrobert lorsqu'il atterrit à Mers-el-Kebir. A peine débarqué, il put juger que sa nouvelle vie ne manquerait ni d'activité ni de pittoresque. On le mena voir Ibrahim-Bey, un de nos alliés, campé sous les murs d'Oran. Deux monticules d'objets ronds s'élevaient devant l'entrée de la tente : des pastèques, pensèrent d'abord les officiers arrivant de France. C'étaient des têtes fraîchement coupées. A côté, une centaine de prisonniers arabes disaient philosophiquement

leur chapelet, attendant de grossir le tas au coucher du soleil.

L'Algérie française n'était encore qu'un camp de peu d'étendue, appuyé à la mer. On le conservait, on le ravitaillait, on l'agrandissait au prix d'une lutte de tous les jours contre les tribus coalisées. Perpétuellement en colonne, combattant, construisant des blockhaus, razziant et convoyant des troupeaux, nos officiers comptaient les rares nuits passées dans un lit. Vie rude et harcelée, guettée au détour de chaque buisson de lentisque par l'embuscade arabe, surmenée par la privation de sommeil et de nourriture, par les intempéries dans les bivouacs malsains. Vie enivrante, si pleine d'attraits pour ceux qui en avaient goûté, que le rappel en France paraissait à ces jeunes gens la pire des punitions.

Nous connaissons aujourd'hui les détails de cette existence par une littérature abondante : on publie les correspondances des Algériens, Montagnac, Ducrot, du Barail; elles suppléent aux notes trop rapides de Canrobert. Pour sentir la griserie de la poudre africaine chez les plus équilibrés, il faut lire surtout les belles lettres de Bosquet, qui montrent si bien la rectitude et l'unité de sa mâle pensée. Notre Gascon et ce Béarnais avaient le même âge, les mêmes sentiments ; ils se lièrent d'une solide amitié. — « Mon

bon frère Canrobert », — ces mots reviennent fréquemment dans la correspondance de Bosquet. Les deux frères devaient combattre côte à côte, depuis Boufarik jusqu'à Inkermann; ils devaient recevoir le même jour leur bâton de maréchal. Celui de Bosquet tomba trop tôt, hélas! des mains du brave et sage homme de guerre qui eût été une réserve précieuse dans nos épreuves.

A mesure que leur responsabilité s'accroît avec les grades, tous ces officiers d'Afrique trahissent une nouvelle forme d'angoisse, bien connue de ceux qui ont servi la France à l'étranger. Possédés par la passion de l'œuvre entreprise, ce n'est plus l'Arabe qu'ils redoutent pour elle, c'est Paris. Ils voient, ou croient voir, les intérêts algériens négligés, incompris, desservis au Parlement, dans la presse, dans les bureaux ministériels. On leur lie les mains à l'instant d'agir, on leur refuse les hommes et l'argent; ils se rongent, ils gémissent, comme de bons chiens de meute retenus par le piqueur sur la piste où ils s'élançaient. Bosquet ne tarit pas en imprécations contre les *journaliarques*, contre les *roitelets de l'Assemblée*. « Quelle effroyable plaie que les bavards qui vivent de ce métier de parler de tout sans rien savoir! On ne comprend pas assez le mal qu'ils peuvent faire à cette œuvre, encore

immense, dont nous taillons ici à grand'peine les pierres de soubassement. »

D'autres fois, c'est l'inertie des vieux gouverneurs, d'Erlon ou Valée, qui désespère nos bouillants chefs d'avant-postes. Bugeaud arrive-t-il? Le ton change dans toutes les lettres d'officiers. Comme le fait justement remarquer l'éditeur de la correspondance du général Ducrot, l'allure seule du récit permet de deviner, dans les narrations de ce dernier, si c'est Bugeaud qui a commandé l'expédition. « C'est l'homme de guerre le plus complet que j'aie connu », dit Canrobert dans le portrait qu'il fait de son chef. Cette confiance unanime, chez des subordonnés si difficiles à contenter, donne une haute idée du vainqueur d'Isly. Une impression contraire, tout aussi nette, ressort des témoignages qui mettent en cause Changarnier.

Canrobert est l'un des plus calmes dans cette troupe ardente. On reconnaît en lui le soldat formé à la discipline par Viennot et Mousson, les vétérans de la Grande Armée. Il exécute les ordres et critique rarement; il se montre de bonne heure ce qu'il sera jusqu'à la fin, l'homme de l'obéissance religieuse, de l'abnégation constante. Proposé pour la croix après la première campagne contre Abd-el-Kader, le lieutenant pria le colonel Combe de reporter la proposition sur

son capitaine, qui avait plus fait. Cette modestie ne fut pas du goût de Marbot, venu à la suite du duc d'Orléans en Algérie où il veillait de loin sur son petit cousin. — « Tu es une f... bête, je ne veux pas de Romains dans ma famille ! »

L'occasion d'acheter chèrement le ruban ne devait pas se faire attendre; le 47e prit part à l'assaut de Constantine. Ce fut, comme on sait, une des actions de guerre les plus honorables et les plus sanglantes de la conquête algérienne. Que de fois j'en ai entendu conter les péripéties par le vieux général Le Flo ! Quand la colonne de La Moricière eut disparu dans la fournaise, après l'explosion sous la voûte du portail, le colonel Combe s'élança à la tête de la deuxième colonne. Canrobert marchait à ses côtés; il tomba, la jambe traversée d'une balle, un peu avant que son chef fût blessé mortellement. Les deux officiers se retrouvèrent côte à côte à l'ambulance de Koudiat-Aty. Comme le général Valée et le duc de Nemours venaient visiter le grenadier de Waterloo, Combe se souleva un instant et ramassa ses forces pour leur dire : « Je ne vous demande rien pour moi, je meurs; mais au nom de la France et de l'armée, laissez-moi appeler toute votre attention sur quatre officiers de mon régiment. » Et il nomma Canrobert le premier, en ajoutant : « Il a toutes les qualités voulues

pour devenir un jour un chef remarquable. »

Le capitaine Canrobert quitta pour peu de temps l'Afrique. Appelé en 1839 au camp de Saint-Omer, où le duc d'Orléans organisait les bataillons de chasseurs à pied, il retournait bientôt à Alger comme adjudant-major, puis comme chef d'un de ces bataillons, le 5e. Les années passent, remplies par de fatigantes opérations, marches et contremarches aux trousses de Bou-Maza; le consciencieux officier s'en acquitte toujours avec le même zèle. La fortune lui réservait, pour clore sa carrière africaine, le brillant succès qui allait établir définitivement sa réputation dans l'armée : la prise de Zaatcha.

Cette bicoque, centre d'un groupe de ksour des Ziban, au sud de Biskra, s'était mise en insurrection au printemps de 1848, à l'instigation d'un Arabe intelligent et résolu, Bou-Ziane. Un premier échec du colonel Carbuccia grandit l'autorité de Bou-Ziane : la révolte gagna le pays environnant. Le général Herbillon ramassa toutes les troupes disponibles et vint mettre le siège devant Zaatcha : la petite place, admirablement défendue, repoussa l'assaillant à plusieurs reprises; ramené dans ses lignes par les défenseurs, il subit des pertes cruelles. La situation devenait critique pour le général, inquiétante dans toutes nos possessions du Sud, ébranlées par les succès du

cheik qui s'annonçait comme le vengeur d'Abd-el-Kader. Herbillon fit appel à Canrobert, alors colonel commandant le 1er bataillon de zouaves et la subdivision d'Aumale. Le colonel arriva à la mi-novembre devant cette place qui nous résistait depuis cinq mois. Après quelques jours de travaux préparatoires, l'assaut fut décidé pour le 26.

« Avant de quitter ma tente, dit Canrobert, j'avais griffonné quelques lignes qui avaient la prétention d'être mon testament. Je les remis cachetées à mon ordonnance, en lui recommandant de les faire parvenir à leur adresse si je ne revenais pas. Je réunis dans la tranchée mes officiers, pour leur donner mes dernières instructions que je terminai ainsi : Il faut à tout prix que nous enlevions la ville, et si, lorsque nous serons lancés contre elle, les obstacles se hérissaient devant nous, et qu'on osât faire sonner la retraite, rappelez-vous qu'elle ne doit être entendue ni par les zouaves ni par les chasseurs. — Puis, jetant mon fourreau de sabre : A quoi nous sert le fourreau? Il serait obstacle dans la marche, laissons-le au camp, puisque le sabre ne doit y rentrer qu'après le triomphe. — Tous suivirent mon exemple. » — Les zouaves se ruèrent sur la brèche, leur colonel en tête. Une fusillade meurtrière les accueillit; en quelques minutes, les

quatre officiers et la plupart des hommes qui suivaient Canrobert tombèrent derrière lui.

Il dégringola avec les survivants dans la ville ; là, il fallut faire le siège de chaque maison, sous un feu plongeant. La petite troupe se lança à la baïonnette ; son chef, préservé par miracle, parvint à donner la main aux colonnes de Lourmel et Barral, entrées par les autres fronts de la place. Bou-Ziane fut pris dans sa maison ; un caïd jeta la tête du rebelle entre les pieds du colonel. Le lendemain, Zaatcha n'était qu'un brasier fumant, et les ksour voisins venaient faire leur soumission. Canrobert, rentré dans sa tente, demanda son testament : « Je m'en servis avec joie pour allumer ma pipe. » Zaatcha nous avait coûté un millier d'hommes hors de combat ; pas un seul des défenseurs ne survécut. « Épisode moins éclatant, mais, dans sa sombre horreur, plus tragique peut-être que celui de Constantine », dit Camille Rousset, l'historien de la conquête. Quelques jours après, Canrobert s'emparait de Nara, dans l'Aurès, et ce dernier succès assurait la pacification définitive de la province de Constantine.

Il avait bien gagné ses étoiles de général : elles arrivèrent, avec un ordre de retour en France. Ce fut pour lui un déchirement de quitter cette Algérie qu'il ne devait plus revoir.

II

Notre Africain tomba dans le Paris de 1850 comme un bon provincial, étranger à la politique, ignorant des hommes et des choses. On lui avait donné la 1re brigade de la 1re division, sous les ordres du général Carrelet. Il se mit à observer en spectateur le jeu des partis, et le peu qu'il en dit montre un sens très juste de la situation à cette époque. Il constate l'inquiétude de l'opinion moyenne, qui cherche des sûretés contre le désordre; la faiblesse et les divisions de l'Assemblée, assez imprudente pour toucher au suffrage universel par la loi du 31 mai, incapable ensuite de se protéger elle-même en votant la loi des questeurs. Il n'est pas dupe des illusions vaniteuses de Changarnier, qui se persuade de sa popularité et du pouvoir qu'il aura seul de contenir le Président. Canrobert ne connaissait pas Louis-Napoléon; il sortit de sa première audience désagréablement étonné de l'accent germanique du prince, mais charmé par une affabilité d'accueil sur laquelle il ne comptait pas : le général ne se cachait point d'avoir voté, comme la plupart des officiers d'Afrique, pour son camarade Cavaignac. Canrobert observait tout ce monde comme des

Arabes pas très sûrs, qu'il est bon de tenir à distance avec ses grand'gardes. Il jugeait inévitable un dénouement du conflit élevé entre le Président et l'Assemblée, mais il ne le croyait pas si proche. Pourtant on lui avait rapporté la fameuse boutade de Saint-Arnaud, dont l'esprit de décision ne faisait pas doute pour les Africains ; il savait ce ministre vraiment ennemi du bruit dans les maisons et fort capable d'aller chercher la garde.

Le jour où on l'alla chercher, le rôle de Canrobert fut très simple, très correct; il le retrace dans ses notes, tel qu'il l'a exposé maintes fois. Au matin du 2 décembre, il était tranquillement chez lui, ignorant les événements de la nuit. Edgar Ney vint l'en instruire et l'invita à se rendre sur les positions de combat de la 1re brigade. Le général répondit qu'il ne bougerait pas à moins d'un ordre précis de son chef direct, le divisionnaire Carrelet. Un planton apporta cet ordre. Le général alla prendre alors le commandement de ses troupes, sur la place de la Madeleine. La journée se passa sans incidents, le lendemain de même. Le 4, la division Carrelet reçut l'ordre de remonter les boulevards et de balayer les obstacles. La tête de colonne s'étant heurtée à une barricade, à la hauteur de la rue Saint-Denis, la première brigade fut arrêtée sur le boulevard Montmartre, en formations compactes. Des coups de fusil parti-

rent des fenêtres. Les soldats des premiers rangs ripostèrent sans commandement. Canrobert accourut pour faire cesser le feu. Comme il prescrivait à son clairon d'ordonnance la sonnerie réglementaire, cet homme tomba, atteint d'une balle au front, et expira sur la botte de son général. C'était un nommé Darrot, clairon au 5e chasseurs, qui avait suivi Canrobert dans toutes les expéditions d'Algérie. « Je lui avais promis la croix d'honneur pour ses bons et longs services; je ne pus que faire placer une croix sur sa tombe. »

Tandis que le général multipliait ses efforts pour arrêter le feu, un coup de canon éclata sur les derrières. C'était un jeune officier d'artillerie qui avait pris sur lui de faire diriger une pièce contre la maison Sallandrouze, d'où partait la fusillade. Furieux de ce nouvel acte d'indiscipline, le chef de brigade tança rudement l'artilleur. Si les souvenirs du maréchal avaient besoin d'une garantie, elle pourrait être fournie par des personnes à qui l'officier en question a rapporté lui-même le fait. « J'eus beaucoup de peine à faire cesser le feu, conclut Canrobert, et, lorsque j'y parvins, nous avions à déplorer des pertes regrettables, tant du côté des bourgeois que de celui des soldats. » — Le maréchal oublie que les soldats tués dans les collisions civiles n'entrent pas en compte comme victimes regrettables; pas même

le modeste héros d'Afrique, le clairon Darrot. Ceux-là ne sont point, paraît-il, des « enfants du peuple. »

Le chef de la 1re brigade de la division Carrelet s'est exactement conformé au règlement sur le service des places. Si l'on admet que nos officiers n'ont pas à consulter d'autre manuel de casuistique, la cause est entendue. Canrobert fut en ces temps difficiles ce qu'il était partout, un modèle d'obéissance et de régularité. Il apporta dans l'accomplissement de sa corvée toute l'humanité compatible avec le devoir, et il ne dépendit pas de lui d'empêcher les accidents inévitables dans les paniques de la rue [1].

Quant à ses sentiments intimes, quelques lignes

1. Après la publication de la présente étude dans la *Revue des Deux Mondes*, j'ai reçu d'un honorable habitant de Dunkerque, M. Terquem, une lettre qui jette un jour nouveau sur la conduite de Canrobert au 2 décembre : mon obligeant correspondant m'autorise à faire usage de cette lettre. — « Mon frère, Charles Terquem, était lieutenant d'artillerie dans la batterie chargée de la défense de l'Assemblée. Il fut fait prisonnier avec le reste dès le matin du jour du coup d'État. Dans la matinée, un officier envoyé par Canrobert vint demander à parler au président Dupin. Mon frère l'introduisit auprès de ce dernier et assista à l'entretien. L'officier dit au Président que, puisqu'il avait le droit de réquisition, le général mettait son corps à sa disposition. Le Président lui dit alors de venir: l'officier demanda *un ordre écrit*. Dupin refusa. — Alors, dit l'officier, le général n'a qu'à exécuter les ordres directs de ses supérieurs. — Comme tous les acteurs de cette scène ont disparu et que je reste seul à connaître le fait, j'ai cru qu'il était juste de dégager les responsabilités. »

nous les révèlent : — « Les événements dont je venais d'être témoin et où les circonstances m'avaient réservé un rôle militaire me laissaient dans une sorte de malaise. Je n'avais jamais été mêlé à des actions politiques et n'avais jamais cru devoir l'être. Ma vie jusqu'à ce jour s'était passée en campagne, et je n'avais vu que les actes essentiellement militaires qui s'y produisent ». — Ses scrupules se traduisirent par le refus du grade de divisionnaire, « qu'il ne voulait devoir qu'à sa conduite contre l'ennemi extérieur. » Il l'attendit jusqu'en 1853. Quand il apprit le bannissement de ses amis Le Flo, Changarnier et La Moricière, il envoya au ministre de la guerre sa démission. Le ministre eut la sagesse de déchirer le papier et de ne pas répondre. Le mot de Marbot : « Je ne veux pas de Romains dans ma famille », n'avait pas corrigé notre rigide soldat.

Il resta désintéressé de toutes les manières, à une époque où la curée était facile. Dans l'automne de 1853, comme il quittait le commandement du camp d'Helfaut, formé sur la frontière de Belgique, Canrobert adressa aux troupes un ordre du jour un peu vif sur les éventualités extérieures qui pourraient permettre à l'armée de montrer ses qualités. La Bourse baissa. Les politiques et les agioteurs lui en touchèrent quelques mots, lorsqu'il revint aux Tuileries : « Ah! dit le

général en riant, j'ai pu faire baisser la Bourse! Eh bien! il faudrait qu'elle baissât beaucoup pour être au niveau de la mienne. »

Après les hésitations et les réserves chagrines de la première heure, Canrobert fut vaincu par cette bonté qui gagnait tant d'amis à Louis-Napoléon. Un psychologue l'eût appelée nonchalance du cœur plutôt que bonté; mais les effets étaient les mêmes. Le général se laissa nommer aide de camp du prince-président et garda ces fonctions auprès de l'empereur. Elles ne l'occupèrent guère, sauf pendant la période des fiançailles impériales. « J'étais de service et j'accompagnais mon souverain, qui journellement se rendait des Tuileries au palais de l'Élysée; il y restait depuis le déjeuner jusque vers minuit. Mme de Montijo et moi, nous étions comme les chaperons des deux futurs, qui jamais ne s'éloignaient ensemble du grand salon, dont nous occupions un coin discret. » — Singulière grand'garde pour le vieil Africain! Les sinécures convenaient mal à ses goûts actifs : la guerre de Crimée vint bientôt le rappeler à sa vocation.

Je ne m'étendrai pas sur cette page glorieuse. A partir de ce moment, les hauts faits de Canrobert sont dans toutes les mémoires, et ses notes, si modestes en ce qui le concerne, semblent rédigées avec le dessein de laisser dans l'ombre sa

propre figure. Décidément, il n'avait pas profité à l'école du cousin Marbot. Le sort lui assigna les tâches les plus ingrates, au début de cette guerre difficile et si mal préparée. D'abord le débarquement et l'installation de l'armée d'Orient dans les lignes de Boulair, aux Dardanelles. Manquant de tout pour ses soldats, exaspéré par l'inertie de ses alliés turcs, il allait à Constantinople secouer le grand vizir, et ne tirait de lui que la sage réponse des diplomates ottomans, une bouffée de chibouk. « Écoutez, monsieur le grand vizir, tant que vous n'aurez pas raccourci le tuyau de vos pipes et diminué le nombre de celles que vous fumez, tant que vous n'aurez pas relevé le quartier de vos babouches et aboli la polygamie, en un mot tant que vous n'aurez pas retrouvé l'activité de vos terribles ancêtres, vos alliés français et anglais pourront bien essayer de vous venir en aide, mais il leur sera impossible de vous sauver. » — C'était beaucoup demander. Le grand vizir continua de fumer sa pipe, et l'armée d'Orient passa à Varna.

La division Canrobert, inutilement aventurée dans la Dobroudja, de sinistre mémoire, fut la plus éprouvée par le choléra. Une moitié de son effectif périt dans ces marais empestés ou s'égrena sur les transports de malades. Le cœur du général saigne dans les pages où il décrit les misères de

ses enfants. Son émotion n'est pas moins sincère, et sans une pensée personnelle pour les grandes destinées qui se levaient devant lui, lorsqu'il raconte la fin stoïque de Saint-Arnaud. Canrobert avait reçu de l'empereur une lettre de commandement, à tout hasard. Il s'en ouvrit à son chef en vue même d'Eupatoria, quand le moribond s'avoua vaincu par le mal; il gagna la bataille de l'Alma pour l'héroïque fantôme et lui en reporta tout l'honneur. Quelques jours plus tard, le maréchal commandant confirmait la désignation antérieure dans l'admirable proclamation que l'on sait, avant d'aller expirer sur le *Berthollet*. Cet homme avait été si grand, si vraiment exemplaire durant les dernières semaines, qu'il faudrait faire apprendre par cœur à tous nos soldats une *Vie* de Saint-Arnaud,.... où l'on ne laisserait que le chapitre final!

Son successeur a-t-il mérité les reproches des stratégistes et la disgrâce qui leur donna raison? Impétueux dans l'action, mais circonspect à l'engager, temporisateur par nature, jeté d'ailleurs sur ce rocher de Crimée, à 800 lieues de nos ports, avec si peu de moyens pour une si lourde tâche, dépendant d'alliés aussi lents qu'ils étaient solides, pouvait-il faire mieux et plus vite? L'histoire militaire n'est pas près de juger ce procès en dernier ressort, et nous nous y récusons.

Canrobert, secondé par son fidèle Bosquet, se couvrit de gloire à Inkermann; mais sa plus belle victoire, il la remporta sur lui-même, le jour où il s'effaça silencieusement devant le remplaçant envoyé dans son camp par les tacticiens de Londres, qui avaient converti ceux de Paris. Fait sans précédent à la guerre, cette rentrée docile d'un chef dans le rang, si loin de la patrie, au milieu de soldats qui l'adoraient et qui ne professaient pas le même sentiment pour leur nouveau général. La préférence des troupes était notoire, elle pouvait devenir fâcheuse : Canrobert dut consommer son sacrifice et quitter la terre où il avait planté le premier notre drapeau. Le cœur meurtri, il reçut l'ordre de rappel avec son inaltérable soumission; il alla une dernière fois sur la batterie Lancastre contempler l'ensemble des travaux. « Comme Moïse, j'ai vu la terre promise, et il ne m'a pas été permis d'y entrer! » C'est toute sa plainte. Revenu en France, il ne bouda même pas, et reprit aussitôt son service d'aide de camp aux Tuileries.

La réparation commença avec les acclamations de la foule, quand le vainqueur de l'Alma et d'Inkermann défila dans Paris en tête des régiments qui arrivaient de Crimée. Elle fut complétée le lendemain de la naissance du prince impérial, au dîner intime où l'empereur, levant son verre à la

santé de Canrobert et de Bosquet, proclama les deux frères d'armes maréchaux. Ambassadeur extraordinaire, sénateur, maréchal de France, gouverneur de Lyon, où il succéda à son premier chef, le vieux Castellane, on payait Canrobert en honneurs : il eût préféré sans doute qu'on lui demandât de grands services. On ne les réclama qu'à demi, soit qu'il manquât d'intrigue pour les proposer, soit que son énigmatique souverain dissimulât sous les marques d'estime et d'amitié une rupture de la confiance intime. En Italie, le commandant du 3e corps ne fut pas poussé, sur l'échiquier piémontais, aux places les plus favorables à une action individuelle. Pourtant, il serait superflu de rappeler la part qu'il prit aux victoires de Magenta et de Solférino. S'il y eut des lenteurs dans la marche de ses troupes, un examen attentif des notes de Canrobert nous laisse douter que ces retards lui fussent imputables : des contre-ordres le retenaient, à l'heure où il devait et voulait jeter en avant toutes ses forces.

Ses notes s'interrompent avec ses derniers coups de canon heureux. Faisons comme elles : respectons son désir de silence sur le malheur. La rupture de confiance dont je parlais dut s'aggraver après l'Italie, puisqu'on ne fit pas de cette haute renommée l'un des premiers remparts contre l'invasion. Du rôle effacé qui lui échut

alors, n'aurons-nous pas tout dit si nous constatons qu'il y continua son personnage de vaillante soumission et de perpétuel sacrifice? Le seul jour où il eut les mains libres, on sait quelle jonchée de morts ces mains jetèrent sur les champs de Saint-Privat. Quant à ceux qui lui reprochent de n'avoir pas pesé de toute son autorité sur des volontés défaillantes, ils ont bien peu étudié Canrobert. Peut-être ses premiers éducateurs, les grenadiers impériaux du 47e, avaient-ils trop brisé chez lui l'initiative sous une discipline de fer : de là ce rare et beau défaut, trop de renoncement personnel. Dans Metz comme devant Sébastopol, quand il n'était pas le premier, il ne savait qu'obéir, se taire... et souffrir de cette souffrance dont il a dit si sagement, si énergiquement, un jour qu'il réprimait certaines intempérances de patriotisme : « Un coup de pied au c.. à celui qui en parle, deux coups de pied à celui qui n'y pense pas toujours ! »

Il y a pensé un quart de siècle, dans la retraite silencieuse et digne où il vivait, fidèle aux infortunés qu'il avait servis, presque oublié des nouvelles générations. De loin en loin, on revoyait cette tête de vieux lion, si puissamment sculptée, désignée par son relief à la curiosité respectueuse des foules. Toujours affable, aumônier de ses souvenirs, de ce long passé où nous respirions le vent de grandeur qui ne souffle plus, toujours

galant homme, il tendait à tous des mains cordiales, les belles mains modelées sur la garde de l'épée, auxquelles ne resta jamais souillure d'argent ou de trahison. Nous le conservions comme ces livres de grand prix, qu'on est fier de posséder dans sa bibliothèque, et qu'on y va trop rarement chercher. Nous ne sortons pas assez nos reliques : il servirait tant de nous en faire honneur devant l'étranger, qui les admire encore alors que nous les négligeons.

On l'a bien vu, quand ce revenant s'est redressé de toute sa taille en face de l'Europe, dans le court réveil de gloire que la mort accorde à ceux qu'elle endort. Nous avons entendu ce bruit réconfortant et délicieux, d'autant plus doux que nous en sommes désaccoutumés, des têtes qui s'inclinent au dehors devant une haute personnification de notre race. Tous ont manifesté leur admiration; les indifférents, les amis qui avaient jadis fait hésiter le sort en opposant à notre Canrobert des soldats à sa mesure, et les adversaires d'hier, par la voix d'un monarque incomparable dans l'art des appels flatteurs sous la visière d'un heaume. Il y a bien eu quelques mauvais bruits chez nous : cris inintelligents de ceux qui épluchaient cette vie, ne comprenant pas que le dernier maréchal était devenu un symbole; abois dont le vieil Africain ne se fût

pas étonné ; il savait quels fauves viennent rôder et glapir autour de la tente arabe où l'on garde un mort.

Nous ne l'en avons pas moins conduit aux Invalides, avec un cortège militaire qui l'eût satisfait, les aciers bien étincelants sous un beau soleil de froidure. Quarante ans plus tôt, pendant la visite que fit à Paris la reine d'Angleterre, Canrobert fut chargé d'accompagner la souveraine au tombeau de Napoléon. Il arrivait de Crimée : le peuple le reconnut et lui fit une bruyante ovation, à cette même place où il vient de la retrouver sous une autre forme, dans l'ovation muette des drapeaux et des épées sur son cercueil. Nous l'avons conduit à l'église. Ce fut une dernière et belle vision, pour les yeux du bon soldat, cette église militaire, emplie d'armes et d'uniformes, avec les étendards des voûtes penchés sur le catafalque, et le grand voile noir coupant la nef du haut en bas, interceptant le tabernacle du Soldat prodigieux. Des baies qui éclairent la rotonde masquée par ce voile, une lueur vague filtrait à travers l'étoffe, clarté qui paraissait émaner du redoutable tombeau ; des souffles, des frissons mystérieux agitaient cette tenture, comme si une main voulait l'écarter, comme si l'homme d'Austerlitz allait sortir pour recevoir un de ses lieutenants, chasser quelques intrus, donner le mot

d'ordre à ce nombreux état-major, là, sur les degrés de l'autel, plus grand que tous dans sa petite taille, naturellement maître de tous en réapparaissant, le front chargé de promesses et de menaces...

Le *Requiem*, le chant de paix éternelle et de repos, tombait avec une signification si juste sur le vieux maréchal, sur cette longue vie harassée, promenée en combattant à travers tous les pays qu'évoquaient les inscriptions : bivouacs d'Afrique, tranchées de Russie, plaines d'Italie. Il l'avait si bien gagné, le repos que lui promettaient les voix et l'orgue ! Il allait en jouir, l'aïeul, au milieu de ses camarades déjà couchés sous ce pavé. Car tous ceux qui l'entouraient encore dans l'église, même les têtes blanches, c'étaient pour lui des enfants, des élèves. Plus un compagnon !

Un seul aurait pu être là : on cherchait auprès du cercueil de Canrobert, comme on l'avait cherché naguère auprès du cercueil de Mac-Mahon, le dernier Africain, le vainqueur d'Abd-el-Kader. Il n'y était pas, ce vainqueur n'ayant plus d'habit et d'épée pour venir enterrer comme il convient ses camarades d'Afrique. Inutile, insondable sottise ! Combien de choses futures s'expliqueront par cette seule aberration, qu'il ne se soit pas trouvé en France un chef, militaire ou civil, pour tracer cet ordre si simple : « Le général Henri d'Orléans

se mettra demain en tenue, il portera un cordon du poêle aux obsèques de son camarade Canrobert, il défilera devant le corps à son rang de promotion dans l'état-major général. » — Notre pays d'imagination et de cœur eût applaudi si fort celui qui aurait donné cet ordre! Mais peut-être ne le donne-t-on point par crainte de ces applaudissements; un homme qui aurait compris notre France serait si inquiétant pour les autres...

Oublions ces choses, laissons mourir ce qui meurt. C'était la leçon du chant de paix, du *Requiem* qui descendait toujours plus ample, faisait taire tous les autres bruits, enveloppait plus doucement, plus étroitement le dernier maréchal. Tout semblait dire et tous semblaient penser : « C'est bien le dernier! »

Tous, sauf ces enfants formés en carré, dont la fière mine nous frappa à la sortie, dans la cour des Invalides. Ils arrêtaient les regards, avec la flamme d'espérance qu'ils mettaient dans ce deuil, dans ce convoi où tous les autres voyaient le symbole de la fin d'un temps. C'est leur droit et leur force de ne pas nous croire, de ne pas nous entendre. Que Dieu leur donne raison, s'ils sont rentrés le soir à Saint-Cyr en riant de nos augures, en raillant les vieux imbéciles qui pensaient enterrer le dernier maréchal de France!

PREMIER SEPTEMBRE

1895.

Cette date dit assez ce dont je veux parler. Vingt-cinq ans révolus, depuis la pire journée de ces mauvais mois. Les arbres qu'on plantait alors font déjà une ombre large sur la terre; les enfants qui naissaient sont des hommes dans la force de l'âge, prêts à nous remplacer. Un quart de siècle, profond lac d'oubli. Et pourtant, par-dessus les tumultes de la vie courante, le souvenir est remonté à la surface. Des deux côtés, on s'est recueilli pour la commémoration de ces images lointaines : chez les vainqueurs, avec une ostentation orgueilleuse que nous leur reprochons, que nous étalerions peut-être aussi bruyamment si nous étions à leur place; chez nous, avec de pieux hommages à l'inutile vaillance de ceux que la fortune accabla. Comment

parler d'autre chose, en ces jours qui ramènent les fantômes?

Je viens de lire le plus récent ouvrage sur la guerre de 1870. Après tant d'autres, M. le commandant Rousset[1] a tenté de retracer cette histoire avec tous les documents dont on dispose aujourd'hui. Son livre m'a paru bien fait, clair, équitable, écrit avec une gravité militaire; je n'y ai trouvé ni déclamation, ni injustices, ni cette stratégie conjecturale où s'égarent trop souvent les gens du métier, quand ils prétendent démontrer ce qui serait arrivé, si l'on avait opéré autrement dans telle circonstance donnée. Je cite ce livre comme un thème qui reporte la pensée à ces grands événements; mais je n'ai pas pris la plume pour un compte rendu critique. L'auteur me pardonnera de passer outre et de laisser un libre cours à quelques impressions personnelles : souvenirs qu'on s'efforce de démêler, chapitre de mémoires intimes qu'il est temps d'écrire, à ce tournant où notre vie hâtive s'arrête un instant, pour regarder en arrière son noir point de départ et le chemin parcouru depuis lors.

1. *Histoire générale de la guerre franco-allemande*, par le commandant Rousset.

I

C'est très loin. La brume du temps efface. Cependant, derrière les images plus nettes que l'existence accumula sur les plans plus proches, la sombre vision flotte et domine au fond de toutes les perspectives; telles ces formidables constructions de nuées qui retiennent le regard dans les lointains d'un ciel d'orage, par delà les accidents réels et familiers des paysages environnants. C'est un bruit ancien qui persiste sous les bruits récents, comme le grondement de l'Océan demeure dans l'oreille, après la traversée, par-dessous les voix de la terre retrouvée. Je ne sais s'il est des mémoires heureuses, — ou malheureuses! — assez fidèles pour garder toute la suite et tout le détail des spectacles qui ont fortement, péniblement saisi l'âme au seuil de la vie. Il semble que la mémoire fasse un effort pour se décharger des poids qui l'ont trop oppressée. La mienne n'a retenu de ce temps que de larges masses confuses, avec quelques petits points très précis : des instantanés, d'une signification médiocre, le plus souvent; pourquoi ceux-là plutôt que d'autres?

D'abord, ce qu'on pourrait appeler la période d'allégresse; le Paris en délire de juillet 1870, sillonné de troupes, assourdi par les clairons, les

tambours, les fanfares, qui promenaient sur la ville le vent grisant de la *Marseillaise* déchaînée. Dans le hurlement ininterrompu de la foule : « A Berlin! » les régiments remontaient les boulevards entre deux haies de consommateurs attablés aux terrasses des cafés; on arrachait du rang les soldats, les zouaves surtout, pour leur offrir des rafraîchissements, des fleurs. L'imagination rapide de notre peuple se donnait d'avance les sensations du retour triomphal. Les cris redoublaient, le cortège enthousiaste grossissait sur le boulevard de Strasbourg, enveloppant les colonnes jusqu'aux larges baies de la gare de l'Est où elles s'engouffraient. Je la revois toujours, cette gare de l'Est, avec sa figure symbolique d'alors : bouche de pierre ouverte là-bas, au fond de la voie montante qu'elle barre, buvant sans trêve ce flot d'hommes armés, qui coulait vers elle, disparaissait dans ses profondeurs, absorbé, pompé par les machines à vapeur dans le gouffre invisible.

L'ivresse atteignit son paroxysme durant les soirs de ce torride juillet. Il semblait que la *Marseillaise* se fût envolée, miraculeuse ressuscitée, du bas-relief de l'Arc de Triomphe où Rude l'enchaîna. Elle rugissait partout, avec une plasticité qui se pliait aux talents divers de ses interprètes. A l'Opéra, Faure en faisait un psaume, une prière; ainsi devaient chanter les Machabées au

matin d'un combat, les calvinistes dans les conciliabules des Cévennes. Au couplet « Amour sacré de la patrie », il avait un geste d'une incomparable beauté religieuse, quand il élevait les bras au ciel en ramenant sur sa poitrine les plis du drapeau. A la Comédie-Française, Mlle Agar rendait aux paroles et à la musique l'emportement des fureurs révolutionnaires. Si ma mémoire ne me trompe pas, la censure interdit cette exécution trop fidèle et remplaça promptement la tragédienne dans son emploi patriotique. Aux cafés-concerts des Champs-Élysées, l'hymne de Rouget de l'Isle alternait avec le *Rhin allemand* de Musset : des voix différemment canailles braillaient avec la même vulgarité les deux chants, répétés jusqu'à l'obsession. Le sentiment des nuances n'est pas très développé à vingt ans ; pourtant on sortait de là avec une nausée de tristesse, avec une vague appréhension devant ce patriotisme criard, frelaté comme les alcools qui le chauffaient. Mais ces dégoûts se fondaient vite dans l'atmosphère d'allégresse militaire qui enfiévrait tous les cœurs.

Un soir, à l'Opéra, tandis qu'Émile de Girardin secouait frénétiquement sa mèche en donnant le signal des applaudissements, on me montra dans une loge un homme penché au balcon ; une large tête chevelue, appuyée sur les deux poings, le

regard perdu dans le vague, les narines aspirant tout ce qui montait de révolte et de menace dans l'hymne révolutionnaire. C'était Gambetta, que je voyais pour la première fois. Le tribun donnait l'impression d'un lion à l'affût, reniflant l'odeur d'une proie lointaine dans l'ouragan qui lui en apporte les émanations. Il nous fit penser à Mirabeau écoutant chanter les bandes qui allaient démolir la Bastille. A cette minute, il sentait visiblement l'approche des chose obscures, terribles et convoitées.

La *Marseillaise* libérée était le signe sensible d'une ère nouvelle qui s'ouvrait, ère radieuse de promesses au gré de l'espoir de chacun. — On ne savait pas où l'on allait, mais on passait la ligne, on voyait au ciel des constellations inconnues. A la jeunesse républicaine, il suffisait d'entendre ces notes proscrites pour qu'elle se crût transportée au seuil de l'âge d'or. D'autres avaient grandi dans l'horreur de l'hymne impie; une légende tragique le leur représentait comme la musique de l'échafaud, comme une aspersion sur leurs têtes du sang des aïeux. Pour ceux-là, il y avait à le murmurer un tentant frissonnement de péché, un plaisir de fruit défendu : — C'est malgré tout très beau, se disait-on, et l'on éprouvait je ne sais quelle joie romantique en refaisant une virginité guerrière à cette furie souillée. La *Marseillaise*

était surtout le signe de la réconciliation générale, d'une fraternisation universelle sous le drapeau qui allait revenir victorieux, rapportant dans ses plis l'oubli des vieilles haines, rendant à tous la douceur de ne plus détester personne, pas même l'empereur.

Presque toute notre jeunesse, est-il besoin de le rappeler, avait été élevée dans la haine du second Empire, pour des motifs et dans les milieux les plus différents. Ceux qui tenaient cette haine d'une tradition de famille donnaient le ton; ils rangeaient à leur suite jusqu'aux fils des fonctionnaires bonapartistes, excités par l'esprit de contradiction, par le bouillonnement du premier âge, par le vent qui soufflait partout depuis quelques années. — Légitimistes, orléanistes, républicains, ces nuances comptaient à peine; à la voix des pontifes de l'union libérale, elles se confondaient dans le joyeux accord des oppositions, où chiens et loups hurlent ensemble après la bête de chasse, avant de s'entre-dévorer pour la curée.

Accord joyeux, ai-je dit. Je me demande parfois si j'entends bien, quand un vétéran de ces années, devenu chef de parti ou ministre, prend la parole dans un banquet pour féliciter la jeunesse du bonheur qu'elle a de vivre aujourd'hui, pour opposer à ce bonheur le tableau des souf-

frances moroses qu'il endura, lui, dans la compression où il s'étiolait. Ces graves plaisantins oublient que leur geôle habituelle était le bal Bullier. Ils parlent pour les besoins de la cause, comme parleront un jour les jeunes opposants de l'heure présente; à leur tour ceux-ci maudiront la persécution qui attrista leurs débuts dans la vie, ils oublieront à leur tour qu'ils s'amusèrent royalement, parce que l'opposition est amusante de sa nature, et surtout parce que les régimes politiques ne peuvent rien contre la fleur de joie des vingt ans; seul, le pied d'un maître étranger sur le sol natal est assez lourd pour la flétrir momentanément.

Avec quelle joie maligne on accueillait, dans les cours de nos collèges, chaque élection qui souffletait l'*Exécutif* en lui jetant dans les jambes quelque revenant de 1848! Nous achetions avec respect les cartes photographiques où ces députés de l'opposition, nos vengeurs, se groupaient en médaillons sympathiques. MM. Garnier-Pagès, Glais-Bizoin, Crémieux étaient puissamment laids; ils n'en faisaient pas moins dans nos pupitres une forte concurrence aux photographies des actrices en vogue. Quand nous expliquions notre Tacite, nous ne doutions pas que cet ancêtre de M. Prévost-Paradol eût buriné d'avance tous les vices et toutes les iniquités du Tibère des Tuileries.

Ainsi se formaient au sens du juste et du réel les cœurs des jeunes Français, dociles aux enseignements austères que leur donnaient les vaincus de la rue de Poitiers et les faméliques des brasseries.

Ces enseignements ont gardé assez de force, après la catastrophe, pour détourner longtemps tous nos anathèmes sur un seul bouc émissaire. Il a fallu de longues expériences et de longues réflexions pour nous faire revenir de notre injustice envers ce pauvre fataliste, faible, malade, trop sincère dans sa chimère d'empire libéral, et qui se laissait chasser par la meute, depuis des années, dans l'impasse au fond de laquelle était Sedan. Toute la suite des événements européens rendait inévitable un conflit entre nos voisins et nous; chacun le pressentait; et, par sot humanitarisme ou par ambition parricide, nos rhéteurs prêchaient le désarmement, la garde nationale, ils refusaient l'argent, ils refusaient les hommes, ils étranglaient l'armée de la France pour étrangler l'Empire. Ils retiraient au pouvoir toutes ses défenses, afin qu'il fût à la merci du moindre choc intérieur; et nul d'entre eux, hormis M. Thiers, ne prévit que ce choc pouvait venir du dehors. Faisons-leur ce crédit de croire qu'ils ne furent qu'aveugles, qu'ils n'aperçurent pas cette vérité d'évidence : en préparant patiem-

ment leur victoire du 4 septembre, ils préparaient à coup sûr notre désastre du 1er septembre.

Quand l'histoire définitive établira les responsabilités, les plus lourdes ne pèseront peut-être pas sur celui qui reculait d'instinct devant cette guerre, qui s'y engagea tristement, ne se sentant plus maître d'un pouvoir dont il ne gardait que l'apparence et qu'il avait moralement abdiqué entre les mains de ses pires ennemis. A d'autres aussi, l'histoire demandera compte de la patrie démembrée : à ceux qui décrétaient qu'on la pouvait préserver sans armée, sans gouvernement, à ceux qui la voulaient assez affaiblie pour qu'une secousse la livrât à leurs convoitises et à leur inexpérience. L'histoire dira ce qu'il faut imputer de nos larmes, de notre sang, de notre honte, au passif des héros dont nous honorions les photographies dans nos pupitres d'écoliers.

Mais revenons à nos illusions d'alors. Comme nous étions pourtant des jeunes Français, avec de bons cœurs tout au fond, nous trouvâmes une douceur inconnue dans ce désarmement des esprits qui suivit la déclaration de guerre. Pendant quinze jours de ce mois de juillet, il n'y eut plus d'opposants : je ne me souviens pas du moins d'en avoir rencontré parmi ceux de mon âge. Les étudiants du quartier Latin organisaient des charivaris contre M. Thiers. Nous étions retournés

avec la rapidité de l'enfant; nous ne détestions plus celui qui allait nous donner du même coup la gloire et la liberté. Nous ne l'appelions plus Badinguet. Je crois bien que nous criâmes tous peu ou prou : « Vive l'Empereur! » sur les flancs de cette armée qui passait.

Bien entendu, aucun de nous ne mettait en doute le succès. Nos soldats étaient invincibles; un régiment de zouaves enfonçait une division de n'importe quelle armée; la nouvelle seule de l'embarquement des turcos démoralisait l'Allemagne. Nous avions vu tout enfants le retour d'Italie, on nous avait raconté le retour de Crimée; le retour de Prusse serait une fête réglée d'avance sur le scénario classique. Quand les journaux nous apportèrent l'ordre du jour de l'empereur, avec son accent triste, ses réticences pensives : « La guerre qui commence sera longue et pénible... » la plupart d'entre nous s'étonnèrent : « Tiens, qu'est-ce qu'il a donc, l'empereur? Il est malade! » Notre confiance ne branla pas.

Lorsqu'on fut bien grisé du plaisir de voir défiler les troupes et d'entendre la *Marseillaise* dans les théâtres, lorsque la gare de l'Est eut englouti le dernier bataillon, chacun partit, suivant l'usage de cette saison, pour la campagne, pour les eaux, pour le voyage de vacances. On emportait la carte du pays rhénan sur laquelle on

marquerait, avec des épingles tricolores, les progrès de nos colonnes. Il n'y avait plus autre chose à faire en attendant le retour triomphal. Aujourd'hui, avec les mœurs créées par le service obligatoire, une guerre éveillerait chez tous l'idée du danger commun, d'une contrainte générale et d'une participation active. A cette époque, pareille idée n'entrait pas dans nos cerveaux. Nous avions accompagné de nos acclamations et de nos vœux les gens de métier, ceux qui avaient commission de nous procurer la victoire; il ne restait aux autres, aux civils, qu'à retourner à leurs occupations habituelles ou à se croiser les bras. On se dispersa sur les routes, où nous poursuivait l'écho de la clameur parisienne, incoercible, épileptique, continuant de fatiguer l'air avec sa *Marseillaise* éraillée et son cri machinal : « A Berlin! à Berlin! »

Oui, telle fut bien cette première période, ce prologue de folie avant le drame. J'ignore quels étaient les vrais sentiments des provinces, mais la grande voix de Paris pressait, emportait le gouvernement; grondante naguère autour du trône, elle se faisait câline et complice pour mieux le soulever, elle lui promettait l'amnistie à la condition qu'il satisfît sa fantaisie de gloire; et nous étions tous entraînés par ce mouvement allègre, la nouvelle guerre nous apparaissait comme un

accident normal de la vie française, nous désirions voir ce qu'avaient vu nos aînés, jouir ensuite des biens qu'ils n'avaient pas connus : un lendemain victorieux, pacifié, amusé à l'intérieur par le jeu bruyant des « libertés nécessaires ».

La seconde période s'ouvrit après peu de jours, sans transition, et bien différente. Ce fut la période de la stupeur.

II

J'écris ces lignes dans la ville d'eaux où elle me surprit, à pareille date; cette gracieuse ville d'Aix-en-Savoie. Rien n'a changé. La nature ne change jamais, elle. Sachant pourquoi elle tue, elle le fait sans remords. N'étant pas sujette à nos gaîtés, à nos tumultes, à nos emportements, elle demeure sereine dans son œuvre de destruction et de réparation. Rien ne date pour elle, hormis les phénomènes réguliers des saisons. Comme en ces jours où deux grandes nations s'entre-tuaient et où le résultat de leur duel déplaçait l'équilibre du monde, les mêmes cyclamens fleurissent sur la montagne, les mêmes marguerites dans les prairies, les mêmes feuilles tremblent aux mêmes brises. Ces vérités sont banales; mais on n'en sent toute la force accablante que dans le paysage

tranquille, identique, où une circonstance particulière a fixé pour chacun de nous le souvenir des grands bouleversements humains.

Il ne semble pas d'ailleurs que les hommes aient beaucoup changé. Quelques variations des modes, quelques améliorations matérielles dues à l'avancement des sciences; une génération en a remplacé une autre, voilà tout. Comme alors, la même foule court à son divertissement, recherche les mêmes plaisirs, s'étourdit du même bruit. Et, comme il y a un quart de siècle, je vais lire le résumé de la vie nationale, de la vie universelle, que le télégraphe apporte dans ce même cadre de bois noir, sur le mur de ce même Casino. Mais sous les nouvelles du jour présent, je vois dans ce cadre des mots ineffaçables; tel un palimpseste où les anciens caractères surgiraient obstinément sous l'écriture plus récente. Ils y demeurent gravés pour mes yeux, ces trois mots fatidiques tracés sur la muraille par une main d'épouvante, coup sur coup, devant la foule effarée qui les commentait : Wissembourg, Frœschwiller, Spickeren.

Wissembourg, un malheur, le commencement de la stupeur; Frœschwiller, Spickeren, les désastres, et déjà l'écroulement complet des espérances. Les journaux apportaient les détails complémentaires : nos armées battaient en retraite.

Ainsi, c'était vrai, l'envahisseur marchait sur la terre française, victorieux, en force, gagnant du pays d'heure en heure ! Dans le lourd silence du rassemblement qui attendait les informations, on croyait entendre ce bruit odieux : le pas de l'ennemi approchant.

Ce fut un brusque changement de l'âme dans ce public si gai, si frivole, encore tout occupé de ses plaisirs trois jours auparavant. La foudre tombant au milieu d'une joyeuse partie de campagne ne l'eût pas surpris et secoué davantage. Le monde et la vie prenaient une autre signification. La colère, l'angoisse, la crainte montaient dans les cœurs, avec le sentiment qu'il fallait faire quelque chose. Pour la première fois, on se rendait compte de la sévère réalité : la guerre, cet événement jusque-là lointain, extérieur, venait de saisir nos destinées individuelles ; la maison brûlait, chacun devait courir au feu.

Dès le lendemain, les trains pris d'assaut emportaient dans toutes les directions une cohue affolée. Les chefs de famille allaient mettre ordre à leurs affaires ; les jeunes gens, les hommes valides allaient chercher à l'aventure leur place de combat. La plupart rejoignaient les bataillons de la mobile, ce mythe auquel personne ne pensait la veille ; la mobile, cela paraissait une loi sur le papier, qui n'aurait jamais

d'effet pour ceux qu'elle touchait. On y croyait si peu, que beaucoup d'entre nous préférèrent acquitter leur dette en contractant un engagement dans l'armée régulière. Les imaginatifs ne rêvaient que francs-tireurs, éclaireurs, guérillas ; ils couraient s'inscrire à ces corps irréguliers qui surgissaient dans Paris, pour satisfaire l'instinct théâtral de la population parisienne, son besoin de fantaisie et d'indiscipline jusque dans le devoir accepté.

La physionomie de Paris s'était transformée en quelques jours. Nous l'avions laissée confiante et gaie, nous la retrouvions sombre et menaçante. La *Marseillaise* continuait de rugir, non plus encourageante et militaire, mais avec son accent d'origine, sa voix de colère et de convulsion. De nouveau, des troupes défilaient sur les boulevards, égrenant dans les cafés leurs hommes débandés. Elles ne ressemblaient pas aux régiments qui passaient naguère, uniformes, cohérents, distincts de la population qui les choyait et les fêtait, mais comme on caresse un bel animal de luxe, dont on attend un service et qu'on aime, bien qu'il n'ait rien de commun avec notre espèce. Cette fois, c'étaient des formations hâtives, insolites, des bataillons de dépôt grossis d'éléments hétérogènes, et surtout les mobiles de la Seine, bruyants, marquant leur individualité dans le rang, à la fois pressés d'y figurer et rétifs au commandement.

Cette nouvelle armée était de même espèce que la population, elle emportait des lambeaux de chair de la masse humaine qui ne se contentait plus de l'acclamer, qui suivait, confondue dans les lignes; groupes d'amis convoyant un partant, familles amenant en fiacre leur soldat jusqu'au perron de la gare. Le boulevard de Strasbourg n'était qu'une vaste scène d'adieux.

Et tout au bout de la large voie, la gare de l'Est continuait son office de réceptacle inassouvi, avec une figure toujours plus accusée d'arche énigmatique, de portique de la mort. Le torrent de peuple portait jusqu'à cette barrière les soldats, qui disparaissaient sous le porche avide, béant, où tout le sang de la France confluait, s'écoulant à petits flots par cette ouverture, allant se perdre on ne savait où.

En province, dans les dépôts des régiments où nous allions nous faire immatriculer, nous constations le désordre et le vide. On nous délivrait des effets d'équipement incomplets : à la caserne de Nantes, où je me rendis, il n'y avait même pas d'aiguille mobile de rechange pour le chassepot. Cela ne nous impressionnait pas outre mesure, nous pensions qu'il en avait toujours été ainsi depuis les volontaires de 1792, et que, dans l'armée française, il fallait *se débrouiller* comme on pouvait. Pour le moment, nous nous débrouil-

lions en usant de nos petites protections afin de moisir le moins longtemps possible dans ces cours de caserne, et de gagner nos corps respectifs à l'armée du Rhin. Après deux ou trois séances de maniement d'armes, le commandant du dépôt, enchanté de se débarrasser de nous, lâchait à la grâce de Dieu ces recrues improvisées. J'étais affecté à un régiment de l'armée de Bazaine, déjà coupée sous Metz; on m'engagea à le rejoindre, de compagnie avec un peloton d' « isolés », jeunes officiers nouvellement promus, volontaires qui se trouvaient dans le même cas. Naturellement, nous ne vîmes jamais ces régiments où nous comptions; l'armée de Mac-Mahon nous recueillit à mi-chemin, nous y fûmes versés « en subsistance » dans les corps dont l'effectif avait été le plus éprouvé à Frœschwiller.

Et ces petites gouttes inutiles se perdirent dans le flot qui continuait de couler vers le réservoir de la gare de l'Est. L'insatiable bouche de pierre nous happa comme les précédents. De l'autre côté de son mur commençait un nouveau monde, inconnu, désordonné, où nous entrions sans même savoir ce qu'on y ferait de ces « isolés », qui étaient déjà des épaves avant le naufrage.

A Reims, nous tombâmes dans l'armée; elle venait de quitter le camp de Châlons pour se porter sur l'Argonne. Elle s'offrit d'abord à nous

sous l'aspect d'une bande de zouaves qui pillaient le buffet de la gare. Un train allait les conduire à Rethel, où couchait ce soir-là le quartier général. Ils nous firent place sur le tender. Tout le long de la route, leurs chants et leurs cris d'ivrognes retentirent, ponctués par les volées de chassepot que nos zouaves envoyaient, quand un lièvre détalait dans les sillons champenois. Les jeunes saint-cyriens qui nous accompagnaient assistaient à ce spectacle d'indiscipline, impuissants, attristés par les funestes présages qu'ils en tiraient. A Rethel, on nous assigna nos destinations au 7e corps, celui du général Douay, campé autour de Vouziers. Là seulement nous abdiquâmes notre liberté de *condottieri* voyageurs, pour prendre dans les unités où l'on nous versait une position à peu près régulière.

Chose étrange! A partir de cet instant, mes souvenirs deviennent plus rares et moins nets. Les journées, leur emploi, leurs détails se confondent derrière un voile de brouillard, comme si ce temps était noyé dans la pluie qui nous harcelait, plus importune que l'ennemi. Une sensation physique domine toutes les autres : la gêne de cette eau glacée, durant les marches dans les chemins boueux des Ardennes, durant les couchées dans les prairies inondées, la tête sur une pierre; surtout la gêne des mains gourdes de

froid, meurtries aux ardillons, inhabiles à boucler et à déboucler les courroies mouillées du sac et du fourniment. — Et une impression morale, si ce mot convient ici, résume toutes les impressions de cette campagne de quelques jours : la stupeur d'une chute infiniment rapide, l'étourdissement de l'homme tombé d'un cinquième et qui se retrouverait sur le pavé, se tâtant pour savoir s'il est entier, n'ayant conservé de cette chute que les brèves visions de scènes insignifiantes, machinalement retenues par ses yeux tandis qu'il passait devant les fenêtres de chaque étage.

La guerre, surtout la guerre faite dans ces conditions, déprime la pensée et ne laisse subsister que l'activité de l'animal physique; toutes ses facultés se tendent vers la satisfaction de ses besoins, et du premier de tous, manger. Quand il ne reçoit pas de distributions, ce qui fut constamment notre cas, quand il doit vivre d'industrie, l'effort de son intelligence demeure concentré sur ce grand problème : trouver des pommes de terre, puis se sécher, et dormir un peu dès que l'occasion s'y prête. Cette domination de l'animal physique est d'autant plus prompte, d'autant plus complète, que le sujet est moins entraîné aux fatigues du corps : le « bachelier » y succombe plus vite que l'homme des champs.

J'arrivais avec l'espoir d'assister à des spec-

tacles grandioses, avec la certitude que j'allais recueillir et associer des impressions fécondes pour l'imagination; après vingt-quatre heures d'épreuve, mes méditations ne s'écartaient plus de ce thème : trouver des pommes de terre. J'avais une forte provision de papier dans mon sac; ayant toujours et partout rapporté toutes choses à mon métier d'écrivain, depuis que j'ai conscience de moi-même, j'escomptais d'avance les belles notes que j'allais prendre pour le livre à écrire au retour, si je revenais. Je n'ai pas crayonné trente lignes, s'il m'en souvient bien, sur ce papier perdu avec le reste. En posant le sac à l'étape, ne fallait-il pas trouver des pommes de terre, se sécher, dormir? Et les doigts transis, meurtris sur les cuirs et les aciers, se seraient refusés à écrire, alors même que la pensée engourdie de fatigue leur eût dicté quelque chose.

Qu'aurais-je décrit, d'ailleurs? Les faits et gestes de mes camarades de l'escouade, tout au plus de la compagnie? A vingt ans, on ne fait guère de psychologie pure; nous n'en faisions pas au moins en ce temps-là. Les spectacles pittoresques ou dramatiques ont seuls le pouvoir d'exciter un jeune esprit. Or, le soldat, l'infime atome perdu à son rang, ne voit presque jamais un spectacle complet, intelligible et intéressant. Il n'a aucune notion des lieux où il se trouve,

s'il ne les connaît pas d'avance. De l'adversaire dissimulé en face de lui, il ne sait qu'un nom générique; il n'aperçoit même pas l'ennemi qui le canonne à grande distance, il entrevoit à peine dans la fumée, par masses confuses ou par petites fractions, l'ennemi qui le fusille. Tout lui est vision indéterminée, rapide, fragment inexplicable d'un kaléidoscope en mouvement.

Ah! qu'ils sont cent fois vrais, les soldats myopes de l'école de Stendhal et de Tolstoï, qui n'ont rien compris de la bataille! Qu'il est vrai et typique, ce mot de vieux soldat recueilli par M. le duc d'Aumale. Le prince avait pour adjudant-major, dans un régiment qu'il commandait, un certain Lefebvre, qui fut depuis général de brigade. Cet officier avait fait dans le rang la guerre d'Espagne, en 1823. — « Voyons, Lefebvre, lui disait-on vingt ans après, parlez-nous de l'Espagne; vous devez bien la connaître. — Je ne connais pas l'Espagne. — Comment? Vous en avez fait le tour! — Possible. Connais pas. *On ne voit rien le sac sur le dos.* »

Et quand une courte campagne est ce que fut la nôtre, la poussée désordonnée, incohérente, d'un troupeau ahuri, recru de fatigue, mené à l'abîme à travers l'inconnu, le soldat a vu et compris moins que rien; il n'a que des larves d'idées et de souvenirs.

Une seule impression pittoresque, grandiose, m'est restée dans les yeux : la première, en arrivant le soir au camp de Vouziers. Le 7e corps bivouaquait sur la pente des collines, à l'orée des bois; ses feux étoilaient les profondeurs de l'horizon où ils se confondaient avec les astres du ciel. Des groupes d'hommes, rangés en cercle autour des brasiers, attisaient les flammes. C'était d'un effet imposant et poétique; c'était enfin une armée, telle que je me la représentais dans mes devoirs de rhétorique. Je me promettais un beau développement de cette première émotion : je n'étais pas encore mouillé, ni fourbu; avant de se séparer, les « isolés » avaient passablement dîné, pour la dernière fois, dans une auberge de la ville. On ne me laissa pas le temps de mûrir ma composition : l'ordre vint de bivouaquer cette nuit avec les armes sous la main; et bien avant l'aube, comme la pluie commençait de tomber du ciel assombri, on nous fit former en ligne de combat pour attendre l'ennemi, qui était tout près, disait-on. On l'attendit de longues heures, en piétinant un labour, dans l'énervement de l'incertitude. Rien ne vint.

C'était le moment où le Maréchal, tiraillé entre ses renseignements particuliers et les instructions pressantes de Paris, hésitait sur la direction qu'il changea deux fois en trois jours; où des ordres

contradictoires épuisaient les troupes en marches et en contremarches dans les défilés des Ardennes ; où le 7e corps croyait avoir sur ses talons les armées du prince royal et du prince de Saxe, qui forçaient les étapes pour nous devancer sur la Meuse.

Mais tout cela, je l'ai su depuis. Alors, au bivouac et dans le labour, nous ne savions rien : il était trop visible que nos officiers n'en savaient pas davantage. L'*ennemi*, alors, c'était une entité vague, errant sans doute dans ces forêts inconnues, qui allait déboucher à gauche ou à droite, devant ou derrière, à ce que semblait dire le regard anxieux des chefs, interrogeant tous les points de l'horizon. Ce jour-là et les jours suivants, nous ne vîmes de l'ennemi que quelques uhlans, éclaireurs qui profilaient un instant sur la lisière des bois leurs silhouettes grandies par les longs manteaux, loups qui suivaient et guettaient le troupeau égaré.

On se mit en marche sous le déluge, pour faire quelques kilomètres, s'arrêter, changer de direction, repartir, bivouaquer dans l'eau, toujours la main sur les armes, avec ordre de ne pas dresser les tentes, promesse d'une distribution qui n'arrivait pas, et licence d'arracher des pommes de terre quand les premiers occupants du champ en avaient laissé. Alertes continuelles ; on se

sentait à la merci d'une surprise probable : chaque fois qu'on levait le camp, l'arrière-garde se formait en bataille, échangeant des coups de feu avec les rôdeurs, les fantômes aux longs manteaux qui apparaissaient un instant hors des taillis. On les distinguait, la nuit, à la lueur des meules de paille flambante qu'ils incendiaient. Tout était confusion dans ces journées troubles, tout est confus dans le souvenir qui en reste.

Le 30 août au matin, — c'était à Bellevue, je crois, — le brouillard fut si intense que chacun perdit sa compagnie. On se cherchait à tâtons. Durant une éclaircie, j'aperçus à quelques pas de moi, sur le chemin, un groupe d'officiers qui inspectait nos positions. Le chef maniait une longue-vue, avec l'air d'indifférence tranquille qu'ont les chefs devant les hommes. On me dit que c'était le Maréchal. J'entrevis ainsi une minute celui qui disposait de nos destinées, être chimérique, apparu dans une déchirure de brume. Le temps se remit. Nous escortions un convoi de vivres réservé à d'autres, puisqu'on ne nous en distribuait jamais.

Comme nous descendions dans un entonnoir, au fond d'une gorge, le canon parla derrière un rideau de forêt, se rapprochant. Le commandant du bataillon écouta, consulta nos officiers : personne ne devinait ce que pouvait bien signifier

cette canonnade. On décida qu'il y fallait marcher. Arrivés hors du bois, sur le plateau, nous fûmes enveloppés par un corps d'armée en débandade : nous étions tombés dans la déroute de Beaumont. Une masse noire avançait lentement, refoulant les lignes rompues, flottantes, du 5e corps. On tint quelque temps; on voyait enfin des Allemands. On en voyait trop. Nos petits paquets se brisaient, se reformaient dans les vallonnements du terrain, faisaient retraite en tiraillant. Vers le soir, il ne restait de nos formations dispersées qu'une cohue d'hommes de toute arme, dévalant pêle-mêle sur le bord d'une grande rivière, la Meuse.

Un interminable convoi interceptait la route; ceux d'entre nous qui avaient été touchés se firent hisser sur des charrettes, déjà combles. Ces charrettes avançaient de quelques pas, puis stationnaient pour un temps qui paraissait un siècle : tour à tour portées et arrêtées par le torrent de piétons, de cavaliers, de bouches à feu qui encombraient la route, dans les ténèbres. On claquait la fièvre, sous la brise fraîche du fleuve. Vers la fin de la nuit, nos véhicules n'avançaient plus; une auberge montrait ses lumières engageantes sur le bord du chemin : tout ce qui était légèrement blessé dégringola des charrettes et se précipita dans l'auberge pour demander de l'eau.

Là, le sommeil nous terrassa quelques instants.

Nous nous réveillâmes, aux premières lueurs du jour, entre les mains de cuirassiers blancs qui avaient envahi la maison et saisi nos armes. Ils nous chargèrent sur un fourgon, ils nous emmenaient déjà, quand les batteries françaises de l'autre côté de la Meuse leur envoyèrent à propos quelques obus. Nos convoyeurs gagnèrent du champ sans plus se soucier de leur prise. A la faveur de ce trouble, nous pûmes nous échapper du fourgon et enfiler avant d'être rattrapés le pont du chemin de fer, tout proche. A l'extrémité de ce pont, on se battait ; c'était l'engagement du 31, au village de Bazeilles. Nous ne savions trop de quel côté nous diriger, sous les feux croisés, quand nous aperçûmes des pantalons rouges qui tenaient encore contre le talus de la voie : ces soldats nous firent signe de venir à eux, ils nous donnèrent les armes et le pain de leurs camarades qui étaient tombés ; ils nous apprirent que l'armée campait là-haut, autour de la ville de Sedan. On remonta vers le fond de Givonne, et toute la soirée se passa à rechercher, dans cette mer d'hommes où personne ne savait rien, son corps d'armée, son régiment, sa compagnie. Je ne retrouvai qu'à la nuit la seule marmite où j'avais droit aux pommes de terre.

L'aube du 1er septembre, claire et belle, se leva

pour nous sur une tranchée volante; notre bataillon y était déjà posté, dans un champ de betteraves, entre deux bois; sur un des versants du plateau de Floing, autant que je puis identifier les lieux.

Ce qu'allait être cette journée, nous n'en avions pas la moindre idée. Une fausse alerte, encore? Une marche en avant? une contremarche en arrière? une bataille? Mystère. Une seule certitude était ancrée dans l'esprit des soldats : Bazaine arrivait derrière nous, il allait nous donner la main. Quand les mitrailleuses qui nous appuyaient crachèrent par-dessus nos têtes, on ne douta pas que ce fût l'entrée en ligne de Bazaine. Nos officiers entretenaient cette conviction encourageante; on n'en démordit pas jusque vers midi. Cependant Bazaine ne se montrait pas. Ce qui se montrait, c'était, à la lisière des bois, sur tout le pourtour de l'horizon, une chaîne aux centaines d'anneaux, faite de canons allemands en batterie. Le cercle mouvant, derrière lequel on apercevait quelques files d'hommes presque invisibles à cette distance, se rapprochait insensiblement, se resserrait; ses décharges labouraient les champs où nous attendions. Cela faisait beaucoup de bruit et pas grand mal. C'était décidément une bataille. On regardait ce spectacle de la tranchée sans trop d'ennui, en mangeant les

longs pains pour diminuer d'autant le poids du sac, en fumant les cigares achetés la veille à Sedan. Nous vîmes passer sur notre front des cavaliers au galop qui allaient quelque part : la belle charge des chasseurs d'Afrique, comme je l'appris plus tard.

Vers le milieu du jour, on nous mit en mouvement, on nous lança dans un taillis avec l'ordre de tirer devant nous. Sur qui? je n'en ai jamais rien su. L'adversaire invisible rendit les balles avec usure; les petites branches des chênes, hachées, pleuvaient sur nos têtes. Le bruit ressemblait à s'y méprendre au bourdonnement d'un essaim d'abeilles dans un bosquet. D'aucuns prétendaient que nous tirions sur des camarades. On fit cesser le tir, on nous reforma dans une clairière. Peu d'instants après, l'infanterie ennemie déboucha du fourré, à quelques pas. Son feu était extrêmement nourri. Nos officiers tombèrent l'un après l'autre. Les sergents nous firent rétrograder sous le couvert d'un grand bois. Là, des projectiles convergents rasaient le sol, dans un frisson de feuilles mortes. Nous nous sentions cernés, traqués dans ce bois comme des lapins. Nous cherchions un abri où déposer nos officiers blessés; un grand mur blanc s'offrit à notre vue, avec un gendarme écrabouillé par un obus contre le montant d'une porte. Nous entrâmes : c'était

la ferme de la Garenne, triste charnier où quelques médecins s'épongeaient le front, juraient pour avoir de l'eau, se hâtaient entre les tas de blessés qui les imploraient.

Les Prussiens y entraient en même temps que nous, de tous côtés. Ils firent le tri de ce qui était valide, ou à peu près : ils formèrent une colonne de captifs, ils l'acheminèrent aussitôt par les détours d'un ravin, où elle grossissait de tous les errants que les vainqueurs rabattaient en fouillant la forêt. Cette colonne était en grande partie composée d'officiers de toute arme. La plupart pleuraient de rage.

Elle marcha toute la nuit, et les jours suivants, contournant Metz à travers les champs des dernières batailles, où la terre remuée exhalait une forte odeur de mort. Au delà de la Moselle, on nous entassa dans des wagons à bestiaux. L'être courbaturé, anéanti, n'avait qu'un obscur sentiment des choses. Il ne reprit une claire conscience de lui-même que dans la citadelle allemande où l'on nous déchargea. Ce fut d'abord une détente physique, un bien-être animal, sous l'influence de la chaleur, du repos, de la nourriture suffisante. Et, avec ce bien-être animal, une tristesse réfléchie, une compréhension plus nette de ce qui était arrivé.

Eh quoi! c'est tout? dira le lecteur qui atten-

dait quelque épisode intéressant, quelque renseignement nouveau.

C'est tout ce que *j'ai vu*, tout ce qu'ont vu et peuvent seulement dire des milliers d'autres, s'ils sont sincères. Je me suis efforcé d'éliminer toutes les notions acquises après coup, pour ne reproduire que les impressions reçues des faits, au moment même. Les petits tableautins que je pourrais ajouter, les incidents minuscules, les physionomies individuelles de mes compagnons, toutes ces visions brèves entrées dans l'œil tandis qu'on tombait le long des étages, j'éprouve quelque répugnance à les introduire dans le souvenir d'ensemble de la chute. Il est préférable, je crois, de communiquer telle que je la retrouve la sensation de cette chute rapide, confuse, inattendue, qui ne donna rien de ce qu'on allait chercher dans cette chose imaginée d'avance, la guerre, et qui nous jeta sur le sol étranger dans un hébétement de stupeur, tout pareils aux bêtes du troupeau qu'on a chassé vers l'abattoir. Ce que j'ai su depuis de ces événements militaires, je l'ai appris par les conversations des témoins plus haut placés, par les livres, comme l'ont appris ceux qui n'étaient pas nés à cette époque. Mes souvenirs ne me sont qu'une gêne pour coordonner les notions précises reçues d'ailleurs.

Ils m'aident seulement à comprendre pourquoi

tant de braves gens, — car la plupart de ceux que j'ai côtoyés méritaient cette qualification, — étaient condamnés d'avance à un effort inutile; pourquoi d'autres braves gens y seront condamnés de même, chaque fois qu'on voudra improviser une action militaire dans les tiraillements de pouvoirs contradictoires, sous la pression d'éléments irresponsables, sans une direction unique, sans une âme commune, avec le chaos de bonnes volontés divergentes dont l'ardeur n'apporte qu'un trouble de plus.

Naguère encore, on n'eût pas publié chez nous les notes qui précèdent sans une conclusion obligée : quelques récriminations amères contre le peuple qui mérita de nous ravir le bonheur des armes, qui démérita de ce bonheur en abusant de ses avantages. Aujourd'hui, tous les gens sensés s'abstiennent de ces déclamations pleurardes ou chauvines, sans utilité et sans dignité. Nous avons été vaincus : ce fut notre faute à tous, les morts exceptés, ceux-là ayant racheté. La faute des vainqueurs, au point de vue même de leurs intérêts, fut d'arracher à la victoire un arrêt injustifié. Nous ne l'acceptons pas comme une sentence présidiale : chacun sait cela dans le monde; il suffit. Nul ne peut savoir ni prévoir comment cet arrêt sera revisé; très probablement par d'autres voies que celles où nous mettons notre confiance.

L'histoire en use toujours ainsi : elle ne trompe pas les justes espérances, elle trompe les calculs, elle fait son œuvre logique par des moyens dont les logiciens humains ne s'étaient pas avisés.

A la veille de cet anniversaire, on s'est demandé comment il fallait répondre aux manifestations bruyantes et naturelles du souvenir allemand. Par le souvenir silencieux, par l'examen rétrospectif. Rien n'eût fait réfléchir ces gens réfléchis comme le silence attristé de tout un peuple rentrant en lui-même, arrêtant sa vie normale pour consacrer tout un jour à la méditation de ses deuils et surtout de ses fautes passées, sans y faire intervenir la moindre allusion à l'instrument étranger qui fut choisi pour le châtier.

Mais ce sont là rêves d'idéalistes ; et, tout bien pesé, les idéalistes auraient tort de rêver ces abnégations impossibles. Je regarde cet afflux de vie nouvelle dont je parlais plus haut, cette foule affairée ou joyeuse, qui donne une pensée fugitive à la commémoration, et court à ses occupations, à ses plaisirs. Elle imite la nature : elle reverdit, elle refleurit, elle oublie ; elle vit. Elle a raison : la vie est la grande, la seule réparatrice, avec ses secrets de guérison qui nous échappent. On ne ferme pas une plaie en la contemplant, mais en stimulant l'action de la vie.

Nous avons emprunté à la nation victorieuse plus d'une recette dont l'efficacité chez nous est douteuse. Empruntons-lui le mot admirable du plus grand de ses fils et l'esprit qui dicta ce mot. Gœthe avait quatre-vingts ans. Il travaillait. On vint lui annoncer la mort de son fils unique. Le vieillard ne trouva que ces paroles : « Allons!... par-dessus les tombeaux.... en avant! » Et il se remit au travail.

LE
LEGS PHILOSOPHIQUE
DE PASTEUR

I

Cet homme si simplement grand aimait peu le vain bruit des mots; et sur une tombe où l'humanité reconnaissante s'incline, les louanges enflées avec des amplifications de rhétorique sonneraient creux. Pour rendre à Pasteur l'hommage que nous devons à sa mémoire, imitons ce maître lorsqu'il épiait une des forces de la nature. Empruntons à sa méthode ce que nous en pouvons prendre, faisons ce qu'il faisait lui-même pour les objets de son étude; essayons de déterminer sa fonction dans la vie générale de son temps.

Les découvertes du savant ont été jugées et célébrées par ses pairs. A mesure qu'elles se produisaient, on en signalait la signification et l'enchaînement dans tous les organes de la pensée française. Les écrivains qualifiés pour traiter des sciences naturelles m'ont épargné d'avance une tâche où je serais novice. Je renvoie aux bulletins de victoire qu'ils enregistraient le lecteur qui voudrait relire l'histoire de cette opiniâtre conquête sur l'inconnu. Dans un excellent petit livre, M. Vallery-Radot en a raconté les étapes avec une parfaite clarté[1]. Les applications purement scientifiques de la doctrine sont familières à tous ceux qui ont quelque curiosité des secrets de la vie; ses résultats pratiques et bienfaisants sont gravés dans toutes les mémoires.

Il y a autre chose dans le legs de Pasteur. Ce génie prudent ne croyait et ne voulait travailler que dans un ordre de connaissances rigoureusement limité par son objet. Malgré lui, par l'étendue et la force des principes d'où il était parti, ce chimiste est devenu physiologiste, ce physiologiste a dû se faire médecin, et de son microscope est sortie une philosophie de la vie. La doctrine pastorienne s'est infiltrée dans les idées générales qui ont, en apparence, le moins de rapport avec

1. *Histoire d'un savant par un ignorant.*

les études biologiques. Son inventeur ne prétendait pas si loin; mais consulte-t-on jamais un inventeur sur l'extension progressive qu'on donne à sa découverte? Une grande doctrine scientifique ne reste pas longtemps confinée dans le laboratoire : elle s'échappe des matras et des cornues, elle déborde sur toutes les applications de l'esprit humain, elle marque de son empreinte une civilisation. Essayez de mesurer, dans l'ensemble de nos conceptions sur le monde et sur la vie, la part qui revient aux hypothèses universellement admises d'un Galilée et d'un Newton, aux hypothèses encore discutées d'un Darwin; ni les spéculations des métaphysiciens, ni les révolutions de la politique n'ont aussi profondément agi dans la pensée des hommes; et, par suite, dans les transformations de nos sociétés. De même pour les hypothèses de Pasteur, plus rapidement vérifiées que celles de ses devanciers, puisqu'il pouvait faire la preuve expérimentale : elles sont déjà entrées dans l'histoire des idées; et c'est par là qu'il nous appartient à tous.

Il disait, dans son discours de réception à l'Académie : « Vous avez voulu témoigner une fois de plus de l'impression profonde que le monde, les habitudes de la vie, les lettres à leur tour reçoivent de tant de découvertes accumulées. » — Non seulement une impression, mais une direction.

Toutefois cette direction ne peut s'exercer que sur des esprits déjà orientés dans le sens où elle les précipitera ; et c'est le cas de dire que le germe apporté par l'inventeur a besoin d'un milieu de culture favorable à son développement. Si grand qu'il soit, un homme n'est jamais qu'un anneau d'une chaîne. Il y a une harmonie préétablie entre les diverses manifestations de la pensée à une même époque. Comme l'écrivain de génie, le savant est à la fois un produit et un fabricateur des idées de son temps. Voici une doctrine qui proclame l'omnipotence des infiniment petits ; on l'imagine malaisément naissant et faisant fortune au siècle de Louis XIV, dans un groupe d'intelligences qui rapportaient tous les phénomènes de la nature et de l'histoire à de grandes causes simples, à des volontés particulières et souveraines. Réciproquement, on ne conçoit guère la possibilité d'un retour aux conditions intellectuelles et sociales du siècle de Louis XIV, après qu'une pareille théorie a envahi l'entendement.

Rattacher la doctrine pastorienne au mouvement général des idées et aux autres préoccupations de notre siècle, discerner ce qu'elle ajoute de nouveau à ce mouvement et à ces préoccupations, telle sera, croyons-nous, la double tâche de la critique historique. On en peut esquisser dès maintenant une ébauche sommaire.

Avant que Pasteur eût forcé l'attention du monde, et en dehors des cercles strictement scientifiques, un naturaliste éminent occupait l'opinion de tous ceux qui lisent et qui pensent en Europe. Plus heureux, plus complet ou plus patient que Lamarck et Geoffroy Saint-Hilaire, Charles Darwin avait attaché son nom à un ensemble d'idées très controversé, aujourd'hui connu de tous, — et défiguré par presque tous. Je devais rappeler ce nom au début de cette étude : nos successeurs, lorsqu'ils étudieront la pensée philosophique de notre temps et la contribution importante des sciences naturelles dans cette pensée, rapprocheront certainement les deux savants, les deux doctrines qui se complètent l'une l'autre et qui ont marqué des traces si profondes dans les esprits. — Je cours au-devant d'une objection qu'on ne manquera pas de soulever : Il n'y a pas de comparaison possible, dira-t-on, entre l'hypothèse invérifiable de Darwin et les découvertes rigoureusement prouvées par Pasteur. En effet, au point de vue de la valeur scientifique et de la crédibilité, il existe un abîme entre les deux. Mais j'étudie ici des influences, les empreintes laissées dans les intelligences par deux explications de la vie. Vraie ou fausse, on m'accordera que la thèse darwinienne a pénétré fort avant dans toutes les intelligences contemporaines, à commencer par

les hommes qui se croient ou se disent les plus réfractaires au principe comme aux exagérations de cette thèse.

Je devais rappeler le nom de Darwin, parce qu'il a préparé les voies à Pasteur dans plus d'une direction; et d'abord dans la partie la plus solide et la moins contestable de ses études, dans les recherches sur les fonds marins, sur les récifs de coraux et les îles du Pacifique. Il y fait entrer en scène les infiniment petits; il montre leur pullulement dans certains parages de l'Océan, où l'eau n'est plus que de la gélatine vivante, leurs travaux gigantesques sur les continents qu'ils bâtissent ou exhaussent. Darwin nous a habitués à voir ces infimes artisans remplissant la nature et collaborant à ses plus grandes œuvres; il a frayé la route où Pasteur devait faire le pas décisif, en conduisant les troupeaux des microzoaires jusque dans les tissus du corps humain. Les théories mêmes de l'évolution et de la sélection des plus aptes sont indispensables pour comprendre facilement les idées de Pasteur; un certain nombre de ces dernières ne sont que les corollaires des propositions de Darwin.

Ajouterai-je qu'il faut rapprocher ces deux grands hommes, parce qu'ils ont donné l'exemple d'une pondération parfaite, d'une entière et respectueuse liberté dans la recherche scientifique?

Puisqu'il y a une querelle de la science et de la foi, c'est à ces maîtres qu'il faut s'adresser pour apprendre d'eux combien il est facile de l'ignorer. Quelle que fût leur pensée intime, — et l'on connaît assez celle de Pasteur, — ils n'étaient au laboratoire que des savants, esclaves du résultat trouvé, indifférents aux interprétations hâtives des casuistes de l'affirmation ou de la négation; ils se lançaient sans arrière-pensée en pleine mer, à la poursuite de la vérité scientifique; persuadés que si elle est vraiment la vérité, elle se coordonnera toujours, après quelques malentendus, avec l'ensemble des vérités qui dirigent l'humanité. Ces nobles esprits se touchaient par le souci d'éclairer très librement les esprits sans blesser les consciences; comme leurs doctrines se touchent par des rapports de conséquence, par la fusion que nous en avons fait dans notre philosophie de la nature.

La doctrine pastorienne a ceci d'original et de fort qu'elle est sortie tout entière d'une méthode. Habituellement, une doctrine préconçue crée sa méthode, pour s'étendre et se prouver; Descartes lui-même, partant d'une proposition métaphysique, n'a pas procédé autrement. Avec Pasteur, la méthode a engendré la doctrine.

Cette méthode expérimentale, il la recevait d'une lignée de savants, dans un temps qui refu-

sait de plus en plus sa créance à tout autre moyen de démonstration. Entre les maîtres qui subordonnèrent les recherches scientifiques à l'emploi de cet instrument unique, je crois bien qu'il faut nommer Magendie comme le plus résolu, le plus intransigeant. Claude Bernard, pour ne parler que des physiologistes, avait persévéré dans la même voie. L'efficacité merveilleuse de la méthode la mit en si grand crédit, qu'on voulut l'approprier à des sciences très différentes des sciences naturelles. Le positivisme fut un effort désespéré pour ramener toutes nos connaissances au critérium de l'expérimentation. Confondant un système avec une méthode, ses adeptes eurent parfois l'illusion qu'ils pouvaient introduire dans leur criticisme les procédés et les certitudes du laboratoire. De puissantes intelligences, un Comte, un Littré, rivalisèrent avec les chimistes et les physiciens; ils tentèrent d'assujettir l'étude de l'esprit humain et du passé disparu à la discipline qui réussissait si bien dans l'étude des choses tangibles et permanentes.

La légitimité de cette extension fit l'objet d'un débat mémorable entre Pasteur et Renan, dans les discours qu'ils échangèrent à l'Académie. Le savant réclamait pour ses seules études le bénéfice de la méthode expérimentale : « L'erreur d'Auguste Comte et de M. Littré, disait-il, est de

confondre cette méthode avec la méthode restreinte de l'observation. Étrangers tous deux à l'expérimentation, ils donnent au mot expérience l'acception qui lui est attribuée dans la conversation du monde, où il n'a point du tout le même sens que dans le langage scientifique. » La thèse de Pasteur pouvait se résumer dans cette affirmation : Vous autres ouvriers des champs voisins, vous n'avez que les pauvres outils de l'observation et de l'induction : ils ne vous donneront jamais la certitude, réservée à nous seuls.

Renan ne défendit pas l'erreur des positivistes, trop apparente à son esprit clairvoyant; il revendiqua pour la critique la dignité de méthode scientifique, il essaya de prouver qu'elle peut aussi procurer quelque certitude, au moins la certitude dans la négation : « Le résultat final, c'est encore que le plus grand des sages a été l'Ecclésiaste, quand il représente le monde livré aux disputes des hommes, pour qu'ils n'y comprennent rien depuis un bout jusqu'à l'autre. » — Ce sérieux Pasteur voulait comprendre le bout qu'il tenait. Dans cette joute du pot de fer contre le pot de cristal, ce n'est pas le pot de fer qui fut vaincu.

Le positivisme qu'il malmenait n'était pourtant qu'un excès de l'esprit scientifique, tout-puissant pendant la seconde moitié de notre siècle, et

auquel le savant devait ses triomphes. Grâce à cette disposition générale, la méthode expérimentale avait pu se répandre et s'imposer à tous, l'attention publique était éveillée sur des découvertes qui se prouvaient avec les seules preuves en faveur. Qui sait si, en d'autres temps, Pasteur se fût tenu à sa méthode avec la même constance? Il s'y attacha avec une soumission effrénée, si l'on peut associer deux mots qui peignent sa servitude volontaire devant le creuset d'expériences. Non pas qu'il fût rebelle à l'intuition ni qu'il s'interdît l'hypothèse : il savait que, sans l'intuition, le mieux armé des savants demeure un médiocre préparateur. La caractéristique de son génie fut un admirable équilibre entre les suggestions de l'inspiratrice intérieure et le témoignage du fait qui les contrôle, les justifie ou les réfute. Éclairé par l'intuition et gardé contre ses caprices, il s'enfonça dans le monde souterrain de la vie avec cette lampe de mineur, résigné à ne libérer jamais la flamme que sa prudence emprisonnait.

Ce don de divination attentive, impitoyable à elle-même tant qu'elle ne s'était pas vérifiée, se révéla tout entier dans sa première découverte. Les travaux subséquents de Pasteur frappent davantage l'imagination populaire ; il n'en est aucun, ce me semble, y compris la prophylaxie de la rage, qui égale comme opération de l'intel-

ligence cette théorie de la dissymétrie moléculaire, aboutissant à une loi d'où allaient découler toutes les trouvailles ultérieures. Pour son coup d'essai, l'observateur avait discerné et défini l'indice certain de la vie; une particularité optique le décelait; tout ce qui présentait cette particularité était produit de la vie; tout ce qui ne la présentait pas provenait de la matière inorganique. Combien de portes sur l'inconnu se sont ouvertes et s'ouvriront encore avec ces deux clefs!

Il les a laissées sur sa tombe. L'usage que Pasteur fit de sa méthode et l'étroit assujettissement de sa doctrine à cette méthode eurent une conséquence précieuse : il la faut signaler ici. Le grand écrivain et la plupart des grands savants emportent avec eux l'instrument qui avait fait avancer l'humanité. Celui de Pasteur demeure entier, bon pour les mêmes services dans toute main dressée à l'employer. Il a monté une machine à découvertes et à bienfaits : elle continuera de donner ses produits après la disparition du chef d'usine. Disons mieux, et la comparaison ne paraîtra pas trop ambitieuse : il a opéré comme le Créateur, instituant par un premier acte les lois d'où devait sortir le développement progressif de l'univers. Ces lois portent naturellement leurs effets, sans qu'il soit besoin de l'intervention d'un miracle, le

miracle du génie. Pour obtenir tous les résultats contenus en puissance dans les lois pastoriennes, il suffira aux disciples de les faire fonctionner exactement, suivant les formules promulguées par ce législateur de l'invisible.

II

Passons à la doctrine, engendrée et garantie par la méthode. Si je ne me trompe, trois propositions fondamentales la résument : — Les phénomènes de la vie ne sont pas attribuables à des agents physico-chimiques, ils sont dus à l'opération d'agents biologiques; — Ces agents sont des infiniment petits, répandus dans tous les organismes ; — Ils portent en eux le remède aux maux qu'ils causent, on leur arrache ce remède par l'atténuation des virus.

Le premier de ces principes renouvelait la physiologie, depuis les travaux de Claude Bernard et de son école. « Les éléments histologiques intérieurs sont tous de véritables organismes élémentaires aquatiques », avait dit ce savant dans une phrase qui condensait toutes ses idées, et dont on saisit la liaison cachée, mais solide, avec les vues de Darwin sur les premières origines

des êtres. A l'explication physico-chimique, imposée par Lavoisier, encore soutenue par Liebig, la nouvelle école française substituait l'explication biologique. En d'autres termes, on croyait jusqu'alors que la vie était entretenue et détruite dans les tissus organisés par les réactions de la matière inorganique : Claude Bernard et Pasteur montraient tous les corps vivants soumis aux actions vitales d'une matière organique, participante de leur nature.

Ils réintégraient de la vie dans la vie, pour ainsi dire. — Chacun aperçoit la portée philosophique d'une pareille substitution. Elle ébranlait sensiblement la conception mécanique de l'univers, qui semblait jusqu'alors confirmée par tous les progrès des sciences. Sans doute, les êtres rudimentaires à qui l'on nous rendait sont soumis eux-mêmes aux lois de la chimie organique ; ils ne suppriment pas les réactions chimiques, ils s'en font les agents : mécanismes animés, si l'on veut, à peine différents de la matière inanimée. Mais si peu qu'ils en diffèrent, ils apportent avec eux le grand principe inconnu, la vie. Ils sont de l'autre côté de la barrière qui divise le monde en deux parties, l'une où nous pouvons nous flatter de reproduire à notre volonté tous les phénomènes, l'autre où nous ne produirons jamais le phénomène initial. Si les corps animaux et

végétaux n'étaient, comme on le croyait, que les résultantes d'affinités chimiques, et en quelque sorte des éprouvettes où les éléments de la matière inorganique se combineraient pour maintenir, transformer, supprimer la vie, le chimiste pourrait se promettre un pouvoir illimité sur ces corps. Il est ou sera probablement un jour maître absolu des éléments inorganiques, invariables ; il sait ou saura reproduire toutes leurs combinaisons : donc, si ces éléments sont les agents immédiats de la vie, il peut ou il pourra commander à la vie ; et, sinon en provoquer la naissance, du moins en imiter tous les phénomènes, puis les régir à son gré là où ils se manifestent spontanément.

Claude Bernard et Pasteur ont dissipé ce beau rêve. Nous pouvons connaître, et grâce au dernier nous pouvons maîtriser dans une large mesure les humbles organismes qui nous travaillent ; mais, si limités qu'ils soient, nous ne pouvons pas provoquer leur apparition, comme nous provoquons la combinaison des gaz, la formation des acides ou des sels. Le pourrions-nous, ils nous échapperaient encore, puisqu'ils portent en eux un *devenir*, toutes les évolutions possibles de l'être vivant. Et, pour le remarquer en passant, alors même que les partisans de la génération spontanée n'eussent pas été confondus à leur tour

par Pasteur, l'espoir qu'ils avaient vu luire un instant, la création possible de la vie dans le laboratoire, ne les eût pas menés fort loin : cette vie leur aurait échappé par l'évolution. D'ailleurs leur prétendue découverte était ruinée d'avance par la notion même de l'évolution. Claude Bernard l'avait bien vu; il leur opposait un argument fort ingénieux : « Je ne concevrais pas qu'une cellule formée spontanément et sans parents pût avoir une évolution, puisqu'elle n'aurait pas eu un état antérieur. »

Ainsi, Pasteur apparaît comme le vengeur et le gardien des droits de la vie. Il contribua à lui restituer un domaine d'où on l'avait indûment évincée; dans ce domaine, il arrêta les téméraires qui croyaient déchirer le voile jeté sur les origines de la vie; il prouva que ce voile demeurait entier, impénétrable. Contradiction bien significative et que nous ne saurions trop méditer : cet homme, qui fit reculer le mystère sur tant de points, ramena dans le monde plus de mystère puisqu'il y réintroduisit plus de vie ; et il y aura toujours quelque attache dernière par où ces deux mots seront inséparables. Il le reconnaissait hautement, il répondait d'avance à des assertions superficielles, lorsqu'il disait dans une circonstance solennelle : « Elles (les préoccupations de l'âme) me paraissent d'essence éternelle, parce

que le mystère qui enveloppe l'univers et dont elles sont une émanation est lui-même éternel de sa nature. » — Pasteur nous éclaira comme ces lumières qu'on allume pour trouver la route dans la nuit, et qui font paraître la voûte du ciel d'autant plus obscure qu'elles sont plus brillantes, plus révélatrices de ce qui existe sur notre terre.

Avec une méthode « essentiellement positiviste », — il l'avouait loyalement — et dont la force avait fait tout le succès du positivisme, il délogea ce dernier de positions qu'on croyait définitivement acquises. Il étendit et assura nos connaissances sur l'organisation de la matière; du même coup, il battit en brèche le matérialisme, dirais-je, si je ne répugnais à l'emploi de ce mot anti-scientifique, équivoque, dangereux. Une certaine école, où l'on remplace volontiers les raisons par des injures, en a trop abusé contre de respectables savants. Imitons la réserve de Renan, qui disait finement : « Je ne me sers jamais de ces deux mots, spiritualisme et matérialisme. Le but du monde, c'est l'idée, mais je ne connais pas d'esprit pur ni d'œuvre d'esprit pur. Je ne sais pas bien si je suis spiritualiste ou matérialiste. » Tenons-nous en à la définition irréprochable de Claude Bernard : « La matière n'engendre pas les phénomènes qu'elle manifeste ; elle ne fait

absolument que donner aux phénomènes leurs conditions de manifestation. »

Ramenée à ces termes prudents, la leçon philosophique qui se dégage de toute l'œuvre de Pasteur offre une belle unité : dissymétrie moléculaire, actions vitales dans les organismes, fermentations, réfutation de la génération spontanée, atténuation des virus, tous ses travaux peuvent se résumer dans une brève formule : restauration de la vie, et par conséquent du mystère qui accompagne la vie. Il n'est pas besoin de développements pour montrer combien cette leçon, si peu d'accord avec l'esprit philosophique qui régnait vers 1860, correspond aux exigences et aux aspirations du sentiment actuel dans les divers domaines de la pensée. Pasteur fut un des créateurs de ce sentiment.

Les invisibles ouvriers auxquels il remit le soin de la vie sont des infiniment petits. Ils sont innombrables, ils sont partout. Leurs mutations rapides décident de nos destinées. Je ne sais — et je regrette aujourd'hui de n'avoir jamais interrogé Pasteur sur ce point — si la page fameuse de Pascal, qui pourrait servir d'épigraphe aux travaux de notre savant, fut pour quelque chose dans sa vocation vers cet ordre d'études. Quoi qu'il en soit, entre « les deux abîmes de l'infini », il choisit tout d'abord « l'abîme nouveau »,

celui du ciron, et fixa pour toujours son attention « dans l'enceinte de ce raccourci d'atome ». Grâce aux grands résultats qu'il en tirait, l'attention publique, on peut même dire l'attention populaire, suivit bientôt son microscope et les menues multitudes que cet instrument révélait. Microbes et bacilles firent une fortune prodigieuse : ils exercèrent promptement sur les imaginations l'obsession que Pasteur subissait de leur fait, et qu'il a communiquée à tous ses contemporains. On apprit l'histoire, puis le roman de ce monde nouveau; on en tira des conséquences sans fin, quelques-unes hasardeuses, d'autres puériles, et qui eussent fait sourire l'inventeur. Qu'importe? De l'ensemble des notions de seconde main, justes ou fausses, une notion fondamentale se dégageait pour tous : nous sommes gouvernés, nourris, tués par le peuple incalculable des infiniment petits.

La science aboutissait à ces conclusions sur la vie au moment où des principes de même nature, et qu'on pourrait presque définir dans les mêmes termes, présidaient à l'organisation des sociétés. Un rapprochement inévitable se présentait à l'esprit. Qu'il soit aventureux, subtil, illégitime, qu'on le traite de généralisation hâtive ou de simple billevesée, accordons tout; le rapprochement ne s'en fait pas moins dans un grand nom-

bre d'intelligences; dès qu'il est fait, une idée naît, et nul n'empêchera qu'une idée fasse son chemin. L'entendement humain peut se tromper dans les rapports qu'il établit entre des choses dissemblables; nous croyons qu'il n'a pas tort de chercher d'instinct un lien entre les idées dirigeantes d'une époque, une harmonie entre les manifestations concomitantes de la vie, bref, l'unité de loi.

Il serait absurde de prétendre que la doctrine pastorienne apporte un appui rationnel à nos systèmes politiques et sociaux, à la démocratie, au suffrage universel; voire même au socialisme, envisagé comme l'association des petits intérêts qui se liguent pour mieux vivre aux dépens d'un grand corps. Les transformations de l'État moderne et les fermentations des masses populaires n'ont pas attendu pour se produire l'exemple du *Mycoderma aceti*; elles ne s'arrêteraient point parce qu'un savant trouverait une autre explication des phénomènes vitaux. Il n'en est pas moins vrai que l'homme, toujours incertain et inquiet sur la valeur de ses frêles constructions, leur cherche un patron dans l'éternel modèle, dans la nature ; qu'il est encouragé et rassuré quand cette sage nature lui montre ou paraît lui montrer, réalisées dans l'œuvre éternelle, des intentions semblables à celles qu'il s'efforce de réaliser dans

son œuvre éphémère. La doctrine pastorienne annonce une de ces conformités. Elle constate la loi du nombre, elle découvre les sources de la vie et les causes de la mort dans une infinité d'êtres très faibles, qui deviennent tout-puissants par leur réunion, qui triomphent des plus robustes organismes. Elle nous livre cette découverte à l'heure où nos sociétés font sur elles-mêmes un travail commandé par des constatations identiques. Qui refuserait de réfléchir sur cette simultanéité ?

C'est tout ce que l'on peut dire aujourd'hui. Aller plus loin, confondre la tâche du sociologue et celle du physiologiste, ce serait retomber dans l'erreur que nous reprochions au positivisme ; et l'on compromettrait le legs philosophique de Pasteur, riche de conséquences à longue portée, en lui demandant une sanction scientifique pour des théories politiques et sociales essentiellement contingentes. Les historiens à venir, plus hardis que nous n'avons le droit de l'être, dégageront et rassembleront les grandes lignes de notre temps ; ils verront vraisemblablement dans l'organisateur des microbes et dans son œuvre la « figure » de tout un siècle, au sens où Bossuet employait ce terme ; comme nous voyons dans ce même Bossuet et dans son œuvre la figure du XVIIe siècle.

L'atténuation des virus est le magnifique couronnement de l'œuvre de Pasteur. Il avait toujours soutenu que « la virulence tient à la vie », et que les maladies de venin, comme les appelaient nos pères, étaient dues à l'invasion de corpuscules vivants. Il n'était pas le premier qui émettait cette théorie; mais le premier il sut en donner la preuve expérimentale; le premier il reconnut avec certitude les bacilles particuliers de quelques-unes de ces maladies; le premier, enfin, il s'avisa qu'il pouvait atténuer la virulence de ses prisonniers, et inoculer ainsi sous une forme bénigme des affections qui ne récidivent pas. Le principe de la vaccine le guidait; mais, tandis que Jenner n'avait tiré de ce principe qu'une seule application, née du hasard et purement empirique, Pasteur en faisait sortir une méthode curative d'un pouvoir illimité. On peut espérer qu'elle combattra victorieusement tous les fléaux, à mesure que leurs véhicules caractéristiques se laisseront surprendre par le microscope.

Avec la sage lenteur qui lui garantissait la solidité de ses conquêtes, il s'attaqua d'abord aux maladies des animaux; ayant éprouvé sur eux l'infaillibilité de la méthode, il osa l'expérimenter sur l'homme. Cette première réussite est d'autant plus admirable qu'il n'a jamais pu voir, comme on sait, l'animalcule spécifique de la rage; il dut

inventer pour le réduire des procédés d'atténuation différents de ceux qu'il avait employés jusqu'alors. Pasteur a gouverné ce terrible inconnu comme Leverrier gouvernait dans l'espace une planète qu'il n'avait pas vue, qu'il connaissait par la seule révélation du calcul. Ces deux triomphes de l'intelligence ont la même beauté grandiose.

La théorie des virus atténués est féconde en conséquences pratiques, d'un prix incalculable pour l'humanité. Serait-ce un vain jeu de lui demander par surcroît des enseignements philosophiques? On ne ferait à coup sûr rien de nouveau en cherchant des rapports entre les maladies physiques et les maladies morales, entre les méthodes d'hygiène et de médication qui s'inspirent des mêmes principes pour traiter le corps et l'âme. Si Pasteur a trouvé une application précise et toute nouvelle du vieux précepte *similia similibus curantur*, ce précepte n'en remonte pas moins très haut; il a été commun de tout temps aux médecins et aux moralistes. Le voici rajeuni par la doctrine pastorienne : de ce chef aussi, elle peut avoir d'utiles répercussions dans l'ordre spirituel. Il y a des fléaux moraux et des contagions intellectuelles. L'observation nous apprend que le chirurgien n'y peut rien et que le remède est le plus souvent caché dans le mal. Je ne veux ici d'autre exemple que celui de Pasteur lui-même.

Nous avons vu comment il inquiéta et fit reculer le positivisme en empruntant aux positivistes leurs armes, leurs méthodes, le meilleur de leur esprit. D'autres tonnaient contre l'erreur et la vouaient aux anathèmes; ils ne gagnaient rien sur elle; ils ignoraient l'efficacité des virus atténués. Toutes les idées fausses ou dangereuses, naguère encore très puissantes, que nous voyons céder peu à peu, n'ont pas été sensiblement entamées par leurs adversaires directs et violents. Elles sont tombées en discrédit sous la critique d'écrivains qui les avaient d'abord épousées, qui les ont ruinées avec des raisonnements déduits de ces idées elles-mêmes.

Nous nous sommes attardés à considérer, dans cette fertile doctrine pastorienne, quelques-unes de ses réactions sur les tendances morales, intellectuelles, sociales de notre époque. Ne nous lassons pas de le rappeler, cette doctrine est avant tout une méthode et n'est presque que cela; sa meilleure leçon philosophique ressort de cette simple constatation : c'est par là qu'elle reflète, qu'elle affermira à son tour l'esprit scientifique qui fait la vraie grandeur du temps présent. Ne le confondons jamais avec la suffisance bruyante et malfaisante qui usurpe trop souvent son nom. Pasteur est une bonne pierre de touche pour distinguer celui-là de celle-ci. Nul mieux que ce

savant n'a justifié le mot de son prédécesseur Buffon sur la patience qui est le génie.

La méthode, la patience qui sera encore du génie vont continuer l'œuvre de l'illustre mort à son foyer scientifique, sur ce terrain où les disciples ont ramassé l'arme du maître contre les ennemis invisibles. C'est là qu'on garde la plus précieuse part de son legs. Hier la diphtérie se rendait, demain ce sera un autre fléau. On ne peut dire adieu à l'initiateur sans adresser un salut respectueux et des vœux ardents à ces hommes en qui il survit. En même temps qu'ils multiplieront les applications utiles, leurs travaux développeront cette philosophie de la nature qui féconde tout le champ de la pensée. Faire penser, c'est aussi une fonction salutaire de Pasteur et des pastoriens, un rayon de leur gloire.

Pour la masse des hommes, indifférente aux spéculations désintéressées, cette gloire du savant n'est faite que de souffrance vaincue; et ce génie de patience est un génie de bonté. Pendant que nous le conduisions à Notre-Dame, des chanteurs populaires assemblaient les ouvriers dans les carrefours; ils chantaient une naïve complainte sur la mort du Bienfaiteur. Je les écoutais en m'en revenant; il me semblait voir naître la légende qui le représentera quelque jour, si les sources de l'imagination ne tarissent pas dans notre peuple,

comme l'un de ces demi-dieux que les mythes antiques nous ont légués, héros vainqueurs des fléaux, dompteurs des monstres, protecteurs des hommes. L'admiration et la reconnaissance des générations successives feront du modeste savant un Hercule moderne. Nous avons vu quelle était sa massue : une méthode. Je répéterais une dernière fois qu'il lui emprunta toute sa force, si je n'avais de sûres raisons de savoir que le peuple sentait juste, et que le grand réservoir de la force, chez Pasteur, était moins encore dans la profondeur de l'intelligence que dans la souveraine bonté du cœur.

HIPPOLYTE TAINE

Près de son lit de mort, le 5 mars 1893.

Ce sage est là, couché sur le lit, sous ses livres familiers; de son corps, il reste un maigre rien, consumé par le mal de penser; avec le front lourd d'idées, admirable dans la gravité méditative de son premier repos, et qui semble continuer, sous les paupières abaissées, sa vision intérieure de l'éternel....

Par la fenêtre ouverte, entrent la lumière, la chaleur, le bruissement de cette anormale journée de printemps, tiède comme un midi de mai. Les oiseaux piaillent, les bourgeons éclatent, la nature exulte dans sa première folie de vie nouvelle; comme une voleuse, elle gaspille à la hâte et partage à tous les êtres la grande vie qu'elle vient de retirer d'un seul. Jamais je n'ai vu l'impi-

toyable mère montrer si cruellement son ironie. Pourtant, cela vous eût contenté, mon maître et mon ami, comme le beau fonctionnement d'une loi, comme le résumé sensible de votre livre préféré, les *Pensées de Marc-Aurèle*. — « Il faut se conformer à la nature durant cet instant imperceptible que nous vivons; il faut partir de la vie avec résignation, comme l'olive mûre qui tombe en bénissant la terre, sa nourrice, et en rendant grâces à l'arbre qui l'a portée. » — Ainsi vous avez fait.

Près de son lit de mort, je retrouve et me rappelle l'inoubliable impression de notre première entrevue; il y a bien des années, le jour où j'eus l'honneur d'être introduit chez Taine, dans le modeste logis qu'il occupait alors, au haut d'une vieille maison du boulevard Saint-Germain. Ce jour-là, j'ai compris dans sa plénitude la signification de ce mot : une majesté. Les hasards de ma carrière m'avaient fait approcher la plupart des hommes qui portent ce titre; je leur avais rendu ce que l'étiquette exigeait, parce que c'était convenable, sans y être poussé par une force indépendante de ma volonté. Devant ce professeur timide et de mine chétive, je subissais pour la première fois cette force du respect qui contraint le visiteur à courber la tête, tandis qu'il salue, plus bas qu'il ne voulait; ce trouble indéfinissable

et délicieux qui nous diminue devant un autre homme et qui nous grandit du même coup, par le fait seul qu'il nous parle.

Et ce ne fut pas une impression fugitive, une de ces illusions que la pratique de l'homme dissipe facilement, à mesure que le prestige s'évanouit sous la révélation de l'infirmité humaine. Depuis ce jour, j'ai eu le bonheur de vivre dans l'intimité de ce grand esprit, de ce noble cœur; ma vénération s'augmentait après chaque entretien. Ceux qui ne connaissent Taine que par ses livres me comprendront malaisément; il fallait connaître l'âme, qui ne se livrait guère, et le conflit tragique, de plus en plus marqué, entre les aspirations de cette âme et les habitudes de cette intelligence; celle-ci emprisonnée dans une armature scientifique où elle avait pris un pli rigide, et toujours sur ses gardes pour contrôler au nom de la raison les illogismes exquis du cœur. Toute sa belle vie morale était en contradiction avec les conséquences apparentes de ses premières doctrines; diamant qui déviait la lumière reflétée, mais restait un pur diamant.

L'intelligence du philosophe, du lettré, de l'artiste, chacun a pu la juger. Elle apparaît à tous comme une force de la nature, une machine si puissante qu'elle semblait parfois échapper au conducteur qui en serrait les freins; une fois

fois lancée dans une direction, elle ne pouvait plus s'arrêter et risquait de broyer son propre travail. Taine s'est peint lui-même, avec l'excès de ses qualités, dans cette page de la *Littérature anglaise* où il trace le portrait du prédicateur Barrow : « Écrivant le même sermon trois et quatre fois de suite, insatiable dans son besoin d'expliquer et de prouver, obstinément enfoncé dans sa pensée déjà regorgeante, avec une minutie de divisions, une exactitude de liaisons, une surabondance d'explications si étonnantes, que l'attention de l'auditeur à la fin défaille, et que pourtant l'esprit tourne avec l'énorme machine, emporté et ployé comme par le poids roulant d'un laminoir. »

Cela, chacun l'a vu du premier coup d'œil; mais j'étonnerai peut-être quelques lecteurs, si je dis que Taine fut avant tout un grand poète : le poète de la métaphysique, le frère abstrait d'Hugo. Tout ce qu'il dit de Shakespeare, dans ce chapitre où il égale le poète anglais par le bouillonnement des images, on peut le lui appliquer; il voyait les idées pures et les revêtait de métaphores, comme faisait l'autre pour les choses sensibles. Taine, c'est la pensée de Spinosa projetée à travers l'imagination de Shakespeare.

Sur la valeur intrinsèque de sa philosophie, on disputera longtemps. Elle a pénétré, elle domine encore la plupart des intelligences contempo-

raines; pour le mal, gémissent beaucoup d'honnêtes gens; pour le bien, leur répondrai-je, avec une conviction inébranlable. — Eh! quoi, un rationaliste, un sceptique, un fataliste, un positiviste?... C'est ici qu'apparaissent l'insuffisance et la stupidité des mots, qui ne sont que des mots, qui sonnent de même pour tous, alors qu'il faudrait rendre l'accent différent de chaque individu.

Je n'ai ni le loisir ni le courage de suivre aujourd'hui la pensée de Taine à travers ses évolutions, d'en marquer les parties caduques à mon sens, et l'ascension progressive vers plus de clarté, d'ampleur, de compréhension. Grâce au ciel, il n'est plus besoin de réfuter des accusations qui nous étonnent aujourd'hui par leur légèreté ou leur mauvaise foi. Quand je pense que j'ai grandi en entendant maudire l'auteur de la fameuse phrase : « Le vice et la vertu sont des produits comme le vitriol et le sucre! » Il suffit de lire toute la page, ou seulement la phrase précédente : « Que les faits soient physiques ou moraux, il n'importe, ils ont toujours des causes », et l'on reconnaît dans l'axiome incriminé une vérité banale à force d'évidence; saint Thomas d'Aquin l'énonçait presque dans les mêmes termes, avec des comparaisons similaires.

Attendons encore un peu; j'ai la ferme confiance que l'action intellectuelle de Taine, consi-

dérée dans sa résultante, apparaîtra bonne et saine, utile surtout par les destructions nécessaires qu'on lui doit. D'ailleurs, et c'est là le grand point, une thèse, même aventurée, une idée, même erronée, ne sont jamais malfaisantes, quand elles sortent d'une source parfaitement pure; c'est toujours à la source, à l'intention de l'homme, que nous remontons d'instinct; si elle est sincère, véridique, désintéressée, on oubliera, on corrigera les idées, il ne restera que l'éternelle leçon, le bienfaisant exemple d'une belle âme cherchant le vrai.

Si haute que fût l'intelligence de notre ami, pour connaître combien il était grand, c'est à l'âme qu'il le fallait mesurer. Ame charmante d'enfant, naïve, candide, sincère; je répéterais ce dernier mot vingt fois que je ne l'aurais pas assez dit, car il peint tout l'homme. Fleur unique, produit d'une droiture naturelle, d'une culture savante et d'une vie sans tache, on la voyait trop peu, cachée derrière le chêne noueux qui se montrait seul à la foule. Dans les yeux de ce vieillard qui avait tout lu, tout su par les livres, on surprenait parfois le regard divin de l'enfant, l'étonnement incrédule qu'ils ont, ces petits, devant la vie réelle, le mal, l'ironie. Je n'ai vu chez aucun homme, au même degré, la noblesse des sentiments, les égards délicats pour

toute créature humaine, la crainte d'en contrister une, de blesser une foi respectable. Il répétait souvent : « Je n'aurais dû écrire sur la philosophie qu'en latin, pour les initiés; on risque trop de faire du mal aux autres. »

Je l'ai vu maintes fois, avec son trésor d'expérience et du haut de sa gloire, écouter, attentif comme un écolier, le plus modeste interlocuteur; incapable du plus léger mensonge, il tenait pour importante et vraie toute parole tombée d'une bouche humaine. Cette sublime crédulité l'a peut-être égaré dans l'appréciation des documents historiques; elle était touchante, par le respect de l'âme d'autrui qu'elle attestait, chez celui que les imbéciles appelaient « un matérialiste ». En un temps où les illustres s'exhibent tout nus et se font crier aux enchères sur la place publique, il gardait une pudeur de vierge pour sa vie privée, il défendait son foyer contre les plus innocentes curiosités. Il n'a jamais consenti à se faire photographier; il n'a jamais laissé sortir de chez lui son portrait, chef-d'œuvre du peintre Bonnat, où chaque pli du visage recèle une pensée.

Taine était notre conscience vivante. Ses amis, j'en suis sûr, en conviendront avec moi; quand nous étions tentés de nous relâcher dans l'effort d'art, de glisser dans les compromissions avec la popularité, une crainte nous retenait : « Qu'en

pensera Taine? » Et l'on rougissait d'avance du jugement qu'il porterait sur l'œuvre hâtive ou sur l'acte douteux.

Je ne finirais pas sur ce sujet, si le cœur déchiré laissait couler tout ce qu'il contient. Je me résumerai d'un mot, dût ce mot scandaliser quelques personnes; mais ce serait bien vite oublier vos exemples, cher maître, que d'hésiter à exprimer une conviction, quand on la sent ferme et certaine, enracinée au plus profond de la conscience. Je viens de m'agenouiller devant le lit mortuaire d'un saint. Si les mots, sous leurs emplois transitoires, gardent un sens intime et durable, si le plus beau titre qu'aient inventé les hommes se justifie surtout par l'abnégation des choses terrestres, par le don de toute une vie aux vérités éternelles et par la pratique du bien, — nul n'a mérité ce titre mieux que ce bénédictin égaré dans notre âge, où il semblait un moine en peine de son couvent.

Elle ne lui aura pas manqué, la souffrance purificatrice, acceptée avec résignation, qui met le sceau aux mérites du juste. Ce patient ouvrier est parti avec un grand chagrin. Depuis plus de vingt ans, il construisait son œuvre capitale, *les Origines de la France contemporaine*. Il la poursuivait, indifférent aux passions des partis qui applaudissaient et dénigraient tour à tour,

étonnés que cette impartialité sereine les servît à l'improviste et les confondît l'instant d'après. Les matériaux du dernier volume étaient assemblés : il ne fallait plus à l'écrivain que trois mois pour achever sa tâche, quand l'outil est tombé de ses mains.

Cet abandon navrant, si près du but, envenimait visiblement les maux physiques qui l'accablaient. Je ne sais comment les médecins caractériseront ces maux complexes; certes il n'était pas besoin d'interroger la science pour discerner leur origine. C'était l'usure évidente de ce pauvre corps par le travail, par un travail continué depuis quarante-cinq ans au delà des forces humaines; le travail de Taine, où chaque effort de la pensée ébranlait le cerveau comme un coup de piston trop violent. Depuis plusieurs mois, la vie se retirait goutte à goutte, épuisée avant l'heure. Les derniers voiles se sont étendus lentement sur cette noble intelligence, sans la déformer ni l'éteindre; on la sentait qui veillait derrière, doucement.

Il y a peu de jours, il demandait encore qu'on lui lût ces petites nouvelles de Tourguenef, qu'il prisait comme la forme d'art la plus exquise, après les anciens. Avant-hier, on l'entendit prononcer quelques mots en grec : sans doute une des pensées de Marc-Aurèle, son livre de chevet.

Et tout à l'heure, ils se sont fermés, ces bons yeux, pleins d'une arrière-lueur intérieure; ces yeux où nous n'avions jamais surpris un éclair d'ironie, de méchanceté, de convoitise. Ils se sont clos sous la main vaillante et fidèle qui avait tourné pour eux tant de pages.

Voilà nos lettres françaises découronnées de leur chef; je puis bien le dire, l'ayant entendu proclamer tel d'un bout à l'autre de l'Europe. Nos aînés, nos maîtres, partent l'un après l'autre; et nous diminuons dans le monde, où l'on mesurait notre nation à leur taille. Travaillons. C'est l'exemple qu'ils nous laissent.

Oh! que je voudrais avoir mieux dit ce qu'il était, dans ces lignes jetées sans ordre après la cruelle secousse! Que je voudrais pouvoir fixer sa vraie figure morale, avec l'exactitude de l'artiste qui moule à cette heure les traits de son visage! On va le juger si mal, ce glorieux inconnu! Et d'aigres voix s'élèveront, je le crains, qui prétendront intervenir, sans décence ni pitié, entre le souverain Juge et son serviteur. Elles ne nous troubleront pas, cher et doux ami. Allez chez Dieu. Si ce nom signifie, comme il faut le croire, Vérité et Bonté, votre place est marquée parmi les plus hautes, les meilleures, dans ce monde incompréhensible et certain que vous avez bien gagné.

REMERCIEMENT

AU POÈTE DES « TROPHÉES »

Avril 1893.

Durant quelques mois encore, de loin en loin, les chroniqueurs ressasseront nos petites misères et nos grosses colères de l'hiver passé; puis, de tout ce qui nous émut si fort, de ce qui parut être un moment toute notre vie, il ne restera qu'un mince filet de fiel dans l'âme des professionnels du combat politique; enfin, l'oubli total se fera; le dernier grand tumulte se confondra avec tant d'autres semblables, dans le brouillard où plongent pêle-mêle les arrière-plans du chemin parcouru. Et dans cinquante ans, sur la page du manuel où quelques dates, quelques faits résumeront l'histoire cursive de notre vie, on lira ceci : en 1893, parurent *les Trophées* du poète Hérédia. (J'en suis fâché, mais vous aurez alors

deux accents aigus : le peuple ramène au simple et à l'usuel tous les noms qu'il adopte.)

Le passé nous est garant de l'avenir, il confirme une loi constante, bien faite pour justifier la superbe des lévites attachés au temple : les événements de la pensée, d'abord inaperçus dans le fracas des intérêts et des passions, montent lentement, s'établissent et demeurent au sommet du souvenir humain, tandis que descendent et diminuent les accidents qui étaient tout, qui, à distance, ne sont plus rien. Si l'on se place à ce point de vue pour enregistrer les pulsations de la vie contemporaine, vos poèmes sont de plus grande conséquence qu'un changement de cabinet ou de législature. Les mouvements furieux de l'Océan, l'incalculable consommation de vies cachées dans ses profondeurs, ce n'est peut-être qu'une vaine prodigalité nécessaire pour produire quelques perles. Qui comptera jamais combien il faut d'huîtres pour faire une perle?

Et vos *Trophées* sont un fil de perles, presque toutes d'un irréprochable orient. Du moins, je le crois fermement, sans méconnaître les mauvaises conditions où je suis pour juger votre, — j'allais dire *notre* œuvre. Vous êtes le poète de notre génération, donc le produit de notre collaboration inconsciente, le metteur en forme de nos sentiments, de nos idées, de notre vision du monde.

Nous nous aimons en vous; nous aimons, avec une tendre prévention, le musicien qui a rythmé le pas du régiment en marche. On est si reconnaissant au poète de sa génération! Celles qui n'ont pas eu ce compagnon indispensable se sentent boiteuses, frustrées de quelque chose; il semble qu'on ait oublié de leur passer le flambeau de la métaphore classique.

Oh! je sais bien ce que disent les jeunes cyclistes qui courent devant nous, à la recherche de nouvelles formes d'art : ils vous traitent de parnassien attardé, ils voient en vous la fusée oubliée d'un vieux feu d'artifice, qui part après la fête finie. Aujourd'hui, certains rapprochements leur donnent raison : votre âge, vos premières accointances, des similitudes de procédés et d'inspiration entre vous et d'autres poètes, vos contemporains de fait, vos aînés dans la renommée; ceux qui chantaient dès leur aurore, et que nous trouvâmes établis dans l'admiration, avec une physionomie déjà arrêtée, quand nous vînmes à notre tour demander à la vie ces résonances particulières que chaque génération tire de la vieille guitare. Le classement qui vous repousse dans leurs rangs paraît exact aujourd'hui.

L'avenir changera cette perspective. Il ignorera les menus détails et les concordances que nous savons, il s'inquiétera peu de vos débuts assourdis;

il ne vous connaîtra que du jour de votre avènement public, quarante ans après *les Poèmes antiques* de votre illustre maître, vingt-cinq ans après les premiers coups de clairon de vos émules sur le Parnasse; longs espaces de temps, qui forceront la chronologie littéraire à vous réserver un compartiment séparé.

Pour vous classer, l'avenir s'attachera surtout aux convenances secrètes qui apparient un poète à un moment de la pensée; vous avez traduit la nôtre, il vous datera de nos années. Vous aurez été la voix d'art d'une génération grave, qui eut peu de jeunesse, peu d'élan, beaucoup de détachement; curieuse et attentive à tous les aspects de l'univers, soucieuse de tout comprendre et de tout rendre dans le monde, plutôt que de le repétrir sur un plan nouveau; vibrante aux émotions intellectuelles plus qu'aux émotions sentimentales. D'autres équipes, sans doute plus heureuses, prirent le large avec des chanteurs jeunes, enivrés, qui leur parlaient d'amour, d'aventure, d'espérance. Rien de tel chez vous. L'amour, ce premier maître des poètes, est presque absent de votre œuvre. Vous n'adorez que l'Eros funèbre des tombeaux. Vous les voyez toujours ensemble,

....effeuillant sur l'eau sombre des roses,
Les deux enfants divins, le Désir et la Mort.

La femme vous apparaît partout avec les redou-

tables enchantements de *la Magicienne*, comme une pourvoyeuse du Ténare :

> Car les grands Dieux ont fait d'irrésistibles armes
> De sa bouche enivrante et de ses sombres yeux,
> Pour armer contre moi ses baisers et ses larmes.

De toutes celles que vous évoquez en passant, on peut dire, comme de votre Cléariste,

> Tu la reconnaîtras, car elle est toujours triste.

Je doute que vous ayez beaucoup pratiqué Schopenhauer et Darwin, ces lourds oppresseurs qui ont tenu nos esprits captifs; cependant votre poésie respire leurs enseignements sur la décevance et le vain écoulement des choses. Votre volume se déroule entre deux portiques, beaux marbres brisés qui lui donnent sa signification. Il s'ouvre par l'*Oubli* :

> Le temple est en ruine au haut du promontoire,
> Et la Mort a mêlé, dans ce fauve terrain,
> Les Déesses de marbre et les Héros d'airain
> Dont l'herbe solitaire ensevelit la gloire.
> . . . . . .
> La Terre, maternelle et douce aux anciens Dieux,
> Fait à chaque printemps, vainement éloquente,
> Au chapiteau brisé verdir une autre acanthe.
>
> Mais l'Homme, indifférent au rêve des aïeux,
> Écoute sans frémir, du fond des nuits sereines,
> La Mer qui se lamente, en pleurant les Sirènes.

Il se clôt sur la statue renversée :

> La mousse fut pieuse en fermant ses yeux mornes:
> . . . . . .

Et, prestige mobile, un murmure du vent,
Les feuilles, l'ombre errante et le soleil qui bouge,
De ce marbre en ruine ont fait un Dieu vivant.

Ces quelques vers n'expriment-ils pas toute notre âme? Comme eux, elle s'est complue dans les débris épars des anciens mondes, dans les ruines comprises et contemplées, avec d'illusoires tentatives pour les faire revivre, par un prestige d'art, d'une vie simulée à laquelle nous ne croyons plus. N'attendez pas que les jeunes cœurs viennent jamais enfler votre gloire; il lui manquera ce je ne sais quoi de délicieux, réservé aux poètes qui savent leur mentir et les faire pleurer. Votre clientèle, c'est la maturité pensive; ceux qui songent sur Lucrèce et retrouvent en vous sa grandeur, ramassée en traits plus vifs, ornée de l'élégance virgilienne.

Oui, vous êtes bien le poète qu'il nous fallait, le noble ensevelisseur qui enchâsse les reliques d'un monde finissant; habile, comme on ne le fut jamais, à fixer en peu de mots une sensation aiguë et brève; épitaphier magnifique, excellent surtout dans l'épigramme votive et l'inscription funéraire; si bien que l'on voudrait vous enfermer dans la nécropole de tous ceux qui furent grands, beaux, illustres, pour y graver sur leurs dalles ces incomparables nénies dont vous avez le secret : *l'Esclave*, *le Laboureur*, *la Jeune Morte*,

l'Exilée, *le Tombeau d'un Conquérant*, et cet admirable *Naufragé*, le marin « parti d'Égypte au lever de l'Arcture », roulé par la tempête, si lugubre dans son abandon sur le lit de sable :

> O Terre, ô Mer, pitié pour son ombre anxieuse!
> Et sur la rive hellène où sont venus ses os,
> Soyez-lui, toi, légère, et toi, silencieuse.

J'insiste sur ce qu'il y a de plus profond et de plus original dans votre talent; et je crains de donner une fausse impression de monotonie, en ne touchant que les cordes basses d'un instrument si souple et si varié. Votre livre est un microcosme, petites épopées de tous les âges et de tous les pays. Le moyen âge et l'Islam, l'Égypte et l'Extrême-Orient, votre Amérique, notre Bretagne, le bijou florentin et le bronze japonais, paysages, figures, esprits, — votre objectif infaillible fixe les diverses images du monde, avec leurs plus intimes particularités de relief, de couleur et d'accent.

Mais votre domaine d'élection, c'est proprement les deux antiquités; les sonnets latins concentrent toute la force de Rome; les sonnets grecs respirent toute la grâce hellène. La Grèce vous est surtout familière et favorable; depuis les grands Italiens de la Renaissance, personne n'eut à un pareil degré le culte et l'intuition de l'hellénisme. Bourget, qui vous lisait naguère entre les

marbres d'Olympie, disait comme ils renvoient naturellement l'écho de vos vers. Un jour peut-être on sera tenté de vous comparer à Chénier, si différent de vous, mais venu comme vous au déclin d'un siècle et d'un âge littéraire, placé hors cadres, difficile à rattacher aux courants connus. Lui, il avait la Grèce dans le sang; d'instinct, plus que par l'étude, il en retrouvait des parcelles puisées au sein de sa mère, déposées dans ses yeux par les rêveries d'enfant sur le Bosphore. Vous qui avez dans le sang l'Amérique espagnole, c'est un miracle de plasticité qui vous a naturalisé aux antipodes de votre race, sur les monts de l'Attique.

Un autre miracle vous a naturalisé au cœur de notre France. Que vous ayez écrit *la Belle Viole*, c'est à confondre l'esprit.

> Accoudée au balcon d'où l'on voit le chemin
> Qui va des bords de Loire aux rives d'Italie.....

Avec des mots choisis aux sources les plus pures de notre langue, ces quatorze vers murmurent tout ce qu'il y a d'essentiel dans la moelle de notre génie national, à l'heure de la Renaissance française, aux champs de Touraine. Ils reflètent l'âme du bon Joachim du Bellay, le ciel fin de la Loire, le bruissement de ses peupliers, la « douceur angevine », ce qu'il y a de plus français en

France..... Quand je pense que vous venez de Cuba!

Si les commentateurs veulent vous expliquer, ils devront se souvenir des trois hommes qui sont en vous. D'abord le natif des Indes occidentales, l'être tropical et turbulent, fils des conquérants du Darien, de ces adelantados dont vous êtes si fier. Je vous admire avec inquiétude quand vous retournez vous exalter à leurs exploits. Ces terres chaudes sont si dangereuses! Cortez et Pizarre relèvent de l'épopée, mais l'opérette guette leurs neveux; une fausse note, un manque de goût, et les conquistadors se dégonfleraient en rastaquouères. Vous déjouez la malignité à force de conviction dans la magnificence; quand leurs titres pompeux viennent tinter sur votre étal de batteur d'or, on est parfois étourdi, on craint d'ouïr un bruit criard de calebasses et de grosses breloques; mais non, c'est un choc d'épées, tout est bien, tout est noble, vous avez dompté le sourire naissant.

C'est que, derrière le planteur des Caraïbes, il y a l'atavisme ancien, la gravité castillane qui fait le fond de votre nature. Comme chez votre pâtre qui boit près du vase libatoire, « le geste héréditaire » se trahit dans chacun de vos mouvements d'âme; le geste de l'aïeul Don Quichotte. Je le dis sérieusement : vous savez, étant de sa

race, que le plaisant Cervantès fut un grand philosophe tragique. Vous savez, parce que vous sentez de même, qu'il a tracé en quelques lignes toute la triste histoire humaine, dans la fin de ce héros qui meurt d'être guéri de son rêve. « Véritablement, dit le curé, Alonso Quixano le Bon est guéri de sa folie, et il se meurt... L'avis du médecin fut qu'une mélancolie secrète le tuait. » Vous dites comme lui, dans le sonnet de *Michel-Ange* :

Il songeait que tout meurt et que le rêve ment.

Une fois de plus, après Corneille et Victor Hugo, l'Espagne aura fait irruption dans notre poésie, avec sa noble éloquence et un peu de son gongorisme.

Un autre homme s'est fait en vous, quand vous nous avez amené vos galions pour les transmuer en bon or de France. Discipliné par notre culture, le fougueux exotique est devenu le plus châtié, le plus français des élèves de Ronsard. Vous avez reçu chez nous l'enseignement qui vous convenait le mieux : vous avez eu le bonheur et l'honneur de passer par l'École; c'est notre glorieuse École des chartes que je veux dire. Nous avons des institutions plus vantées, plus populaires; il n'en est pas de plus utile, d'une utilité invisible. École unique, parmi nos usines à diplômes, enseigne-

ment qui ne prépare à rien, sinon à comprendre et à aimer le passé. Tel député de province s'arrête avec scrupule devant ce scandale ; il hésite à voter le maigre crédit ; une fabrique d'archivistes-paléographes, à quoi cela sert-il? A tout. C'est proprement le conservatoire de notre vie historique et des sources de notre idiome, le grand reliquaire de France. Quand je me remémore les esprits les plus fins, les mieux trempés que j'aie connus, j'en trouve un bon nombre qui avaient été forgés dans cet incomparable foyer d'études.

Il a fait de vous un bon jongleur, un trouvère émérite. Vous vous y êtes armé pour ce long et parfait labeur, la traduction de Bernal Diaz. Avec un chef-d'œuvre du même ordre, le maître Amyot a gagné une bonne place dans notre littérature. N'eussiez-vous, à votre actif, que *la Véridique Histoire de la conquête de la Nouvelle Espagne*, vous auriez droit à prendre rang près de lui. Mais cette gymnastique fut pour vous l'école du versificateur. Dans une lutte acharnée contre les mots, vous avez appris à peser leur puissance et leur valeur.

Ceux-là se trompent, à mon sens, qui voient un poète dans un adroit ouvrier de mots ; on se trompe autrement en croyant que le rêve suffit, et qu'on peut le balbutier. Le poète est l'habile ouvrier d'un beau rêve.

Votre livre justifie cette définition. Je l'ai vu arriver, ce livre, avec mélancolie et appréhension. C'était la fin d'un mystère. Ces fleurs vivantes et parfumées, cueillies une à une dans les prairies d'antan, quelle tristesse de les retrouver séchées aux feuillets d'un herbier! Notre bien, notre chose, ces vers que nous avions vus naître et se graver successivement dans nos mémoires, depuis tant d'années, ils allaient devenir la chose de tous, figée, morte, et qui ne bougera plus. Chacun d'eux s'était lentement incorporé à notre être, cristallisé dans les impressions qu'il suscita jadis. Vous les apportiez, tout chauds de la forge; des voix amies se les renvoyaient; quelques-unes se sont tues à jamais. J'ai entendu l'une d'elles, la plus haute de ce temps, réciter un de vos poèmes peu de jours avant de mourir. Ils ont pour nous des résonances sourdes sur des tombes. Ce sonnet naquit sous nos pieds de la grève de Douarnenez, entre les genêts d'or et la vague : *Floridum Mare*. Cet autre fit briller de beaux yeux, aujourd'hui amortis ou tournés ailleurs. Enfin, c'était notre vie secrète qu'ils portaient sur leurs ailes; et la voilà violée, emprisonnée avec eux dans la boutique du libraire!

Et puis, l'appréhension littéraire était vive. Que resterait-il de nos admirations, devant le froid imprimé? Assemblées sur un monument,

ces délicates mosaïques ne seraient-elles point mièvres ou heurtées de ton, papillotantes à l'œil ou fatigantes par leur perfection même? — Je lis et relis ce volume comme de l'inédit, en faisant taire la vieille chanson intérieure qu'il me chante : mes craintes sont apaisées. La variété des sonnets repose, leur juxtaposition les grandit, l'ensemble révèle la stoïque philosophie que je disais. Bien mieux : cet ensemble me rassure contre l'excès de la qualité que l'on vantait trop chez vous. Vous étiez, disait-on, un prestigieux orfèvre de mots; je crois bien que cet éloge vous chatouille plus agréablement que les autres, et je vous soupçonne de préférer, entre vos poèmes, les petites pièces de pure joaillerie. S'il n'y avait que cela, je m'amuserais un instant à ces bijoux de votre vitrine; et je la dédaignerais silencieusement.

Il y a plus, il y a mieux, là où vous êtes le grand artiste, avec sa part d'inconscient, avec la suggestion, par le travail des mots, d'une idée qui l'envahit et le dépasse; il y a le bouillonnement d'une pensée contenue sous la beauté de la forme. Il y a surtout ce que vous possédez seul, le don d'accumuler dans un dernier vers toute une époque de l'histoire, une existence de héros, une échappée interminable sur les perspectives de l'espace ou du temps. Ainsi, le vers déjà fameux de *Cléopâtre*, quand Antoine voit passer dans les yeux de

sa maîtresse la déroute d'Actium, le nœud de l'histoire romaine, le destin du monde :

> Toute une mer immense où fuyaient des galères.

Ainsi, *le Laboureur* sur la glèbe, au milieu de ses outils, quand

> *Il* songe que peut-être il faudra, chez les morts,
> Labourer des champs d'ombre arrosés par l'Érèbe.

Ce sont là les matériaux impérissables de votre œuvre, le butin désigné de toutes les anthologies, tant qu'il y aura une langue française. Je voudrais éliminer de ce fier livre tout ce qui n'y est point exquis. Il se réduira vite à la seule collection des sonnets. Votre imagination veut être rênée; elle n'a toute sa puissance, et votre goût toute sa pureté, que sous la tyrannie des quatorze vers. Passe encore pour le *Romancero*, de hautaine tournure; bien que ces choses-là, après Hugo, ne soient jamais qu'une seconde cuvée de *la Légende des siècles*. Mais *les Conquérants de l'or*, votre Panama, comme vous l'appelez, je n'y entends qu'un tintamarre sur des tôles peintes de couleurs éclatantes. L'abbé Delille faisait ce bruit aussi bien, pour son époque, et vous savez ce qu'il en reste. Même parmi les sonnets, j'en récuserais quelques-uns, trop matériels ou trop obscurs. Je proscrirais quelques vocables trop rares, qui

feront le désespoir des scholiastes. Vos termes vraiment rares, dans la bonne acception, ce sont des mots simples et justes, qui tirent leur force neuve de la place où vous les scellez.

Voilà des coups de couteau dans vos chairs vives. Je crois vous voir, bondissant comme un puma blessé, avec le plus rauque de ses rugissements. Mais vous êtes un singulier composé de fougue espagnole et de finesse tourangelle; vous réfléchissez sur mes blasphèmes, vous vous dites : « Cet ami, ce critique, ne passe point pour discourtois; d'habitude, il se tait sur ce qu'il n'aime pas, ou il se borne à une nuance de réserve. S'il charcute aussi cruellement mon enfant, c'est qu'il l'admire et l'aime bien fort; et, s'il me rend ce suprême honneur qu'on ne décerne qu'aux morts, la justice sans ménagements, c'est donc qu'il me tient pour un grand poète. »

Vous avez raison de le penser. On blâmera peut-être cette hâte à tirer votre jeune gloire hors du pair. Laissons dire. C'est si bon d'admirer une fois pleinement! Et c'est si juste, je le répète, d'offrir au poète de sa génération le remerciement que l'on a dans le cœur pour ce rare et nécessaire animal! On a déjà fait grande sonnerie pour votre avènement. Réclame habile, insinuent les envieux et les chagrins; non, mais esprit de justice toujours vivant, grâce à Dieu, en ce pays sincère

dans ses enthousiasmes; récompense bien méritée par l'œuvre mûrie pendant vingt ans, dans l'ombre et le silence, avec tant de patience et de probité. Ce sont mœurs d'un autre temps. Malherbe vous eût estimé, lui qui polissait son travail avec les mêmes longues inquiétudes. Il nous a légué quelques-uns des vers parfaits de notre langue; vous en léguerez de semblables. Et vous partagerez avec ce vieil ancêtre, qui aimait comme vous les beaux froissements d'épées dans les rimes, le titre de poète altiloquent. Titre bien français : Jean Bouchet, l'ami de Marot, le « Traverseur des voies périlleuses du monde », qualifiait déjà de ce nom les émules qu'il prisait.

Un vil lierre suffit à disjoindre un trophée,

c'est la menace que vous faites entendre à *Un Triomphateur*. Ne la craignez point pour les vôtres. Dormez en paix à leur ombre. Longtemps après que nous serons, comme disait votre maître Ronsard, « fantosmes sans os, par les ombres myrteux », vos nobles médailles garderont leur relief. Tous les fervents de poésie viendront les manier avec piété; ils éprouveront devant elles ce que l'on ressent sur l'Acropole, entre les Erréphores et la Victoire Aptère : l'indicible volupté dans la vision d'un art achevé, qui fixa pour jamais les belles formes dissoutes.

Le temps passe. Tout meurt. Le marbre même s'use.
Agrigente n'est plus qu'une ombre, et Syracuse
Dort sous le bleu linceul de son ciel indulgent :

Et seul le dur métal que l'amour fit docile
Garde encore en sa fleur, aux médailles d'argent,
L'immortelle beauté des vierges de Sicile.

Poète, encore une fois merci d'en avoir frappé pour nous de pareilles.

DEUX BRONZES

Mai 1895.

Il y a quelques semaines, on discutait à la Chambre la question des deux armées : l'armée de quantité, l'armée de qualité. Des novateurs osaient attaquer les bases de notre organisation militaire ; ils se demandaient si l'imitation servile du vainqueur ne nous avait pas égarés, depuis vingt-cinq ans, hors de la voie qui nous est marquée par le génie même de notre race. Partisans du nombre et partisans de l'élite échangeaient les arguments ; comme il arrive souvent, en dépit du plus faux des adages, la discussion épaississait les ténèbres. Deux orateurs muets, deux bronzes qui rendent visibles les âmes de deux nations, m'ont persuadé mieux que tous les discours. Dussé-je faire sourire les membres des Commissions techniques, je dirai comment ils ont décidé mon opinion.

I

Un jour, rentrant en France par la route de Mayence et de Metz, la route qui s'attarde si longtemps en Allemagne, je m'arrêtai à Bingen. Le vieil empereur Guillaume venait d'inaugurer sur le Niederwald le monument de ses victoires et de nos malheurs. L'apparition était dans le ciel, saisissante. Au-dessus du Rhin, qui roulait tranquillement ses flots gris au pied des montagnes, au-dessus des coteaux du Johannisberg, où le vert pâle des vignobles montait rejoindre les noirs sapins du sommet, au-dessus des brumes légères qui s'élevaient du fleuve par ce matin d'été, la statue de la *Germania*, dominant l'horizon du Palatinat, dressait son diadème dans la nue. Un aimant attire vers ce qui fait souffrir. Je traversai le Rhin. Du petit village d'Assmannhausen, un chemin monte entre des vergers et de beaux bois de hêtres. A l'orée de ces bois, sur le plateau, on débouche derrière la statue. Elle regarde le fleuve et les larges pays calmes, jusqu'aux crêtes du Taunus.

Colossale, établie là-haut dans sa force, comme une puissance maîtresse de l'espace et du temps, on la sent peser sur toute cette terre, inébranlable sur son socle de rochers, invulnérable dans

sa robe de fer, pétrie avec nos canons broyés. La vierge couronnée, appuyée sur son glaive, a le corps lourd et le visage placide; nul feu de sentiment sur ses traits; une pensée continue, et qui vient de loin. Elle ne communique aucune impression d'art. Ne lui demandez pas la grâce des lignes, l'élégance d'un détail, la virtuosité du travail; uniquement une impression morale de grandeur, de solidité, de convenance; la beauté de raison qui émane de toute traduction exacte d'une idée. Dans le moule où il coula ce métal, le fondeur n'a pas cherché les belles formes; le fondeur, c'était un peuple entier, jetant à la cuve ses idées, ses souvenirs, son orgueil. La *Germania* est bien le symbole de l'Allemagne, telle que ce peuple l'avait rêvée, vivante dans le bronze et cimentée sur le granit.

Pour forger la statue du Niederwald, il a fallu plus que des journées heureuses : il a fallu un siècle de patience, d'abnégation, de vertus civiques. Elle commande à celui même qu'elle offense un respect douloureux. Je ne l'ai pas maudite. Laissons aux enfants cette inconséquence, la révolte colère contre une grande force qui les blesse. L'homme a mieux à faire que de maudire : il invoque la force autre et supérieure qu'il pourrait opposer. Pourtant je n'oublierai jamais les impressions de cette matinée. Elles se résumaient

dans une sensation d'écrasement sous cette masse d'airain incorporée à cette montagne. Il semblait que le grand calme des choses, par ce lourd midi d'été, eût passé dans la divinité du lieu; et qu'elle incarnât les énergies de la terre, d'innombrables résolutions humaines, une sécurité dans l'irrévocable qui étouffait toute espérance. C'était l'effigie d'une volonté de fer.

Tandis qu'elle s'évanouissait derrière les hêtres, aux détours du chemin, je cherchais l'image symbolique qui aurait chez nous une puissance égale de représentation. Je ne l'apercevais pas, cette figure unique de nous-mêmes où nous reconnaîtrions nos aspirations éparses. Toujours, depuis lors, la *Germania* me hantait, avec ce caractère de fatalité contre laquelle je ne trouvais pas de recours visibles.

II

Elle est trouvée, enfin, l'image nationale. Devant cette Jeanne d'Arc de Dubois qui rayonne au jardin de sculpture des Champs-Élysées, nous en avons eu tous le sentiment immédiat, certain, entré d'un coup droit au cœur. La parole divinatrice de Michelet a pris corps, son verbe s'est fait bronze.

Je ne veux pas m'égarer ici aux discussions d'art. Alors même que ce chef-d'œuvre n'aurait pas pour nous une signification historique et religieuse, il nous donnerait l'orgueil de penser que notre siècle léguera à l'avenir une création de beauté parfaite. Quelques critiques ont marqué des réserves dans leur admiration; on a parlé de bibelot florentin. J'y consens, si l'on entend par là que ce groupe équestre prendra rang à côté des modèles classiques de la Renaissance italienne. Bibelot, cette grandeur! Il y fallait de l'art, de la grâce, et beaucoup, pour que l'image fût vraiment une traduction totale des forces françaises. Encore les recherches de pure élégance sont-elles discrètement dissimulées sous la gravité de la pensée maîtresse. C'est en regardant l'enfant de dos, et comme par surprise, qu'on découvre l'admirable ligne de beauté féminine, de la nuque au talon. Par devant, on ne voit que la sainte, d'une beauté immatérielle. Mais la valeur d'art, au sens plastique et professionnel du mot, est ici secondaire.

Voulez-vous savoir ce que la foule cherche et trouve dans cette statue? Regardez les yeux des visiteurs de tout ordre, arrêtés là par une puissance magnétique; gens délicats ou rudes, amateurs raffinés et curieux peu avertis. Si l'homme qui a enfanté notre pensée commune pouvait

voir ces yeux, il aurait la récompense qu'il mérite, la plus haute dont un pays puisse disposer. Une lueur passe dans tous les regards, qui révèle la secousse des cœurs ; lueur de tendresse, de fierté, d'espoir ; et surtout la joie d'une fin d'attente, la reconnaissance d'un être aimé longtemps cherché. — « La voilà ! Cette fois, c'est bien elle ! » On devine ce cri, étouffé sur toutes les bouches.

C'est bien elle, l'inspirée, telle que l'histoire la fait connaître et que notre intuition la complète. C'est bien l'enfant qui part, si simple, si sûre, si douce, pour sauver sa terre de France. Frêle sans faiblesse, pas faite encore, sous le corselet d'acier qui bombe ; gauche un peu dans ses habits de fer, à cette chevauchée, à ce nouveau métier. Sa petite main tient l'épée ferme, mais sans habitude, comme elle portait le cierge dans l'église de Domremy ; sans habitude, elle s'assure en selle et rêne le cheval ; à ce cheval, elle a communiqué déjà une part de son âme, elle l'a associé à son idée ; l'animal ennobli et conscient sait où il va, qui il porte. Rien ne les arrêtera. Le jeune visage virginal et les regards appellent le secours du ciel, sans étonnement ni jactance, avec une confiance si entière, et si simple toujours ! Elle va parler, pour dire des mots comme ceux du procès, brefs, pleins de sens et de finesse naïve ; des réponses déconcertantes pour les arguties de

justice, et qui semblent un écho des mots de la Passion.

Qu'elle trouverait bien, si elle daignait, ce qu'il faut répondre aux critiques d'art! Laissez-les dire, Jeanne. N'étiez-vous pas le triomphe de l'irrationnel et du spontané, du sentiment de tous sur le raisonnement des habiles? A Chinon, vous avez fait le grand miracle, plus prodigieux que la victoire sur l'ennemi! Vous avez convaincu le roi, les ministres, les capitaines forts de leur science, les argentiers, les gens du Conseil et du Parlement, tous ceux qui gouvernent les hommes avec des règles de routine, des timidités dogmatiques, des intérêts codifiés, qui voient à la chandelle et ne voient pas au soleil.

Devant notre Pucelle, qui a surgi enfin du cœur et de la main d'un grand artiste, la *Germania* m'est revenue en mémoire. Pour la première fois, j'ai senti s'alléger l'impression d'écrasement qu'elle m'avait laissée. Je doute qu'il soit possible d'imaginer deux figures plus dissemblables, plus révélatrices des différences entre les deux races qu'elles résument. Je ne sais quel emplacement est réservé à la Jeanne d'Arc; un lieu, je l'espère, où nos corps de troupes pourront défiler fréquemment devant cette leçon vivante. Mais on voudrait voir la Lorraine hors de la rue de Paris; dans quelque défilé des Vosges, entre les sapins

pensifs, avec de longues échappées sur les tristes horizons. Là, à travers l'espace, elle pourrait engager un colloque avec sa voisine du Niederwald. Non point pour les défis violents, qui ne montent pas jusqu'à ces créatures supérieures; peut-être pour débattre, dans l'atmosphère sereine où la pensée les éleva, par-dessus l'aveuglement des hommes, les raisons de justice auxquelles doit se rendre une sœur qui a lésé sa sœur.

Pour nous, qui ne pouvons et ne devons que nous préparer aux dures éventualités humaines, ces deux bronzes nous renseignent sur les conditions de la force chez les deux peuples qu'ils représentent. Si l'on mettait en doute la sûreté de cet enseignement, il faudrait désormais refuser toute créance aux historiens, et ce sont les meilleurs, qui ressuscitent avec une relique d'art l'âme d'une nation. Aux fils de la *Germania*, la puissance du nombre, du poids, de la longue tension. *Numero gaudent*, disait déjà Tacite. Chez le peuple sauvé par Jeanne d'Arc, l'incalculable compte davantage ; ce peuple se relève, il triomphe avec de moindres éléments, et plus frêles; les multitudes n'y servent de rien, sans l'appel d'une voix, le sursaut irrésistible de l'âme.

Leur force est dans la masse : la nôtre est dans la flamme.

EMILE MONTÉGUT

Décembre 1895.

Nous étions peut-être vingt, — plutôt moins que plus, — derrière l'humble char qui l'emmenait sur le pavé gras de Grenelle, par ce matin de décembre, à l'église Saint-Pierre du Gros-Caillou. Quelques fidèles collaborateurs de la *Revue*, quelques amis de jadis qui avaient lu soigneusement le journal de la veille et découvert ce nom dans le nécrologe. Plus d'un lecteur, sans doute, avait laissé échapper cette exclamation féroce du *De profundis* parisien : Tiens, il n'était donc pas mort! — Oh! que si, presque : de cette première mort de l'oubli, après laquelle il reste pour l'autre si peu de chose à finir.

Convoi de l'oublié, d'un qui plonge silencieusement dans les sourds dessous de la ville où il faut réussir jusqu'au bout. Ni soldats, ni discours,

ni palmes sous les paletots, ni couronnes de sociétés sur le char. On n'entendait pas l'entretien habituel durant ces marches, la discussion discrète sur les chances des candidats probables aux places du défunt : il n'y avait ni succession ni places à prendre. C'était l'enterrement d'un petit rentier obscur, comme il y en a dans ce quartier populaire, ou d'un chef de division retraité, suivi par quelques vieux copains du bureau.

Ainsi devaient conjecturer les boutiquiers sur leur porte et les employés qui allaient à l'atelier, sans se retourner, sans s'informer de ce mort inconnu, sans lever les yeux du journal où ils cherchaient les nouvelles des personnages connus, intéressants, de ceux qui ne se laissent pas oublier; les nouvelles d'Arton et de ses satellites. Cette rue triste et passante charriait autour de notre épave la vie hâtive de Paris, avec ces gens plongés dans le carré de papier qui leur donnait pour un sou de boue fraîche; car c'est le bon cordial de l'homme du peuple, chaque matin, quand il se rend à son dur travail, cette poignée de boue jetée à ceux d'en haut; tout étant relatif dans les phénomènes d'optique, il appelle ça : en haut... Et ces travailleurs ne se doutaient pas qu'ils coudoyaient un grand camarade, l'un des plus honnêtes et des plus mémorables travailleurs de ce temps.

Près d'un demi-siècle de labeur ininterrompu! Le 1er août 1847, Montégut publiait son premier article, sur l'Américain Emerson; et la crise de 1848 lui inspirait ces études sagaces où il analysait l'état d'esprit créé par la révolution de février. N'eût-il été qu'un vigoureux et médiocre tâcheron, on serait en droit de s'étonner que cette longue durée de l'effort ne lui ait pas conquis, comme à tant d'autres, une autorité reconnue; mais il eut encore plus de talent que d'application, il en eut à revendre. Quel prodigieux bouillonnement d'idées, dans ce cerveau qui projeta sa curiosité sur tout le champ des connaissances humaines! Quelle intrépidité à explorer les régions neuves du savoir!

Littérature française et étrangère, histoire, voyages, politique, questions morales et sociales, beaux-arts, théâtre, il a tout abordé, tout approfondi, il a porté partout des vues personnelles et pénétrantes. Ce pionnier a devancé d'illustres successeurs dans les études dont on leur rapporte tout le mérite; il a défriché le premier des domaines que d'autres ont mis en plein rapport. Plusieurs années avant Taine, il faisait connaître en France toutes les variétés du roman anglais, il caractérisait par des jugements définitifs le réalisme moral de George Eliot, la poésie d'Elisabeth Browning. Le premier, il écrivait et développait

ce mot destiné à faire fortune : « La banqueroute de la Révolution française. » — *Où en est la Révolution française? — La transformation de l'idée de Patrie.* — Les titres seuls de ces articles et leur date, 1871, disent assez comment il saisissait dans le germe les métamorphoses de la pensée contemporaine.

Un bon juge le rapprochait de Sainte-Beuve; je ne sais s'il n'égale pas, dans ses impressions de voyage et d'art à travers nos provinces, le charme et l'intelligence poétique de Fromentin.

Pendant cinquante ans, sa passion intellectuelle a voulu connaître et comprendre chacun des événements historiques, chacune des manifestations de l'esprit qui se produisaient dans les deux hémisphères. Entre temps, il trouvait le loisir de nous donner la meilleure traduction de Shakespeare, la seule qui ait fait passer dans notre langue quelque chose des grondements et des frissons de cet océan. Il prêtait encore plus qu'il ne donnait. Sait-on que Baudelaire s'est formé dans un commerce intime avec Montégut et que le poète devait, pour une bonne part, la substance de sa pensée à cet excitateur d'idées? Combien d'autres après Baudelaire! Si tous ceux qui ont puisé à cet intarissable réservoir rapportaient leur dette, la nappe nonchalamment épandue sur les terrains qu'elle fertilisa reformerait peut-être

un fleuve, le fleuve dont le cours s'est perdu, dont le nom paraît voué à l'oubli.

Pourquoi donc cette faillite de la renommée, cette absence de rémunérations apparentes, après de si grands services? Pourquoi étions-nous si peu nombreux derrière ce cercueil si morose et si nu?

Pourquoi le lierre s'agrippe-t-il à certains murs et pas à d'autres? Qui le dira? — On discerne bien quelques causes. Montégut fut un des grognards de la vieille garde disciplinée par François Buloz; l'autocrate avait habitué cette milice dévouée — presque une milice monastique — à faire le tour du monde des idées sans demander autre chose que la ration quotidienne; ils grognaient, mais ils écrivaient toujours. Rompus à l'obéissance passive, plusieurs d'entre eux devinrent incapables de se créer un but individuel, d'entreprendre une conquête littéraire pour leur compte personnel.

En dehors du service de la *Revue*, Montégut était de nature indépendante, un fier et un timide; il ignorait ou méprisait l'art de se faire valoir. Je le revois avec son étrange tête piriforme, cette calotte allongée du crâne chauve qui semblait soulevée par le jaillissement continu des idées, avec son œil voilé de penseur malchanceux, disant à une table amie ou dans quelque angle du salon des paroles ingénieuses, originales,

mais toujours modeste, effacé, incertain de tout, sauf de sa conviction intelligente. Puis, il fit retraite dans son Limousin, on le perdit de vue. Il flânait sur les flancs de l'armée littéraire : elle va vite, ses éclaireurs égarés deviennent bientôt des traînards qu'elle ne ramasse pas.

A l'Académie, dans les élections où il n'y avait pas de choix très concertés, quelqu'un prononçait le nom de Montégut, comme pour se soulager d'un remords. Chacun s'inclinait avec respect. « Ah! Montégut!... sans doute, beaucoup de talent... un peu oublié... » Et l'on surprenait sur les physionomies la petite moue imperceptible de l'essayeur des monnaies, quand il soupèse et laisse tomber une pièce hors d'usage, dont l'effigie n'a plus cours ou qui a perdu le poids requis. Montégut recueillait quelques voix; il les sollicitait à peine, il les décourageait d'avance par la réserve digne et l'insouciance de sa sollicitation. Je ne me rappelle même pas s'il avait une boutonnière convenable; peut-être ne songea-t-il jamais à demander la petite marque de l'estime où les ministres tiennent la littérature, faveur que ces fonctionnaires éclairés refusent rarement à un écrivain sage, grisonnant, respectueux des choses établies, et qui la demande gentiment. Je ne sache pas qu'il ait rançonné les éditeurs. Bref, il

n'avait rien, rien qu'un fier talent, de quoi être honoré et ignoré.

Et voilà pourquoi son convoi était si réduit, pourquoi les fruitières du Gros-Caillou ne savaient pas qui s'en allait à si petit bruit. D'aucuns parmi nous s'en attristaient ou s'en indignaient, tant nous sommes asservis aux rites et aux conventions, tant elle tient au cœur du Parisien, la vanité égyptienne des pompes funèbres. On prenait de l'humeur contre cette distribution des justices suprêmes qui semble ordonnée par un pierrot macabre, on pensait aux fâcheux qui nous dérangent le matin une dernière fois, pour faire un dernier tapage dans leur quartier, et qui croient avoir surpris ce que nos pères appelaient la gloire, parce qu'ils sont cotés un instant à la criée parisienne; on pensait qu'elle s'ouvrait, « cette saison d'hiver où les grands préfèrent mourir », comme dit le farouche Nékrassoff, et qu'il faudrait quitter plus d'une fois le travail pour ces cabotinages mortuaires où la bienséance sociale convoque nos cœurs indifférents, où les orateurs épanchent des regrets de crocodiles sur le macchabée qu'ils déchiraient de son vivant, qu'ils vont continuer de dépecer en déjeunant; on pensait à la multitude de bustes énigmatiques et falots qui pullulent sur le sol national, tandis que nulle main ne pétrirait une poignée de glaise

à la ressemblance de ce front méditatif. — Eh! qu'importe, Seigneur! Le ver fait-il la différence des beaux suaires, trois heures après les discours? Trois semaines après, le large oubli des hommes la fait-il davantage?

Devant la perte de cette goutte d'eau dans le morne océan de Paris, je songeais à la chute toute pareille des centaines de pauvres corps qui tombent, depuis quelques mois, du bordage des navires dans les solitudes du Pacifique, humbles ouvriers de la tâche commune engloutis là-bas pour... pour... Au fait, on n'a jamais pu nous dire pourquoi. On n'en peut donner des raisons valables, pratiques. Et l'on se garderait bien de donner la raison profonde, qui est bonne : c'est qu'il faut des sacrifiés, obscurs montreurs de notre effort, semeurs inconscients de nos idées; il en faut pour faire contrepoids à des déchéances notoires, pour maintenir l'équilibre moral dont vit un peuple, pour nous ramener l'admiration hésitante du monde. — Montégut, pionnier de la pensée française, semeur d'idées qui lèveront plus tard, m'apparaissait comme un de ces sacrifiés sans récompense, nécessaires pour sauvegarder, dans la farce contemporaine, notre bon renom de probe labeur et d'intelligence générale de l'univers.

Fût-il donc si fort à plaindre? De ces idées éla-

borées dans son cerveau, beaucoup étaient arrivées par de longs détours dans les feuilles de papier que lisaient ces passants; démarquées, débaptisées, elles reforgeaient pourtant l'esprit de ces hommes qui frôlaient leur instituteur mort sans le reconnaître. Elles germaient sur la bière abandonnée, fleurs invisibles, somptueuse tenture d'un printemps idéal. Elles montaient en forêt magnifique, remplaçant les couronnes, les palmes, les armes absentes; elles emplissaient le ciel de la rue faubourienne d'une végétation enchantée, où brillaient, bruissaient, respiraient toutes les résurrections de l'histoire dont il avait joui, toutes les créations des génies supérieurs qu'il avait pénétrées, toutes les formes d'art qu'il avait aimées, toutes les harmonies intellectuelles qu'il avait saisies, tous les aspects de la planète qu'il avait contemplés en esprit; et, comme des chants d'oiseaux sur les cimes de cette forêt, les sanglots et les sourires de son Shakespeare, les féeries du monde magique où son âme avait si longtemps habité.

A cette vision totale du globe, demeurée dans ses yeux voilés, à cette musique des grands poètes qui avait bercé sa vie, qu'aurait pu ajouter la vue d'un représentant du ministère, l'audition de la harangue d'un président de délégation? On eût troublé le rêve où il s'était endormi; ce fut mieux

et plus vite fait : en quelques minutes, les hommes aux fracs de serge avaient passé la bière aux prêtres, qui l'avaient passée à Dieu. Le reste, les absences et les présences, les flonflons et les rhétoriques funèbres, qu'importait à ce poète philosophe? Il se fût sans doute ressouvenu de son énergique traduction, pour opposer aux encombrants le dernier mot d'Hamlet expirant : « Le reste est silence. »

IMAGES FINALES

A L'EXPOSITION DU CENTENAIRE DE LA LITHOGRAPHIE

J'étais l'autre matin à l'Exposition de la lithographie. Il y a beaucoup de choses dans ces petites hachures noires. Le crayon de nos dessinateurs a fixé sur la pierre, depuis cent ans, les principales métamorphoses de l'âme française. Mieux que le peintre, qui est plus individuel, plus indépendant de son milieu, l'illustrateur et le caricaturiste, ces serviteurs du goût public, reflètent fidèlement au jour le jour les modes, les sentiments, les idées réalisées dans quelques types.

Leurs compositions m'avaient montré les figures changeantes de notre siècle : la figure héroïque, glorifiée par Géricault, par Charlet, par le sublime Raffet; la figure romantique, si fortement accusée, dans cet âge d'or de la litho-

graphie, par la pléiade qui va des Johannot à Bida, qui gravite autour d'Eugène Delacroix, interprétant Dante et Shakespeare, le moyen âge et l'Orient, tous les exotismes et toutes les passions; la figure bourgeoise, le modèle commun qui a servi aux charges diverses de Gavarni et de Daumier, d'Henri Monnier et de Cham; la figure démocratique, de plus en plus amère et brutale sous le crayon incisif de nos contemporains; et le feu d'artifice final, cette flambée de couleurs claires, plaquées sur les lignes anguleuses des femmes-affiches qui égayent de leur sarabande endiablée nos livres, nos journaux, nos murailles.

J'allais sortir de la dernière salle, quand j'y rencontrai une de nos célébrités médicales. Ce praticien, vieilli dans le traitement des maladies nerveuses, a cessé d'exercer son art pour se consacrer tout entier aux travaux scientifiques où il veut résumer sa doctrine.

« C'est vous, docteur? vous trouvez donc du temps pour flâner en regardant les images?

— Oh! moi, vous savez, je suis partout à mon hôpital. Je recueille partout des documents, et j'en rencontre ici de fort instructifs, pour le livre que je veux laisser avant de mourir : une *Histoire du système nerveux de la nation française au XIXe siècle*. Ce titre vous étonne? Comme un individu, comme une famille, une race a son sys-

tème nerveux. Vous croyez nous donner l'histoire d'un peuple, vous autres, quand vous racontez les faits et gestes de ses gouvernants, de ses soldats, de ses écrivains. C'est enfantin; c'est comme si l'on prétendait me donner la monographie d'un animal en décrivant ses mouvements, sans me montrer sa moelle et son cerveau qui les explique. L'histoire physiologique que je médite livrera seule la clef des accidents auxquels vous vous attachez.

— Faites, nous verrons. Et peut-on pressentir déjà vos conclusions? Y a-t-il dégénérescence, comme vous dites, de ce système nerveux de la race?

— Regardez et jugez, fit le médecin. Et il me ramena le long des panneaux.

« Voyez ces grognards de Raffet : tout muscles, endurance et volonté. Quelles réserves séculaires d'énergie, accumulées dans le sillon, dans l'échoppe, par la résignation patiente des ancêtres! La Révolution leur a donné une première secousse, violente, trop rapide pour les user. Tâtez les géants que voilà : « Le représentant a dit : Avec du fer et du pain, on peut aller en Chine. Il n'a pas parlé de chaussures. » — Ils tombent intacts dans la main qui va soutirer tout ce fluide vital. « Ils grognaient, il marchaient toujours. » — Ah! votre Napoléon, que vous

admirez tant, y eut-il jamais un plus grand prodigue, un plus grand gâcheur de forces? Il a gaspillé en quinze ans le capital de vie profonde thésaurisé pendant de longs siècles. Au lendemain de cette orgie d'action, l'usure est manifeste.

« Les restes sont encore bons. Mais, après la crise et la détente, il y a déjà rupture d'équilibre entre le système musculaire et le système nerveux. Ce dernier prédomine chez vos romantiques; leur lyrisme exaspéré essaye de refaire à sa façon la conquête du monde. Ils pleuraient, ils désiraient toujours. Fougue du désir, curiosités multiples et inquiètes, besoin de se transporter hors de chez soi dans le temps et dans l'espace, fibres perpétuellement vibrantes aux sonorités et aux couleurs, éréthisme dans la passion, dépression dans la mélancolie, fuite de l'action dans le rêve, ce n'est plus de la bonne santé, tout cela, de l'esprit sain dans un corps sain.

« Avançons. Après la course aux chimères, voici la course aux affaires et aux plaisirs. Le système est tendu derechef pour l'effort universel, la conquête rapide de la fortune; détendu par les jouissances qu'elle procure, ébranlé par les fièvres du labeur et de la spéculation. Examinez ces bons bourgeois, depuis Louis-Philippe :

l'orgueil leur monte du ventre; gras et gonflés, c'est le trait caractéristique où appuient les caricaturistes. Muscles abolis, nerfs relâchés.

« Et tandis qu'ils s'amollissent, apparaissent de nouveaux maigres, interrogés par nos artistes avec une préférence inquiétante. Énigmatiques et menaçants, ceux-ci; surmenés, eux aussi, par le travail et par d'autres causes, instruments usés à fabriquer la fortune qu'ils procurent. Thomas Vireloque n'a plus son amertume de paria philosophe; il prend les attitudes et le langage d'un juge, d'un maître de fait qui veut l'être de droit. Pour moi, qui n'ai souci que de la qualité des nerfs et des muscles, j'ausculte ces héritiers probables du patrimoine de la race : de l'alcool au lieu de sang dans les veines, de l'encre d'imprimerie dans le cerveau; je n'ai pas confiance.

« Comme l'atmosphère manque de joie, entre le tremblement des gras et l'assaut rancuneux des maigres, comme ils sont tous également accablés par des préoccupations trop absorbantes, énervés par des tâches trop hâtives et trop lourdes, on a imaginé de les étourdir, et ils s'étourdissent, avec cette pyrotechnie qui éclate sur nos murs, sur nos papiers, sur tout ce qui sollicite l'œil. Ah! vous appelez ça de la gaieté, vous? Oui, si la danse macabre est gaie. Mais regardez donc ces grandes dégingandées grimaçantes, aux lignes

coupantes, aux tons crus et plats. Elles semblent dessinées et coloriées pour impressionner des yeux agrandis, stupéfiés, des pupilles dilatées par la belladone. Réflexes, leurs sourires, réflexes, leurs entrechats. Ici, je me retrouve en pays de connaissance, à la Salpêtrière ou à Bicêtre. Si du moins c'étaient de franches ribaudes, bien en chair! Mais non; des paquets d'os mystiques et lascifs. On dirait, pour la plupart, des préraphaélites retour de Lourcine; à la fois rosses et gnolles, pour parler comme vous autres de l'Académie.

« Vous m'assurez qu'il y a là-dedans beaucoup d'art; je veux bien; cherchez un mot pour caractériser cet art, vous n'en trouverez qu'un, c'est de l'art convulsif. Et tenez, regardez avec fixité, pendant un certain temps, ces visages et ces corps : vous verrez le sourire factice se changer en rictus, les membres grêles en squelettes, les figures en têtes de morts. Encore un rien d'outrance, et ces clowns femelles rejoindront tout naturellement leurs sœurs de Bâle et de Lucerne, les danseuses sinistres de Holbein. Nous retournons par beaucoup de chemins au moyen âge, dit-on; nous reviendrons à son art, l'art qui convient aux époques souffrantes, à bout de vie, désespérant du lendemain.

« Comparez, je vous prie, la gaieté aveuglante

de ces affiches et la noire, morose uniformité des vêtements et des visages, dans cette foule qui circule au-dessous d'elles; pli d'obsession sur les fronts affairés, âpre quête dans les regards calculateurs; le contraste est trop forcé pour n'être pas lugubre. La gaieté! Il y en a plus dans une seringue de Molière que dans tous les esclaffements de ces courtières mercantiles.

« Car vous savez bien qu'elles ne répondent pas à un besoin d'art désintéressé, qu'elles ne sont pas là pour nous donner l'allégement d'une aimable vision. Ces Botticelli placent des absinthes ou des amers. Leurs doigts effilés retournent nos poches. Toutes nous provoquent à des étourdissements plus complets, à la satisfaction de quelque nouveau besoin de luxe. Les unes nous appellent aux bastringues où le peuple sultan achèvera de s'hypnotiser devant les odalisques dont elles reproduisent les gambades; d'autres nous entraînent sur des cycles, nous attirent sur des voies ferrées; quelques-unes nous proposent des élixirs, des remèdes à l'énervement qu'elles propagent; mais surtout elles nous offrent de l'alcool, toujours de l'alcool; ce sont les sirènes de la grande source empoisonnée où sombrera le système nerveux de la race.

« Ah! si je vous communiquais mon chapitre sur l'alcool! Attila, Tamerlan, Napoléon, des

saint Vincent de Paul en comparaison de l'alcool! Et les chapitres qui traitent des causes secondes : l'électricité, avec toutes ses applications, accélérant sans cesse le rythme de la vie nerveuse; la presse, avec son action physiologique de kaléidoscope, imprimant un tic-tac perpétuel au cerveau, dispersant, affolant l'attention par la multiplicité et la diversité des notions qui assiègent simultanément l'esprit, qui l'égrènent dès le réveil matinal... Mais je ne suis pas ici pour vous raconter mon livre. Je suis venu chercher dans ces images quelques indices sur les prodromes du mal; ils corroborent mon diagnostic : usure nerveuse, agitation, épilepsie, coma... »

Je le regardais avec stupeur.

« Décidément, docteur, vous vous croyez partout à l'hôpital. Eh! quoi, parce qu'il y a un peu de trépidation dans ces amusantes réclames, vous enterrez toute une race! Quand même votre diagnostic aurait une part de vérité pour certains coins de Paris, il ne se justifierait plus à dix kilomètres des fortifications. La province...

— Elle ne compte pas. Lorsque je dissèque un sujet, je cherche les principes de vie et de mort dans le cervelet, dans la moelle. Si je trouve là une lésion, que m'importe l'intégrité des autres organes, condamnés à bref délai? Vous n'ignorez pas que notre pays est un corps passif, où tout

sera déterminé par le cervelet, qui commande et agit seul, dans cette ville.

— Et vous, mon cher docteur, vous feignez d'ignorer toutes les garanties de vitalité que présente ce pays. Il est un peu nerveux, soit : comme les chats, qui retombent toujours sur leurs pattes. Oubliez-vous nos mœurs laborieuses, notre bon sens, notre esprit d'épargne, cette richesse qui fait notre puissance dans le monde, autant que les idées, la littérature, les arts, dont nous sommes le foyer rayonnant? Nos soldats viennent de montrer les meilleures vertus de leurs aînés. Hier, le plus grand, le plus noble savant de l'époque partait de notre terre dans une apothéose aussi honorable pour sa nation que pour lui. Nous grandissons chaque jour dans le respect de nos voisins, les rois et les princes nous visitent, les peuples nous aiment; et ceux qui ne nous aiment pas, c'est qu'ils nous jalousent. Je pourrais continuer longtemps, si je ne me faisais l'effet d'une rotative qui tire des clichés trop connus; et si je ne craignais que mon cœur s'enflât d'orgueil, à s'écouter parler comme un cœur de ministre épanchant de la tribune les bonnes choses qui réconfortent un pays en glorifiant son gouvernement. D'ailleurs, vous ne répondez rien, vous n'avez rien à répondre.

— Rien. Je pensais à une phrase de Flaubert :

« Emma servait renversés les pots de confitures dans une assiette... Il rejaillissait de tout cela beaucoup de considération sur Bovary. »

— Je n'aperçois pas le rapport. Faut-il insister, vous rappeler les trésors de dévouement qui se dépensent dans notre pays, ce large courant de fraternité sociale, d'assistance aux faibles, d'instruction pour tous? Et j'ajouterais, si vous n'étiez pas un affreux matérialiste, ce réveil des aspirations religieuses qui a l'approbation de tous les esprits réfléchis...

— C'est vrai. Il y a aussi : « Emma pouvait bien se passer des fantaisies. Elle s'acheta un prie-Dieu gothique. » Puis elle perdit la tête pour M. Boulanger, de La Huchette. Lâchée par cet homme avantageux, elle se fit mourir avec l'arsenic de M. Homais.

— Je n'aperçois toujours pas les rapports.

— Tant mieux, tant mieux, on est d'autant plus heureux que l'on aperçoit moins de rapports entre les choses. »

Le médecin se tut, absorbé dans la contemplation d'une admirable planche de Félicien Rops, l'*Enterrement en pays wallon*. Il fixait sur elle son regard froid, ce regard aigu et voilé des gens de son état, qui semble toujours pénétrer dans les tissus sous-cutanés, chercher sous les apparences quelque germe caché de destruction.

Et il sifflotait distraitement entre ses dents : « Emma servait renversés les pots de confitures dans une assiette... Il rejaillissait de tout cela beaucoup de considération sur Bovary. »

« Adieu, cher pessimiste. Mais croyez-moi : les optimistes ont seuls le don de persuader et de conduire les hommes.

— Je ne prétends pas à les conduire. Longtemps, j'ai essayé d'en guérir quelques-uns. Je voudrais encore en instruire quelques autres. Voir, savoir, laisser un petit résidu de vérités inaltérables aux représentants passagers de la vie éternelle, là doit se borner toute l'ambition d'un de ces passants. »

Je le quittai avec le sentiment que nous n'avions pas tort de bouder un peu la science. Elle rend trop malheureux ceux qui s'estiment clairvoyants parce qu'ils la possèdent. Et j'allai me ragaillardir en jetant un dernier regard aux héros de Raffet. Ils grognaient, mais ils marchaient toujours.

TABLE DES MATIÈRES

Au Panorama du Siècle..... 1
Un agent secret de l'Émigration..... 19
Un plaidoyer pour le Directoire..... 55
Un portrait de Napoléon..... 91
Le procès du Maréchal Ney..... 125
Quelques lettres d'autrefois..... 161
Le dernier Maréchal..... 193
Premier Septembre..... 227
Le legs philosophique de Pasteur..... 261
Hippolyte Taine..... 287
Remerciement au poète des « Trophées »..... 297
Deux bronzes..... 315
Émile Montégut..... 323
Images finales..... 333

Coulommiers. — Imp. P. BRODARD. — 57-96.

UNIVERSITAS O. M. L. OTTAWIENSIS

Réseau de bibliothèques
Université d'Ottawa
Échéance

Library Network
University of Ottawa
Date Due

CE

a39003 003936910b

CE PQ 2476
.V63D4 1896
COO VOGUEE, EUGE DEVANT LE SI
ACC# 1228603